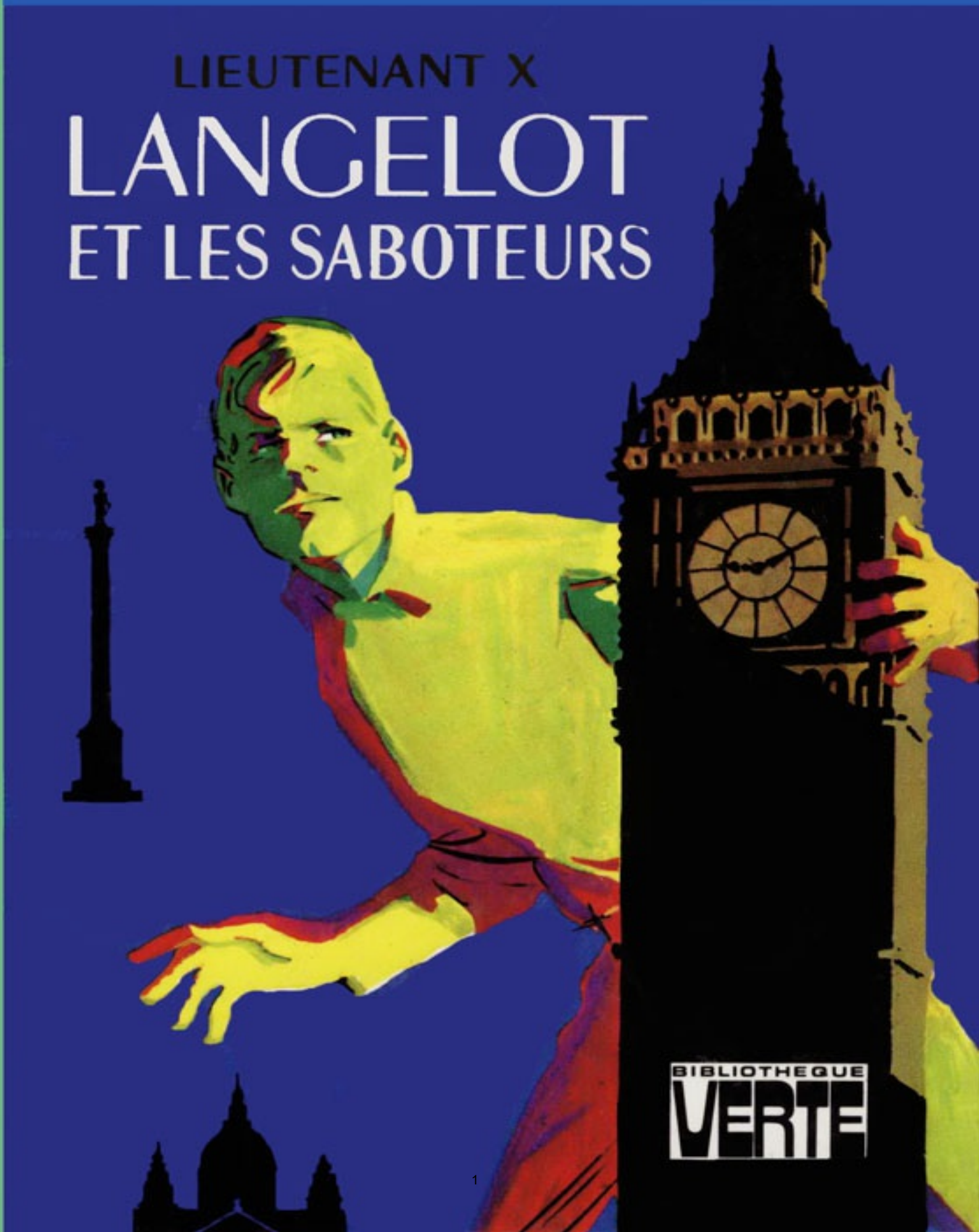
LIEUTENANT X

LANGELOT ET LES SABOTEURS



BIBLIOTHEQUE VERTE

LIEUTENANT X

LANGELOT
ET LES SABOTEURS

ILLUSTRATIONS DE MAURICE PAULIN

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

HACHETTE

PREMIÈRE PARTIE

1

« VOUS m'appellerez « Mister Smith », dit l'Anglais.

— Bien, colonel Hugh », répondit Langelot.

L'Anglais était rubicond et portait une petite moustache rousse en forme de brosse à dents.

Il considéra sans aménité le jeune Français assis de l'autre côté du bureau d'acajou.

« Comment savez-vous que je suis le colonel Hugh ? » demanda-t-il sévèrement.

Langelot – petit de taille, les traits menus mais durs, le front barré d'une mèche blonde – prit son air le plus innocent :

« Il y a une plaque sur la porte de votre bureau, mon colonel. Elle porte votre nom et votre grade. »

Si l'Anglais fut vexé, il n'en laissa rien paraître. Son visage demeura de bois.

« Jusqu'ici, j'étais peut-être le colonel Hugh, prononça-t-il du bout des lèvres. À partir de maintenant, je suis « Mister Smith ». Est-ce clair ?

— Limpide, Mr. Smith.

— Si vous avez à écrire au colonel Hugh, vous mettrez « John Smith esq. » sur vos enveloppes, que vous choisirez aussi ordinaires que possible. Si

vous avez à téléphoner au colonel Hugh, vous demanderez Mr. John Smith, en précisant que c'est de la part de son neveu Alfred. Est-ce clair ? »

Langelot secoua la tête.

« Pourquoi Alfred ?

— Parce que c'est un prénom typiquement français. Je peux fort bien avoir un neveu français. Je ne pense pas qu'avec le singulier accent que vous avez lorsque vous parlez notre langue, vous prétendiez vous faire prendre pour un Britannique ?

— Je m'en voudrais, Mr. Smith. Permettez-moi cependant de vous faire remarquer que le prénom Alfred est tout à fait passé de mode en France. »

L'Anglais ne cilla pas.

« S'il est passé, il reviendra, comme Sophie, Thierry, etc. Apprenez, jeune homme, que le propre d'un bon agent secret n'est pas de se cantonner dans le présent mais de prévoir l'avenir. À cette seule condition, les renseignements qu'il recueille peuvent être de quelque prix.

— Je suis de votre avis, Mr. Smith, mais comme il y a déjà dix-huit ans que je suis baptisé… »

Le colonel l'interrompit. Sans rien perdre de son calme, sans même hausser la voix, il laissa tomber :

« Je constate que la réputation d'indiscipline des Français est parfaitement justifiée. Aurez-vous la bonté de me laisser reprendre l'énoncé de mes instructions ?

— Je vous en prie.

— Si vous avez à rencontrer le colonel Hugh…

— Si j'ai à rencontrer le colonel Hugh ?

— Eh bien, vous vous en passerez.

— Très volontiers. »

Le colonel ne releva pas l'impertinence.

« Telles sont, expliqua-t-il, les exigences du secret. Nul ne me rencontre deux fois. Si vous éprouvez le besoin d'une entrevue personnelle avec un membre de mon service…

— Ça m'étonnerait, fit Langelot.

— Vous vous adresserez à Mr. William Bitchum. »

La conversation avait lieu en français. Langelot prit tout de même une précaution judicieuse.

« Pourriez-vous épeler, s'il vous plaît ?

— B,E,A,U,X,C,H,A,M,P,S.

— Cela fait Beauxchamps ! s'écria le Français.

— Mais cela se prononce Bitchum, répondit l'Anglais, imperturbable.

— Je vois : c'est comme caoutchouc et élastique.

— L'allusion m'échappe, dit le colonel en reniflant légèrement. Les noms se prononcent comme ils s'écrivent. Bitchum s'épelle B.E.A.U.X.C.H.A.M.P.S. et se prononce Bitchum. C'est clair.

— Cela ne m'étonne pas que les Anglais soient si forts pour tout ce qui touche aux services secrets ! Même leurs noms propres, ils les écrivent en code ! » remarqua Langelot irrévérencieusement.

Le Service national d'information fonctionnelle dont il faisait partie l'avait mis à la disposition des services de renseignement anglais pour une mission donnée. Mais il était bien entendu que le Français ne se laisserait pas marcher sur les pieds par ses collègues d'outre-Manche !

Le colonel Hugh se renversa dans son fauteuil et effleura du bout des doigts un coupe-papier posé sur son bureau. Ces deux gestes signifiaient qu'il était à bout de patience. Mais Langelot n'en savait rien ; il demanda donc innocemment :

« M. Beauxchamps se fait-il aussi appeler Mr. John Smith pendant ses heures de travail ?… »

Le colonel britannique se donna dix secondes pour reprendre son calme. Au bout de dix secondes, il repoussa le coupe-papier et se redressa à nouveau.

« J'ignore, dit-il froidement, si vos chefs vous ont renseigné sur la nature exacte de votre mission. En revanche il apparaît nettement qu'ils ont omis de vous faire prendre conscience de son importance. Ne croyez pas que votre attitude de persiflage systématique m'ait échappé. Ne croyez pas non plus qu'elle soit de nature à me froisser. Il serait temps que vous sachiez qu'un officier de renseignement anglais est, de métier comme de vocation, absolument in-frois-sable. »

Le français du colonel Hugh était quelquefois saugrenu, mais toujours correct, encore que curieusement prononcé.

« En revanche, je crains que la drôlerie dont vous faites preuve ne soit néfaste à l'exécution de votre mission. C'est pourquoi je vous adresse une mise en garde solennelle à ce sujet. Est-ce clair ? »

« Bon, pensa Langelot, c'est la première fois que je rencontre les grands

chefs britanniques et je me fais déjà rappeler à l'ordre. » Il répondit :

« C'est clair, mon colonel.

— « Monsieur. »

— Oh ! pardon, monsieur.

— « Mister Smith. »

— Oui, monsieur.

— Non, monsieur ! »

Langelot ne comprenait plus rien.

« Ne dois-je plus vous appeler Mr. Smith ?

— Vous ne devez pas m'appeler « monsieur ».

— Je ne peux tout de même pas vous dire « Smith » tout court. »

La main de l'Anglais se tendit vers le coupe-papier.

« C'est pourtant simple. À un colonel anglais ordinaire, on dit « monsieur ». À un colonel anglais des services secrets, on dit « monsieur Smith ».

— Et à qui dit-on « mon colonel » ?

— À personne de ma connaissance, répondit superbement l'Anglais. Maintenant, voulez-vous me préciser ce que vous savez de votre mission ?

— Rien. J'ai reçu l'ordre de me présenter à vous : un point, c'est tout.

— Fort bien. Je vais donc vous exposer ce qui est attendu de vous. Laissez-moi commencer par une remarque liminaire, et je dirais même emphatique. L'avenir des relations entre le Royaume-Uni et la France dépend actuellement d'un agent secret de dix-huit ans nommé Langelot.

— Vous voulez dire : de moi ? »

L'Anglais inclina la tête d'un geste bref. Le jeune Français eut un sourire qui illumina son visage presque enfantin.

« Bon début, commenta-t-il. Je sens que je vais m'amuser. »

Le colonel Hugh rouvrait la bouche pour continuer son exposé lorsqu'on frappa discrètement à la porte.

2

LA SECRÉTAIRE du colonel Hugh – vieille demoiselle en tailleur bleu – entra en poussant une table servante.

« Le thé, monsieur », annonça-t-elle.

Elle ne regardait pas plus Langelot que s'il n'avait pas existé.

Le colonel Hugh demanda à son jeune visiteur :

« Vous prenez du thé, vous, le Français ?

— Volontiers, Mr. Smith. »

Aussitôt l'atmosphère qui régnait dans la pièce fut modifiée. La secrétaire leva les yeux et sourit de toutes ses dents, qu'elle avait monumentales ; la moustache du grand chef fut parcourue d'un léger frémissement.

« Avec du lait ? demanda la secrétaire d'un ton aimable.

— Sans lait, mademoiselle.

— Avec du citron ?

— Sans citron.

— Avec du sucre, tout de même ?

— Deux morceaux, s'il vous plaît. »

La vieille demoiselle fit le service et se retira, non sans sourire encore une fois au jeune-étranger-qui-ne-répugnait-pas-à-la-civilisation. Langelot et le colonel Hugh demeurèrent face à face, avec leurs tasses de thé pacificatrices.

« En Grande-Bretagne, dit le colonel, dans tous les bureaux, vers quatre heures et demie de l'après-midi, on sert le thé.

— C'est une excellente idée, reconnut Langelot.

— Maintenant, reprit l'Anglais en trempant ses lèvres dans le mélange de thé et de lait que sa secrétaire lui avait versé à parts égales, revenons, selon votre élégante expression française, à nos moutons. »

Et le Français répéta :

« C'est une excellente idée. »

Le colonel essuya avec son mouchoir la brosse à dents qui lui servait de moustache, et commença son récit.

« La Grande-Bretagne et la France, vous ne l'ignorez pas, sont deux puissances alliées et amies. Elles ont cependant des intérêts distincts et quelquefois opposés pour tout ce qui touche à plusieurs domaines fort importants, dont, en particulier, le Marché commun. Ces différences d'intérêts créent parfois des difficultés extrêmes dans nos rapports. Je ne vous apprendrai rien en vous disant que, au cours de ces dernières années, nous avons été, à deux ou trois reprises, au bord de la rupture. Actuellement, par exemple, la situation est excessivement tendue. Il suffirait d'une goutte d'eau pour faire déborder la vase.

— *Le* vase, corrigea machinalement Langelot.

— Non, *la* vase, insista le colonel. La vase, c'est-à-dire la boue des malentendus et des incompréhensions qui se forme toujours entre deux nations à la fois amies et rivales. Cette vase, monsieur Langelot, la Manche en est pleine en ce moment !

— Ça ne doit pas être commode pour les nageurs.

— Ce n'est commode pour personne. Dans ces conditions, quelques hommes de bonne volonté, de notre côté et du vôtre, ont décidé de consentir un effort considérable pour éliminer, un à un, les points de friction. C'est dans ce cadre que s'inscrit la mission qui vous sera confiée personnellement. La fameuse goutte d'eau dont je viens de vous parler, il vous appartient de la résorber. Est-ce clair ?

— Lumineux.

— Passons aux faits.

« Depuis un an environ – vous trouverez les dates exactes dans le dossier qui vous sera remis – des attentats répétés sont commis contre des monuments historiques, témoins de la grandeur de notre pays. Ces attentats ne visent jamais des personnes mais toujours des objets. Ils consistent en explosions de plastic et ont lieu dans des tours, dans des clochers, sous des statues de grands hommes. Les dommages matériels sont généralement minimes mais le préjudice moral, immense. Il semblerait qu'un humoriste mal intentionné ait décidé de se moquer systématiquement de tout ce qui justifie la fierté nationale des Anglais.

— J'aimerais bien avoir un exemple.

— Un exemple ? »

La main du colonel se tendit vers le coupe-papier et il sembla à Langelot que le teint déjà rubicond de l'Anglais s'empourprait encore.

« Les exemples sont faciles à trouver. Une explosion mineure emporte le nez d'une statue de Lord Nelson, dans un jardin public. Dans le château de famille de Sir Alexander Huddlestone-Fuddlestone, un pétard saute sous un fauteuil dans lequel se serait, paraît-il, assise la reine Elizabeth Ier et où le propriétaire actuel avait placé un mannequin de cire représentant la souveraine. Tout dernièrement, une explosion plus importante a découronné la cime du Snowdon, réduisant la plus haute montagne du Pays de Galles de 1085,76 mètres à 1085,04… »

À mesure qu'il parlait, le colonel Hugh rougissait de plus en plus, de dépit et de colère.

« Vous voyez, conclut-il, que les chenapans qui s'amusent à causer ce genre de destructions cherchent, de propos délibéré, à nous ridiculiser aux

yeux du monde. À notre époque, où la presse, la radio, la télévision s'emparent du moindre incident pour intriguer leur public, le ridicule, monsieur Langelot, n'est plus un passe-temps de société : c'est une arme. »

D'un geste brusque, l'officier repoussa le coupe-papier d'ivoire et entreprit de faire redescendre à son teint la gamme des rouges, depuis l'incarnat jusqu'au rose foncé en passant par le cramoisi.

« Rien, sans doute, sinon l'aspect farce de ces actes d'iconoclastie, ne nous portait à en soupçonner nos amis français, encore qu'il fût évident qu'aucun Anglais ne se serait jamais livré à un passe-temps aussi peu patriotique. Toujours est-il que l'enquête fut confiée à la police et révéla ceci. Les explosions avaient toujours lieu dans des sites touristiques et toujours après le passage d'une visite guidée, organisée par la firme W.T.A. Le sigle W.T.A. signifie *Welcome To All,* c'est-à-dire : Bienvenue à Tous. Il appartient à une organisation de tourisme qui a son siège à Londres et qui pilote des visiteurs étrangers dans la Grande-Bretagne tout entière. Il se trouve que la plupart des visiteurs qui s'adressent à W.T.A. sont Français… »

Le colonel s'arrêta un instant pour reprendre son souffle et continua :

« De toute évidence, cette circonstance n'était pas suffisante pour que l'affaire tombât entre les mains des services secrets de Sa Majesté. La police continua à enquêter et ne trouva rien. W.T.A. appartient à Mr. Bulliot, gentleman honorablement connu sur la place de Londres. Son passé et ses relations le mettent au-dessus de tout soupçon. Le personnel de Mr. Bulliot, exclusivement d'origine britannique, ne saurait non plus être impliqué dans cette affaire de sabotage. Tout au plus certains touristes pilotés par des guides de W.T.A. ont-ils eu une attitude suspecte, mais, chaque fois, leur interrogatoire menait à une impasse. Après une longue période de filature et d'observation, W.T.A. sortait blanchi de l'affaire. Est-ce clair ?

— Parfaitement clair, Mr. Smith.

— Or, il y a trois semaines, nos services d'écoute radio au Proche-Orient ont surpris une conversation entre deux personnages non identifiés mais qui paraissaient mêlés l'un et l'autre aux troubles intérieurs qui secouent périodiquement l'Arabie. Ces deux personnages, monsieur Langelot, parlaient français, et l'un des deux dit à l'autre (je cite) :

« — D'ici un mois ou deux, quand tous les monuments anglais auront fait la culbute, je te jure qu'on respirera plus à l'aise. »

« Bien entendu, cette conversation énigmatique a été rapprochée des incidents dont je vous ai parlé et l'affaire nous a été confiée. Je dois dire que, malheureusement, le sabotage a continué. La semaine dernière, le lit de Shakespeare sautait dans sa maison de Stratford-on-Avon.

« Dans ces conditions, nous avons eu ce que j'appellerai l'élégance de nous adresser à nos confrères français. Vous comprendrez sans peine que, si nous découvrons des manigances françaises derrière la campagne de dérision que je viens d'évoquer, les relations entre nos deux pays n'en seront pas améliorées… à moins qu'un agent français ne participe à l'enquête et ne nous aide à démasquer ceux de ses compatriotes qui s'ingénient à perturber ces relations.

« De là, monsieur Langelot, votre mission.

« Ayant demandé à Paris le prêt d'un jeune agent, susceptible de passer pour un touriste qui pénétrerait, sous cette couverture, à l'intérieur de

l'organisation W.T.A., nous avons eu le plaisir d'apprendre que vous étiez désigné pour jouer ce rôle.

— Dois-je comprendre que j'aurai à recevoir mes ordres de vous et que c'est à vous que je rendrai compte de leur exécution ?

— Pas précisément. À vrai dire, nous aurions préféré cette solution, mais vos chefs ont insisté pour que vous conserviez une indépendance relative. Je dois préciser que cette intransigeance me paraît regrettable. Toutefois, nous avons donné notre accord. »

Langelot inclina la tête. À Paris, le capitaine Montferrand, son chef direct, lui avait dit en suçotant sa pipe :

« Vous travaillerez au profit des Anglais : c'est bien assez. Ne vous laissez pas embrigader dans leur boutique qu'ils ont le toupet d'appeler « Service d'intelligence ». Vous demeurez un agent du S.N.I.F., aux ordres du S.N.I.F. Nous sommes des alliés, c'est entendu. Mais rappelez-vous que, dans les services secrets plus qu'ailleurs, charité bien ordonnée commence par soi-même. »

Le colonel Hugh reprit :

« Ainsi donc, lorsque je vous propose de vous faire passer pour un touriste du W.T.A., c'est évidemment une suggestion et non pas un ordre. Je vous… suggère aussi de nous faire tenir le plus rapidement possible tous les renseignements que, par hasard, vous obtiendriez.

— En France, dit Langelot, nous ne comptons pas sur le hasard pour obtenir des renseignements. »

Le colonel Hugh sourit sèchement :

« Je voulais simplement dire que je ne pensais pas que vous en obtiendriez du tout.

— Vous êtes bien pessimiste.

— Voilà trois semaines que le premier service de renseignement du monde s'occupe de l'affaire, et il n'a encore rien trouvé, répondit l'Anglais en toute modestie.

— Eh bien, on essaiera de faire mieux que lui », répliqua Langelot, en toute modestie lui aussi.

3

IMPRESSION mitigée, donc, au sortir du bureau de « Mister Smith ». Un moment amical à l'occasion du thé, puis, de nouveau, l'hostilité.

« Visiblement, cet Anglais me prend pour un petit garçon. S'il découvre quelque chose de son côté, il me le cachera soigneusement. Il me conseille d'aller au W.T.A. qui, d'après lui, est au-dessus de tout soupçon… Voilà une mission qui commence bien », pensait Langelot en passant dans la salle de documentation où un volumineux dossier lui fut remis par une archiviste à l'air rébarbatif.

« Vous le consulterez ici, lui dit-elle en anglais. Défense de l'emporter.

— Pourquoi voulez-vous que je traîne un bagage pareil avec moi ? répliqua Langelot. Pour ce qu'il doit y avoir d'intéressant dedans ! »

Il s'assit à une table et parcourut les feuillets dactylographiés.

Il y avait eu, en un an, une trentaine d'explosions. Certaines avaient lieu deux ou trois jours après le passage d'une visite du W.T.A. D'autres, après un intervalle de deux ou trois semaines. L'explosif employé était du plastic. On pensait que les détonateurs étaient au fulminate de mercure. Du point de vue technique, la mise en œuvre semblait sans reproche : visiblement, du travail

de spécialiste. Dans certains cas, on avait retrouvé des restes de cordeau détonant ; dans d'autres, non. Quelquefois, des bouts de fil électrique étaient signalés, mais pas toujours. Le rapport de l'expert se terminait par ces mots : « Dans l'état actuel des choses, rien ne permet d'affirmer que les explosions aient été provoquées par un exploseur électrique, ou qu'elles aient été télécommandées, ou que des méthodes différentes aient été employées selon les cas. »

« En voilà un qui ne s'avance pas beaucoup ! » bougonna Langelot.

Cent soixante-six pages portaient le titre collectif suivant : *Résumé du compte rendu d'enquête sur le W.T.A.*

« Drôle de résumé ! » pensa Langelot.

Le W.T.A. avait été créé quelques années plus tôt, par Mr. Bulliot en personne. Des capitaux d'origines diverses – apport personnel, emprunts, etc. – avaient permis à Bulliot de faire rapidement prospérer son affaire qui lui rapportait maintenant des sommes rondelettes, mais nullement colossales. Le siège social était bien placé, dans Drury Lane, en plein centre de Londres. Le personnel comportait des guides, des secrétaires, des réceptionnistes, des chauffeurs, une trentaine d'employés en tout. Chacun d'entre eux avait fait l'objet d'une enquête exhaustive de la part des services anglais ; aucun ne paraissait pouvoir être impliqué dans une affaire d'espionnage, aucun ne nourrissait de sentiments antibritanniques, aucun n'était en relations avec le Proche-Orient.

« Personnel trié sur le volet », commenta Langelot.

Mr. Bulliot lui-même, poursuivait le rapport, « était parfaitement respectable, bien que d'origine française ». Il avait été naturalisé anglais vingt ans plus tôt et avait dirigé plusieurs affaires, toutes aussi honorables les unes que les autres. Depuis que l'attention de la police avait été attirée sur le W.T.A., Mr. Bulliot était suivi nuit et jour, son courrier contrôlé, ses communications téléphoniques enregistrées par les tables d'écoute du gouvernement. Rien, absolument rien de suspect n'avait été surpris.

« Ce n'est quand même pas à moi de reprocher son origine française à un si honnête homme ! » songea Langelot.

En revanche, les soupçons de la police avaient été éveillés par de jeunes touristes français qui, semblait-il, avaient cherché à se laisser enfermer dans des musées, après le départ du groupe dont ils faisaient partie. Ces touristes avaient donné diverses justifications : curiosité, distraction, etc. Rien ne permettait d'affirmer qu'ils mentaient. Leur grande jeunesse les mettait à l'abri de tout soupçon sérieux. Cependant, des statistiques compliquées montraient que ces incidents avaient généralement lieu peu de temps avant qu'un acte de sabotage n'éclatât à l'endroit même où les jeunes gens s'étaient hasardés.

« Là, dit Langelot, il y a sûrement quelque chose. Mais quoi ?… »

Après être passé par le service « Courrier » et avoir mis au point ses moyens de contact avec le Service britannique, le jeune Français prit congé de la secrétaire du colonel et sortit.

Il connaissait déjà Mayfair, ancien quartier résidentiel de Londres, qui se transforme de plus en plus en quartier d'affaires. C'était là que siégeait le colonel Hugh, dans une maison de briques, à porche de verre, et à cour anglaise, identique en tout point à sa voisine de droite comme à celle de gauche. Une fois dehors, Langelot jeta à la maison qu'il venait de quitter un coup d'œil qui n'était pas précisément amical.

« Au S.N.I.F., on ne sert pas le thé à quatre heures et demie, mais on met tout de même plus de chaleur dans les relations ! »

Portant sa mallette, Langelot suivit Mount Street jusqu'à Park Lane, Park Lane jusqu'à Knightsbridge, Knightsbridge jusqu'à Sloane Street, Sloane

Street jusqu'à Cadogan Gardens.

« Et tout ça, se disait-il en marchant, ce ne sont rien que des rues ! *Lane* signifie pourtant allée, *bridge* veut dire pont, *gardens* se traduit par jardins. Et je n'ai pas vu une seule allée ni un seul pont. Quant aux jardins, j'en ai trouvé partout, mais justement, à Cadogan Gardens, il y en a moins qu'ailleurs. Faites donc des missions secrètes dans un pays pareil ! »

Cinq heures du soir. On était au mois de juillet. Une douceur tiède pénétrait l'air. Les murs, de pierre ou de brique, reflétaient la lumière rose du soleil. Des passants, à l'élégance toute britannique, croisaient le petit Français sans l'honorer d'un regard.

Cadogan Gardens était une rue comme la plupart des rues anglaises, c'est-à-dire que la forme générale en rappelait celle d'un idéogramme chinois, et que la numérotation des maisons qui la composaient était des plus fantaisistes. Le numéro 70 appartenait à une maison de brique qui ne ressemblait en rien à un hôtel, ce qui indiquait, sans le moindre doute possible, qu'elle en était un. Il y avait plusieurs portes, et plusieurs sonnettes à chaque porte. Ainsi on ne risquait pas de prendre le propriétaire pour un client, le client pour un fournisseur ou un fournisseur pour le maître des lieux.

« Une sonnette pour « visiteurs » et une sonnette pour « clients », constata Langelot. Ah ! Il y en a une troisième pour « hôtes ». Laquelle est pour moi ? »

Comme l'hésitation n'était pas précisément son fort, il appuya l'index droit sur l'une, l'index gauche sur l'autre et le bout du nez sur la troisième.

Après un temps proportionné au degré de respectabilité de l'établissement – deux minutes trente-cinq secondes environ –, une dame fort distinguée vint ouvrir. Elle avait les cheveux blancs, et l'accent pointu :

« Vous désirez ? »

En anglais, Langelot n'avait pas ce qu'on appelle un accent impeccable. Il pouvait tout de même parler beaucoup mieux qu'il n'affectait généralement de le faire.

« Je suis bien dans un hôtel ? demanda-t-il, en posant sa mallette sur le seuil.

— Certainement, dit la dame.

— À l'hôtel Seventy ?

— Exactement.

— Et l'hôtel Seventy, c'est-à-dire soixante-dix, se trouve au 70 de

Cadogan Gardens ! Quelle surprenante coïncidence ! Jamais je n'aurais deviné…

— Au fait, monsieur, au fait.

— J'ai réservé une chambre, au nom de Martin.

— Et Mr. Mâââtine, c'est vous ?

— En personne.

— Étrange, dit la dame. Un nom si typiquement britannique…

— C'est pourtant le mien.

— Entrez tout de même.

— Désolé de trépasser sur votre hospitalité. (Lorsque Langelot eut hasardé cette phrase, dans un anglais moins qu'approximatif, la dame eut l'air inquiet.) J'avais retenu une chambre avec une averse. Est-ce possible ?

— Vous voulez dire : avec une douche ?

— Ça doit être ça.

— Pour quoi faire ? Vous êtes Américain ?

— Non, je suis propre.

— Si vous êtes propre, que voulez-vous faire d'une douche ? »

Langelot soupira profondément. De Paris, cette mission en Grande-Bretagne avait paru fort séduisante. Elle le paraissait un peu moins maintenant.

« Vous aurez une salle de bain, bien sûr, ajouta la dame.

— Avec une baignoire ?

— Certainement.

— Va pour la salle de bain.

— Une salle de bain à l'étage, naturellement.

— Va pour la salle de bain à l'étage. »

Langelot détestait les baignoires en général et les baignoires communes en particulier. « La prochaine fois, pensa-t-il, je me ferai envoyer en Amérique. »

La chambre qui lui avait été réservée était spacieuse et tapissée d'un joli papier peint bleu. La fenêtre donnait sur une rue et sur un jardin.

« Une fenêtre à guillotine, bien sûr, remarqua Langelot. Et on prétend que c'est les Français qui ont inventé cet engin de mort ! »

La dame considéra son nouvel hôte d'un œil critique.

« Vous n'avez plus besoin de rien ?

— Non, je vous remercie.

— Je pense que vous vous trompez, dit-elle sévèrement. On a toujours besoin de pennies. La femme de chambre passe le matin. »

Elle tourna les talons et referma la porte. Langelot courut après elle.

« Madame, que voulez-vous dire ? Il y a une distribution de pennies tous les matins ?

— Monsieur, répondit-elle, vous pouvez demander de la monnaie à la femme de chambre. Vous en aurez besoin pour le téléphone.

— Je pourrais peut-être aussi lui demander des shillings ou des billets d'une livre ? »

La dame le toisa, et ne daigna pas répondre.

« Je suppose, dit-elle du ton le plus méprisant, que vous prenez un petit déjeuner continental ?

— Un petit déjeuner européen, oui, madame. S'il vous plaît ».

Ayant tiré cette flèche du Parthe, Langelot referma la porte à son tour.

Après des ablutions sommaires, il sortit pour dîner. On dîne tôt, à Londres. Deux œufs au bacon dans King's Road firent l'affaire. Il était à peine huit heures lorsque Langelot regagna Cadogan Gardens.

Tout en dînant, il avait réfléchi à sa nouvelle mission. Elle ne ressemblait à aucune de celles qui lui avaient été confiées jusqu'ici. Il ne savait par quel bout la prendre. Une chose lui apparaissait clairement : la piste W.T.A était « un tuyau crevé ».

« Deux choses à faire, donc. D'une part, demander des renseignements au

S.N.I.F. sur l'existence d'une équipe française de spécialistes des explosifs en rapport avec le Proche-Orient. D'autre part, surveiller d'un peu près les monuments londoniens. Un jour ou l'autre, les petits farceurs viendront bien opérer dans la capitale. »

Dans le vestibule de l'hôtel Seventy, Langelot rencontra sa logeuse.

« Il y a une visite pour vous, Mr. Martin, lui dit-elle. J'ai demandé à la personne de vous attendre au salon.

— Garçon ou fille ? demanda Langelot, tout surpris.

— Il s'agit d'un gentleman, répliqua sévèrement la dame. Et quand je dis un gentleman, c'est bien un gentleman que je veux dire.

— Allons voir l'oiseau rare. »

Qui pouvait bien être le mystérieux visiteur ?

Dirigeant ses pas vers le salon, Langelot tâta négligemment son aisselle gauche : c'était là qu'il portait, dans une housse de toile, le 22 long rifle qui lui avait déjà rendu de fiers services.

4

LE GENTLEMAN, qui se leva à l'entrée de Langelot n'avait pas l'apparence d'un tueur professionnel. Vingt-cinq ans tout au plus ; un costume de tweed remarquablement coupé ; une chemise finement rayée bleu sur blanc ; une cravate aux couleurs du collège où le jeune Anglais avait fait ses études. De stature, il paraissait athlétique, et dominait Langelot de toute une tête, de toute sa tête longue, rose, osseuse, coiffée d'un balai de cheveux blond filasse.

« Comment allez-vous ? commença-t-il en français, avec un accent épouvantable. Je m'appelle William Beauxchamps. Appelez-moi Billy. Je parle mal français, hein ?

— Très mal », répondit Langelot en souriant.

Ce grand dadais lui avait immédiatement inspiré de la sympathie.

Le grand dadais sourit à son tour, de toutes ses dents qu'il avait longues, larges, éclatantes de blancheur.

« Je n'ai jamais pu apprendre. Et puis les Français comprennent tous anglais, n'est-ce pas ? Vous comprenez anglais, oui ?

— À peu près aussi mal que vous français. Asseyez-vous.

— Certainement pas. Vous avez une minute ?

— Bien sûr.

— Alors venez et ayez un pot de bitter quelque part.

— Vous craignez qu'on ne nous espionne ici ?

— On est toujours plus tranquille dans un lieu public. »

Les deux garçons sortirent ensemble.

« Je connais un pub dans King's Road où nous devrons être confortables », dit William Beauxchamps.

Le soir tombait sur Londres. Les réverbères s'allumaient. Une brume estivale flottait au-dessus de la ville.

Des cris, des rires, des bribes de chanson s'échappaient du pub.

« Là personne ne peut nous entendre. Si nous nous entendons l'un l'autre, ce sera déjà capital », commenta l'Anglais.

À l'intérieur, tout était en bois : tables, escabeaux, comptoirs. Même les murs étaient boisés. Des hommes à la face enluminée tonitruaient, riaient aux éclats, se poussaient du coude. Il n'y avait presque pas de femmes.

William Beauxchamps alla au comptoir, commanda deux chopes, les paya immédiatement et les porta sur une petite table, à l'écart. Il désigna un escabeau à Langelot et en prit un autre pour lui.

« C'est le patron qui m'envoie, dit-il. Officiellement, je dois vous demander si vous avez déjà trébuché sur quelque chose.

— Je n'ai encore trébuché sur rien.

— Évidemment, je dois aussi essayer de vous tirer le nez du verre – c'est comme ça que vous dites ? Savoir ce que vous proposez commencer et ainsi de suite. C'est de bonne guerre, oui ?

— C'est de bonne guerre, reconnut Langelot.

— Le patron a été très odieux, je présume ? Il est toujours cela. C'est son métier de patron. Quand vous et moi nous sommes patrons, nous serons encore plus odieux.

— Il a été passablement odieux. Je n'ai pas été très sage non plus, vous savez. »

Beauxchamps éclata de rire.

« J'aurais aimé assister à l'interview. Youyou a fait des suggestions ?

— Youyou ?

— C'est le surnom du patron.

— Youyou a suggéré que j'aille perdre mon temps au W.T.A.

— Congratulations, vieil homme. Le patron ne vous a pas donné de hareng rouge.

— Pardon ?

— Le hareng rouge, vous n'avez pas cette expression en français ? Cela signifie « une fausse piste ».

— Attendez, attendez. Le W.T.A. n'est pas une fausse piste ? »

Beauxchamps hocha la tête.

« Mais c'est une agence si sérieuse ! s'étonna Langelot.

— Je sais. Tout y est au-dessus du bord. C'est justement là l'idée. Il n'est pas possible qu'une affaire normale soit honnête à ce point. Tous les directeurs commettent de temps en temps des *slips.* Bulliot, jamais. Pourquoi ?

— Votre argument ne me paraît pas très convaincant, Mr. Beauxchamps. Je pense que Youyou vous a envoyé ici spécialement pour m'induire en erreur. Le hareng rouge, c'est vous. »

L'Anglais éclata de rire.

« Premier, appelez-moi Billy. Deuxième, je sais bien que tout cela a l'air d'une chasse à l'oie sauvage. Nous déboucherons sans doute sur un nid de jument. Mais comprenez-moi ; bonne ou mauvaise, c'est notre seule piste. Youyou commence à paniquer : c'est pourquoi il vous a dit la vérité. Ce n'est pas dans son naturel. »

Langelot acheva son verre de bitter.

« Billy, dit-il, j'ai envie de vous faire confiance. J'ai l'impression qu'on pourrait être copains, vous et moi. Si je peux vous aider, je vous aiderai. Mais je vous préviens que, si je trouve quelque chose, je rendrai compte à mes patrons d'abord. Aux vôtres ensuite.

— C'est de bonne guerre », reconnut Billy.

Il tendit sa large main et serra celle de Langelot à l'écraser.

« Dès demain, dit Langelot, je vais aller prendre contact avec le W.T.A. Et s'il y a quelque chose de louche, dans cette maison, ce n'est pas vous qui le dénicherez, c'est moi. »

L'Anglais sourit, supérieur :

« Combien pariez-vous ?

— Je ne parie jamais.

— Vous avez peur de perdre ?

— Non, je suis trop sûr de gagner.

Les deux agents secrets se séparèrent peu après, ravis de leur nouvelle amitié.

En s'éloignant, William Beauxchamps pensait :

« Pauvre petit Français ! Quelle outrecuidance ! Il n'aura pas l'air malin quand j'aurai gagné la partie. »

Et Langelot songeait, en montant l'escalier de son hôtel :

« J'ai beau bluffer : si j'avais parié, j'aurais été certain de perdre. »

5

LE LENDEMAIN MATIN, Langelot, après un petit déjeuner des plus continentaux – café au lait, pain et beurre –, se rendit à la poste de Sloane Square, d'où il expédia une lettre chiffrée au S.N.I.F. Il y rendait compte de l'accueil reçu à Londres et demandait que des recherches fussent faites concernant les spécialistes ès explosifs. Si vagues que fussent les indications qu'il fournissait, il avait bon espoir : le S.N.I.F. était équipé d'un fichier électronique qui permettait d'obtenir des résultats surprenants…

Dans Sloane Square – qui n'était pas plus un square que les jardins de Cadogan n'étaient des jardins – un nuage de pigeons s'éleva sous les pas de Langelot. Le ciel était bleu. Le clair soleil de Londres au mois de juillet luisait gaiement. Le jeune Français s'arrêta devant la jolie fontaine qui s'élève au milieu de la place et se sentit tout à coup le cœur léger :

« Je suis bien bon de me faire du souci pour quelques monuments anglais de plus ou de moins. Le temps est radieux ; j'ai dix-huit ans et le plus beau métier du monde. Cette mission ? Des vacances dans une ville que j'adore, rien de plus. J'épinglerai mes saboteurs tout en m'amusant. Direction le W.T.A. Snif, snif ! »

Ayant ainsi poussé, dans son for intérieur, le cri de guerre qui ne manquait jamais de lui rendre courage, le jeune agent secret se plongea dans les arcanes du métro londonien.

Cinq minutes plus tard, il descendait à la station Temple, remontait Arundel Street et débouchait sur le Strand.

Ce n'était pas la première fois que Langelot visitait Londres et, son sens de l'orientation aidant, il trouvait facilement son chemin. Quelques pas dans Aldwych, artère en demi-cercle, et le jeune Français se trouvait dans Drury Lane.

Une grande pancarte accrochée à la balustrade d'un balcon portait, noir sur vert, l'inscription suivante :

WELCOME TO ALL.
À Londres et dans toute la Grande-Bretagne,
voyez TOUT
pour (presque) RIEN.

Au rez-de-chaussée, une porte de verre donnait sur les locaux de ce qui paraissait être une agence de tourisme tout à fait ordinaire. Comptoir de bois laqué, téléphones, fauteuils modernes, affiches de voyages et de spectacles.

Langelot prit l'air le plus niais qu'il put et entra.

Derrière le comptoir se tenaient deux jeunes filles.

« Bonjour, dit Langelot en anglais à celle qui était assise.

— Comment allez-vous ? répondit l'hôtesse.

— Bien, merci. Et vous ?

— Il est Français, c'est clair », dit l'autre Anglaise d'un ton accusateur.

Langelot la trouva jolie mais bien mal fagotée avec son pull-over bleu marine et sa jupe écossaise rouge et verte.

« C'est un vice rédhibitoire, ou quoi ? demanda-t-il.

— Certainement pas, répliqua la deuxième jeune fille. Tout le monde ne peut pas avoir la chance de naître Britannique.

— Clarisse ! s'écria la première. On n'a pas le droit de dire aux touristes ce qu'on pense d'eux. C'est spécifié dans le contrat.

— Ann, répondit Clarisse, vous êtes si patiente ! Vous êtes un ange.

— Moi aussi, fit Langelot. Je suis un petit ange. Un petit ange français. Et je voudrais visiter quelque chose pour (presque) rien. »

Les deux jeunes filles pouffèrent de rire. Clarisse reprit la première son sérieux.

« Adressez-vous à Miss Briggs, l'hôtesse, dit-elle en désignant Ann.

— Vous n'êtes pas hôtesse, vous ?

— Guide et interprète.

— Vous faites visiter les musées, et tout ça ?

— Précisément.

— Je peux venir avec vous ?

— Cette question ne me concerne pas. Vous serez intégré à un groupe où il y aura de la place. »

Langelot ne se privait pas de dévisager les deux Anglaises. Ann était châtaine et avait une petite frimousse quelconque ; Clarisse avait les cheveux blonds, les yeux bleus, le teint rose ; elle était petite, mince et frêle, avec des poignets extraordinairement fins. Mieux habillée, elle aurait été ravissante. Ann paraissait la plus gentille encore que la moins jolie ; Clarisse, malgré sa fragilité, ne manquait pas, au contraire, d'une certaine agressivité.

« Écoutez, dit Langelot. Moi, j'arrive de France. Je suis étudiant. Je voudrais bien voir Londres, parce que j'aime m'instruire. Mais je n'ai pas l'intention de m'ennuyer. Alors si vous me collez un dragon à moustache pour me piloter, moi, je ne marche pas. Je veux Miss Clarisse comme guide, ou alors je vais chez le concurrent. »

Les deux Anglaises échangèrent un coup d'œil.

« Vous parlez mieux notre langue qu'on n'aurait pu le croire à première vue, remarqua Clarisse.

— Un penseur français a dit : « Méfiez-vous de la première impression ; c'est généralement la bonne », répondit Langelot.

— Ann, regardez donc s'il y a encore de la place dans le tour qui part tout à l'heure, fit Clarisse.

— Je suis sûr qu'il y en a », dit Langelot.

Il y en avait.

« Désirez-vous une seule excursion ou préférez-vous vous inscrire pour un tour complet ? demanda Ann. Le tour complet commence aujourd'hui et dure toute la semaine. Il est extrêmement économique. Vous visitez non seulement Londres, mais encore Windsor, Hampton Court, le fameux cimetière dans lequel Grey écrivit l'élégie qui, en plein XVIIIe siècle, ouvrait

l'ère du romantisme, ainsi que…

— Je vous dispense du numéro de publicité, dit Langelot. Vous me garantissez que c'est bien Miss Clarisse qui montre le fameux cimetière dans lequel s'ouvre le romantisme ? Alors je m'inscris pour le tour entier. Combien ça fait ? »

Dix minutes plus tard, Langelot, dûment inscrit sous le nom de Jean-Paul Martin, étudiant français, prenait place dans un autocar du W.T.A. Une vingtaine d'autres touristes montaient avec lui. Clarisse fermait la marche, affectant de ne pas voir l'impertinent Français.

« Pour ce qui est de la mission, pensait Langelot, que je prenne ce tour-là ou que j'en prenne un autre, c'est kif-kif bourricot. Pour ce qui est de la visite de Londres, c'est kif-kif bourricot aussi, puisque je connais déjà la ville. Autant être sûr d'avoir une interprète agréable à regarder. »

L'autocar démarra et Clarisse prit le micro.

6

« MESDAMES, messieurs, dit-elle en un français presque parfait, je suis heureuse de vous souhaiter la bienvenue à bord d'un autocar de notre organisation de tourisme, W.T.A. Je m'appelle Clarisse Barlowe et je suis chargée de vous montrer tout ce qu'il y a à voir dans notre capitale et dans ses environs. Bien entendu, je suis à votre disposition pour vous fournir toutes les explications complémentaires que vous pourriez désirer.

« Comme vous le savez déjà, si vous avez pris la peine de jeter un coup d'œil au dépliant qui vous a été remis, notre visite de Londres va commencer par Trafalgar Square… »

Ici, Langelot reprit son air niais et leva la main. Comme Miss Barlowe ne paraissait pas lui prêter attention, il claqua violemment des doigts. Clarisse se tourna vers lui avec le plus suave des sourires :

« Vous désirez une explication complémentaire ?

— Oui. Je voudrais savoir pourquoi, vous autres Anglais, vous donnez toujours des noms de défaites à vos squares et à vos gares. Je connais déjà la gare de Waterloo, et maintenant voilà que vous m'annoncez le square de Trafalgar. »

Tous les passagers de l'autocar s'étaient tournés vers Langelot. Son

voisin, en particulier, un gros garçon de quelque seize ans, la bouche lippue et l'air stupide, le considérait avec étonnement.

Clarisse prit sa voix la plus douce pour lui répondre :

« Monsieur, Trafalgar et Waterloo, quoi que vous puissiez en penser, sont des noms de victoires, et il est donc naturel que… »

Langelot lui coupa la parole :

« À Trafalgar et à Waterloo, les Français ont été battus. J'ai appris ça dans Malet et Isaac.

— Sans doute, monsieur, sans doute. Lorsque je parlais de victoires, j'entendais des victoires anglaises.

— Des victoires anglaises remportées sur les Français ?

— Oui, monsieur, dit Clarisse en rougissant visiblement.

— Eh bien, mademoiselle, il n'est pas délicat de donner des noms pareils aux endroits que vous faites visiter à des touristes de mon pays ! »

La stupeur régnait dans l'autocar qui remontait le Strand, se frayant un chemin entre des autobus à impériale. Le voisin de Langelot suçait son pouce, pour cacher sa gêne. Un monsieur à barbiche bougonna quelque chose sur « les patriotismes dépassés » ; une dame à la corpulence imposante se demanda où allait la jeunesse moderne ; la majorité des passagers, formée d'étudiants des deux sexes, s'était mise à bavarder.

Clarisse, reprenant courageusement le micro, fit cesser le désordre :

« Mesdames, messieurs, vous avez actuellement sur votre gauche le Savoy Hôtel, le premier hôtel de Londres. Actuellement, le prince Mohammed de Transjordanie, l'illustre star Henrietta Bickford, et le grand alpiniste français Ernest Triel y séjournent. Sur votre droite… »

Pendant que Clarisse parlait, Langelot observait ceux de ses compagnons de voyage qu'il pouvait voir de sa place. Non qu'il s'imaginât que l'un d'entre eux faisait partie de l'équipe de saboteurs qu'il était chargé de rechercher, mais parce qu'il était bien décidé à réunir le maximum de renseignements sur le W.T.A., en un minimum de temps.

Et puis, il se disait ceci :

« Jusqu'ici, les saboteurs ont épargné Londres. Mais du ton dont en parlaient leurs correspondants en Proche-Orient, il est clair que les destructions vont devenir de plus en plus importantes, de plus en plus insultantes pour l'orgueil anglais. Après tout, j'ai toujours eu de la chance. Pourquoi n'en aurais-je pas une fois de plus ? Je pourrais très bien me

trouver, par hasard, dans le même autocar que ceux que je recherche… »

On débouchait dans Trafalgar Square qui, évidemment, n'était pas un square, mais une vaste place polygonale. L'autocar s'arrêta. Après avoir désigné la colonne Nelson, les lions, l'arche de l'Amirauté et Whitehall, Clarisse annonça aux passagers qu'ils disposaient d'une heure pour visiter le plus beau musée de peinture de l'univers, à savoir la National Gallery. Tout le monde débarqua.

La dame corpulente dit au monsieur à barbiche :

« J'aimerais tant voyager si on ne me forçait pas toujours à regarder des tableaux !

— Une heure, ça se supporte encore », répondit le monsieur.

La National Gallery fut inspectée au pas gymnastique. À l'entrée de chaque salle, Clarisse annonçait :

« Ici, vous avez trois Sebastiano del Piombo, un Léonard de Vinci, et sept peintres mineurs. » Ou bien :

« Ici, vous n'avez pratiquement que des Rubens. »

Mais ces Piombo, ces Rubens, ces Vinci, il n'était pas question de leur accorder un coup d'œil. Clarisse Barlowe n'avait aucune indulgence pour les brebis égarées. Si l'une de ses ouailles s'attardait devant un tableau, elle avait tôt fait de la rappeler à l'ordre :

« Pressons, madame. Pressons, monsieur. Nous avons encore trois cent quatre-vingt-sept tableaux à admirer… »

Guide exemplaire, la jeune Anglaise si frêle et si rose, jouant à la fois le berger et le chien du berger, contrôlait son monde à la sortie de chaque salle ; quand on eut regagné l'autocar, elle put donc annoncer d'un air fort satisfait qu'on avait cinq minutes d'avance sur l'horaire. Les plus âgés des touristes étaient un peu essoufflés, mais chacun s'estimait heureux d'être quitte de la National Gallery à si bon compte. Le voisin de Langelot leva la main.

« Miss Barlowe, combien de musées devons-nous encore voir ?

— Deux, monsieur. La Tate Gallery et le British Museum.

— Zut ! » dit laconiquement le garçon.

Mais un autre passager, gros homme à la carrure de boxeur, exigea un complément d'information :

« Pouvons-nous compter sur vous, Miss Barlowe, pour nous les faire visiter aussi vite que celui que nous venons de voir ?

— Certainement », répondit Clarisse.

Le gros homme s'épanouit et sourit même à Langelot :

« Voyez-vous, jeune homme, c'est ainsi qu'il faut voyager. Voir le plus de choses dans le moins de temps possible. Les victoires, les défaites, ça, c'est bon pour les jeunes comme vous qui ont encore leurs cours d'histoire à la mémoire. Moi, ce qui m'intéresse, c'est la quantité. Savez-vous pourquoi je suis venu au W.T.A. ? Parce que j'ai un ami qui m'a dit : « Avec W.T.A., tu en auras pour ton argent. » Et je commence à croire qu'il avait raison. »

Miss Barlowe reprit la parole :

« Mesdames, messieurs, nous allons maintenant nous rendre à Piccadilly Circus.

— Il y a un spectacle à onze heures du matin ? s'étonna Langelot.

— Chut ! firent plusieurs voix.

— C'est un Béotien, dit le monsieur à barbiche.

— C'est un Philistin, dit une dame à lunettes.

— Qu'entendez-vous par un spectacle ? demanda Clarisse.

— Eh bien, répondit Langelot, de son air le plus innocent, dans un cirque, il y a généralement un spectacle, non ? Nous, en France, nous avons le Radio Circus. Vous, vous avez le Piccadilly Circus… Qu'est-ce que j'ai encore dit de drôle ? »

La plupart des passagers riaient à gorge déployée, parce qu'ils savaient que Piccadilly Circus n'était pas un cirque ; les autres pour imiter les premiers.

« Monsieur, commença Clarisse, si vous persistez dans une ignorance systématique de la capitale, je me demande bien ce que vous êtes venu faire ici !

— M'instruire, répondit gravement Langelot. Si j'en savais autant que vous, miss, je serais resté chez moi. Je vous demande bien gentiment de me dire s'il y a des trapézistes à Piccadilly Circus. Il y avait bien des lions à Trafalgar Square !

— Monsieur Jean-Paul Martin, répliqua Clarisse en faisant effort sur elle-même pour retrouver sa suavité, Piccadilly Circus, comme vous êtes attitré pour le savoir, est l'une des plus internationalement connues places dans le monde ! »

Le gros garçon lippu assis à côté de Langelot et qui, jusqu'à présent, lui avait semblé plutôt hostile, poussa soudain un glapissement de joie :

« Elle en perd son français, la fille ! Continue, mon grand. C'est rigolo. »

Langelot se tourna vers lui :

« Toi, Baby-Chou, quand tu as des occasions de te taire, je te conseille de ne pas les perdre. »

Leurs yeux se croisèrent et « Baby-Chou » baissa les siens aussitôt.

7

JUSQU'À la fin de la promenade, Langelot s'abstint de persécuter Miss Barlowe. Il décida même d'essayer de s'en faire une amie : par elle, il pourrait se renseigner sur l'organisation interne du W.T.A.

Aussi, lorsque, à midi moins cinq, l'autocar s'arrêta devant le siège de l'agence, Langelot ne courut-il pas se restaurer à la cafétéria voisine, comme le firent presque tous les autres touristes. Il entra dans le bureau, à la suite de Clarisse.

« Ça s'est bien passé ? demandait Ann à sa collègue.

— Pas trop mal. Seulement celui que nous avons inscrit tout à l'heure est vraiment un peu idiot.

— Dommage, dit Ann. Il m'a semblé plutôt sympathique et joli garçon.

— Je ne dis pas le contraire, fit Clarisse. C'est même exactement le genre de garçon qui me plaît, mais il n'est pas permis d'être stupide à ce point.

— Merci, merci, n'en jetez plus ! » dit Langelot, que les jeunes filles n'avaient pas vu entrer.

Elles se retournèrent vers lui, poussèrent chacune un petit cri et rougirent jusqu'à la racine des cheveux.

Clarisse foudroya Langelot du regard :

« Qu'est-ce que vous voulez encore, vous ? »

Il décida de payer d'impudence.

« Je voudrais vous inviter à déjeuner. »

Elle le toisa :

« Monsieur Martin, mon contrat m'oblige à supporter une certaine dose d'insolence de la part des touristes dont j'ai la charge, mais seulement pendant mes heures de travail. »

Elle avait parlé d'un ton si blessant que Langelot ne put s'empêcher de répondre :

« Je n'ai jamais considéré une invitation à déjeuner comme une insolence. Moi, quand les gens m'invitent, ça me fait plaisir.

— Moi aussi, répliqua Clarisse. Mais pas quand ce sont des imbéciles. Et des imbéciles français par-dessus le marché. »

Les yeux de la jeune fille flamboyaient.

« Je vois que vous êtes jalouse de Lord Nelson, dit Langelot. Vous aussi, vous aimeriez battre les Français. Un au moins, n'est-il pas vrai ? »

Clarisse se mordit les lèvres et ne répondit pas.

« Je vous jure que je venais vous voir avec des propositions de paix, reprit Langelot. Je suis sûr que votre amie Ann m'aurait mieux reçu que vous. N'est-ce pas, Ann ? Mais la question n'est pas là. Je voudrais un complément d'information.

— Sur quel point ? demanda Ann, le plus sèchement qu'elle put (on voyait bien pourtant qu'elle se retenait pour ne pas rire).

— Eh bien… à vrai dire, je n'en sais trop rien. Je crois que je ferais mieux d'aller déjeuner tout seul pour ne pas rater l'excursion de l'après-midi. Ah ! mais si. Dites-moi donc, s'il vous plaît, quel est le régime d'assurances dont bénéficient les touristes du W.T.A. Tout à l'heure, nous avons failli heurter un autobus, et cela m'a donné des palpitations.

— Le régime d'assurances dont vous bénéficiez est particulièrement avantageux, répondit Ann de son ton le plus officiel. Une enquête de sécurité est prévue pour tous les parcours décrits, tous les sites visités, tous les véhicules empruntés. Néanmoins, le prix de revient de notre assurance spéciale n'est presque pas supérieur à…

— Attendez, interrompit Langelot. Qui est le monsieur qui vient d'entrer ?

— C'est Mr. Bulliot en personne, répondit Ann, visiblement intimidée.

— Mr. Bulliot est le directeur du W.T.A., ajouta Clarisse.

— Quel heureux hasard ! s'écria Langelot. Je serai bien content de lui dire ce que je pense de sa boutique. »

Et il se dirigea à grands pas vers le gentleman qui traversait le bureau, venant des profondeurs de l'agence. Les deux jeunes filles restèrent médusées.

« Attendez, interrompit Langelot. Qui est le monsieur qui vient d'entrer ? »

8

MR. BULLIOT était un petit homme tout rond. Il avait le crâne rond, le ventre rond, les gestes ronds. Il portait un chapeau melon, une veste noire, un pantalon rayé, des chaussures et des chaussettes noires, un parapluie noir. Il marchait à pas menus, le regard de ses petits yeux incolores planté droit devant lui. Il se dirigeait vers la sortie.

Langelot le rattrapa en trois enjambées.

« Monsieur Bulliot, je crois. »

Le petit homme, sans s'arrêter, sans même se retourner, répondit :

« C'est exact. »

Il avait parlé français, mais avec un accent britannique indéniable.

« Moi, dit Langelot, en faisait deux enjambées de plus pour barrer la porte avant que Mr. Bulliot n'y parvînt, je m'appelle Jean-Paul Martin et je suis enchanté de faire votre connaissance.

— Tant mieux, dit Mr. Bulliot, en essayant de passer par la gauche.

— Je suis étudiant à la fac de lettres à Paris, poursuivit Langelot en faisant un pas de côté, et je suis venu à Londres pour voir d'un peu près la perfide Albion. Bonne idée, non ?

— Excellente, fit Mr. Bulliot, en essayant en vain de passer par la droite.

— D'autant meilleure que j'ai eu la veine de tomber sur une boîte comme la vôtre. Je n'ai encore fait qu'une seule instruction, mais c'est excursif. Je veux dire : une seule excursion, mais c'est instructif. Ça, on peut dire que vous tenez vos promesses. Avec le W.T.A., on en a pour son argent !

— Ravi de l'entendre », bougonna Mr. Bulliot en fonçant droit devant lui.

Il dut tout de même s'arrêter avant de heurter de plein fouet Langelot qui n'avait pas cédé un pouce de terrain et qui continuait à babiller.

« Dès que je rentre en France, je vous fais une publicité du tonnerre. Vous pouvez y compter.

— Fort aimable à vous. »

Sans rien perdre de son flegme, Mr. Bulliot tenta une nouvelle manœuvre. Il pivota sur les talons et se précipita vers le fond de l'agence, d'où il était venu. C'était compter sans le rigoureux entraînement physique auquel le S.N.I.F avait habitué Langelot. En deux secondes, l'agent secret avait rattrapé, contourné et bloqué sur place le malheureux directeur.

« Monsieur Bulliot, on m'a dit que vous étiez d'origine française. Est-ce vrai ?

— En quoi ce point vous intéresse-t-il ? demanda le petit homme d'un ton offensé.

— Toujours agréable de serrer la pince d'un compatriote à l'étranger, dit Langelot, avec un sourire affable.

— Je n'ai pas de pince et je ne suis pas votre compatriote ! répliqua dignement Mr. Bulliot. Je suis sujet britannique. Mes origines ne regardent que moi. D'ailleurs ma mère était Anglaise. J'ai choisi la patrie qui me convenait le mieux. »

Langelot embrassa d'un coup d'œil le melon, le parapluie, le pantalon rayé. Naïf et sentencieux, il remarqua :

« Chacun a la vocation qu'il peut, Mr. Bulliot. Moi, quand j'étais petit, je voulais me faire pompier. Et me voilà futur agrégé de grammaire. Je n'ai pas la tête, hein ? Merci, je prends ça comme un compliment. Dites donc, vous croyez qu'il va pleuvoir ?

— Certainement pas, répondit le directeur de son ton professionnel. Le baromètre est au beau fixe. D'ailleurs, ainsi que vous avez pu le remarquer, tous les touristes du W.T.A. bénéficient d'une assurance beau temps.

— Alors pourquoi vous baladez-vous avec votre pépin ?

— Mon quoi ?

— Votre pébroc.

— Monsieur, je ne vous comprends pas.

— Votre parapluie, quoi ! »

Mr. Bulliot se redressa de toute sa courte taille :

« Un parapluie fait partie de l'élégance masculine la plus élémentaire ! » déclara-t-il.

Plongeant brusquement sur la droite de Langelot, il réussit à lui échapper. L'agent secret ne daigna pas le poursuivre. Il lança simplement :

« Sans rancune, m'sieur Bulliot. Et compliments pour votre personnel. Le charme allié à la compétence. »

La conscience professionnelle de Mr. Bulliot l'obligea à s'arrêter sur place. Il n'allait pas perdre une occasion pareille de se renseigner sur le personnel qu'il employait.

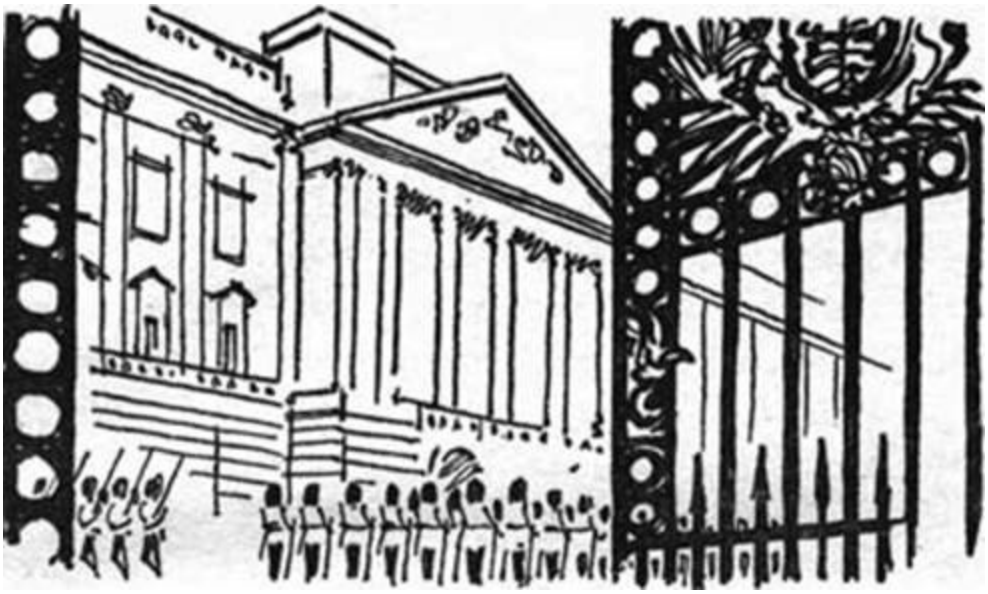
« Quel est l'interprète de votre groupe ? demanda-t-il sans se retourner.

— Miss Clarisse Barlowe, ici présente.

— Je suis d'autant plus content de vous l'entendre dire, que Miss Barlowe a été recrutée tout dernièrement. Votre appréciation sera portée dans son dossier. Bonsoir, Mr. Martin. »

Et le directeur du W.T.A. sortit en réajustant sa cravate.

Langelot le suivit, imitant son allure et ses gestes. Il entendit deux rires clairs derrière lui mais, aussi solennel que Mr. Bulliot lui-même, il fit mine de ne pas les remarquer.



9

L'APRÈS-MIDI fut consacré d'abord à une expédition à Buckingham Palace où il fallait aller voir changer la garde, puis à une visite détaillée de l'abbaye de Westminster.

Voir changer la garde, cela prend deux heures comme chacun sait, et aucun touriste ne rechigna à une telle perte de temps car Miss Barlowe prit soin de préciser que, en ce moment même, la reine et la famille royale se trouvaient à l'intérieur du palais.

« Tu crois que c'est vrai ? demanda le garçon lippu à Langelot.

— Ça m'est égal, répondit l'agent secret.

— Comment, égal ! Imagine que tu te trouves à moins de cent mètres d'une reine, en chair et en os.

— Ce n'est pas ma reine à moi, Baby-Chou. Alors que veux-tu que ça me fasse ?

— Pourquoi m'appelles-tu de ce nom-là ?

— Je trouve qu'il va à ton physique. »

Un silence, puis « Baby-Chou » reprit la conversation.

« Dis donc !

— Quoi encore ?

— Être prince consort, c'est une bonne planque ?

— Ça dépend pour qui.

— Ça te plairait ?

— Tu ne m'as pas regardé !

— Moi, ça me plairait assez. »

Langelot toisa son voisin avec indignation.

« Ça ne m'étonne pas de toi ! » laissa-t-il tomber.

La dame corpulente, qui s'appelait Mme Simonetti, posait mille questions sur la famille royale. Clarisse répondait infatigablement. Le gros homme aux muscles de boxeur, qui se nommait M. Kaul, voulut savoir en quoi étaient faits les bonnets à poil des soldats de la garde.

« En queues de vison, le renseigna Clarisse.

— Mais… permettez, fit le monsieur à barbiche. Il n'y a pas de visons en Grande-Bretagne.

— Ce sont des visons synthétiques », répondit Miss Barlowe sans se troubler, et d'un ton qui n'admettait pas de discussion.

Langelot, pour une fois, se tenait tranquille. Il observait Clarisse Barlowe de plus près qu'elle ne pensait. Il n'avait pas oublié la remarque de Mr Bulliot : la jeune fille était nouvelle au W.T.A.

« Comme c'est dommage qu'il faille aller à Westminster, se plaignit Mme Simonetti lorsqu'on fut remonté dans le car. Nous étions si bien ici, à l'ombre de la royauté.

— Vous aurez aussi pas mal de royauté à Westminster, répondit sèchement Clarisse. C'est là que sont enterrés les souverains d'Angleterre.

— Oui, mais ils doivent être morts. »

Clarisse ouvrit la bouche pour répliquer quelque chose, se retint, et murmura avec suavité dans son micro :

« Maintenant, mesdames et messieurs, sur votre gauche, vous avez le parc de Saint-James, autrement dit St. James's Park pour les amateurs de couleur locale. Devant vous, à quelque cinq cents mètres sur le côté, débouche la fameuse Downing Street, au numéro 10 de laquelle habite le Premier Ministre.

— Il y est, en ce moment ? demanda M. Kaul.

— Certainement, monsieur. »

M. Kaul sourit à Langelot qu'il semblait avoir pris en amitié :

« Quand je vous disais qu'avec W.T.A. on en a pour son argent ! »

Une des plus jeunes touristes demanda si le musée de cire de Mme Tussaud se trouvait loin du 10, Downing Street.

« Je ne vois pas le rapport, mademoiselle, dit Miss Barlowe sévèrement.

— Mais moi non plus, répondit la Française intimidée. Je vous demandais seulement.

— Il y a pourtant un rapport, fit tout à coup Langelot.

— Et lequel, je vous prie ? » demanda Miss Barlowe.

Langelot sourit largement :

« Une fois que vous êtes passé au 10, Downing Street, vous êtes sûr d'avoir votre mannequin chez la mère Tussaud. »

Clarisse émit un reniflement audible et considéra que la question posée ne méritait pas d'autre réponse.

On arrivait à l'abbaye de Westminster.

« C'est bien celle qui figure dans *Le Prince et le Pauvre* de Mark Twain ? demanda le monsieur à barbiche.

— C'est la même, je vous la garantis, répondit Miss Barlowe qui commençait à perdre patience.

— Et ils sont enterrés là tous les deux ? Le pauvre avec le prince ?

— Certainement.

— Et Mark Twain est enterré là lui aussi ? questionna Mme Simonetti.

— Mark Twain, madame, était Américain.

— Oh ! Quel dommage ! J'aurais tant aimé le savoir enterré là.

— Mais je ne vous ai pas dit qu'il ne l'était pas, madame. J'ai même le plaisir de vous faire savoir qu'il l'est. C'est le seul Américain à avoir eu cet honneur.

— Ah ! tant mieux ! » s'écria Mme Simonetti ravie.

Quant à Langelot, si vagues que fussent ses notions sur Westminster Abbey, il s'étonnait sincèrement que Miss Barlowe se permît d'y inhumer qui bon lui semblait !

La visite se déroula normalement. Les jeunes touristes, qui formaient la majorité du groupe, se croyaient en classe et bavardaient entre eux dès que Miss Barlowe avait le dos tourné. Du reste elle faisait la chasse aux bavards sans la moindre pitié et lorsqu'elle eut pris une grande fille dégingandée à papoter deux fois de suite, elle lui en fit vertement le reproche :

« Mademoiselle Barangé, je présume que, si vos parents vous ont envoyée ici, c'est pour parfaire votre instruction générale qui ne saurait être complète sans une visite approfondie de Westminster, mais à laquelle la conversation de M. Lucas ne peut en aucun cas être profitable. Comme guide-interprète de ce groupe, je suis responsable des connaissances que vous acquerrez sous ma conduite et j'entends vous en faire apprendre le plus possible.

— Excusez-moi, Miss Barlowe, murmura la grande fille, baissant la tête devant la frêle petite Anglaise.

— À propos de connaissances, Miss Barlowe, demanda alors Langelot, si vous nous montriez le tombeau de Mark Twain ? »

Il y eut un instant de silence.

Langelot et Clarisse se regardèrent bien en face. Aucun ne cillait. Enfin Clarisse, le plus calmement du monde, déclara :

« Le tombeau de Mark Twain se trouve là-bas, sous la chaise d'Édouard le Confesseur. »

Elle attendit un instant pour voir s'il allait la contredire, mais il se tint coi. Alors elle poursuivit :

« Sur votre droite, mesdames et messieurs, vous voyez le tombeau du grand poète Wordsworth qui a illustré le Lake District, et qui… »

La visite s'achevait. Clarisse commentait ; M. Kaul, Mme Simonetti et le monsieur à barbiche la bombardaient de questions auxquelles elle répondait

avec précision (toujours) et avec exactitude (quelquefois). Baby-Chou traînait à la queue du groupe.

Lorsque, finalement, les touristes du W.T.A. se retrouvèrent dans Victoria Street et que l'interprète recompta ses clients, elle s'aperçut qu'il en manquait un.

« C'est M. Pouillot, dit-elle aussitôt. Attendez-moi tous un instant. Je vais le chercher. »

Le sourcil froncé, elle rentra précipitamment dans l'abbaye, d'un air qui aurait sûrement fait peur à M. Pouillot s'il avait été là pour le voir.

« Pauvre Baby-Chou ! murmura Langelot. Je ne voudrais pas être à sa place. »

10

IL FALLUT bien un quart d'heure à Miss Barlowe, malgré toute son énergie, pour ramener M. Pouillot, dit Baby-Chou, dans le droit chemin. Ils revinrent, elle le menton pointé vers le haut, lui le front baissé vers le sol.

« Où étais-tu ? lui demanda Langelot.

— Dans la chapelle musulmane.

— Tu dérailles, ou quoi ? Nous étions dans une abbaye anglicane, pas dans une mosquée.

— Oui, mais il y avait une chapelle musulmane, tu n'as pas remarqué ? Là où on nous a fait enlever nos chaussures et mettre des pantoufles à la place, c'était sûrement musulman.

— Mais non, c'était la salle du chapitre, et on nous a fait mettre des semelles de feutre pour que nous n'abîmions pas le carrelage.

— Ah ! tu as peut-être raison. Tu as l'air d'un gars calé.

— Et pourquoi es-tu retourné dans la salle du chapitre ? »

Pouillot parut gêné.

« J'avais envie de revoir ces drôles de pantoufles », expliqua-t-il d'un ton peu convaincant.

À six heures du soir, après un petit circuit autour de Green Park, Miss Barlowe souhaita le bonsoir à ses ouailles.

« Rendez-vous demain matin, à neuf heures, au siège de W.T.A. Je vous rappelle, mesdames et messieurs, qu'il nous sera impossible d'attendre les retardataires. Je vous recommande par conséquent, et dans votre propre intérêt, la plus grande ponctualité. »

Langelot n'y tint pas.

« Si je suis en retard, miss, vous me donnerez des lignes à faire ?

— Certainement pas, répondit sérieusement Miss Barlowe.

— Alors vous me mettrez en retenue ? Ce n'est pas de refus, si vous venez me surveiller. »

Les rires de la jeune génération fusèrent de tous côtés ; le monsieur à barbiche prit l'air indigné ; M. Kaul fit un clin d'œil à Langelot qui, sans demander son reste, partit pour Cadogan Gardens.

Il y a mille façons de voir une ville. La seule façon de ne pas la voir, tout en y passant huit jours, consiste à s'adresser à une agence de tourisme ; les guides-interprètes, les points de ralliement, les horaires, les itinéraires et les autres touristes occupent alors toute votre attention, et vous cachent ce que vous étiez venu regarder. La ville la plus animée prend des airs de Pompéi ; les plus vivantes des langues deviennent brusquement des langues mortes ; les rues se transforment en musées ; et vous rentrez chez vous avec l'impression d'avoir suivi un stage particulièrement fatigant au lieu d'avoir passé des vacances agréables.

La seule façon de se « désintoxiquer » après une visite organisée, c'est de se plonger dans le flot vivant des indigènes, à une heure où ils sont si pressés de rentrer chez eux qu'ils ne vous remarquent même pas. Vous devenez l'un d'entre eux et, une fois oubliées les batailles médiévales et les épouses de rois légendaires dont on vous a entretenu toute la journée, vous sentez battre, tout à coup, le cœur de la ville que vous visitez.

Langelot n'agit pas autrement. Au bout de dix minutes sur le Strand, il ne voyait plus flotter devant ses yeux les innombrables monuments funéraires de Westminster Abbey, mais il s'amusait des chapeaux melons des passants et, s'il pensait encore à Miss Barlowe, ce n'était plus comme à son interprète mais comme à une jeune fille qui lui plaisait bien.

Il dîna légèrement dans une cafétéria pour petits employés, n'oublia pas de laisser quelques pennies empilés sous le bord de son assiette en guise de

pourboire, et regagna sans se presser le quartier résidentiel où était situé son hôtel.

Il en était encore à se demander ce qu'il ferait de sa soirée lorsqu'une femme de chambre vint l'avertir qu'on le demandait au téléphone.

« Comment allez-vous, vieil homme ? Billy parlant. J'ai une pièce de nouvelle pour vous. Comment à propos du lieu où nous sommes allés hier ?

— Ce sera parfait. Quand voulez-vous ?

— Dans dix minutes. Cela vous suit ?

— Cela me suit à merveille. »

Dix minutes plus tard, Langelot était de nouveau attablé dans King's Road en face du grand Anglais au sourire sympathique.

« Ici va, annonça William Beauxchamps en forçant un peu sa voix pour se faire entendre malgré le tumulte qui régnait dans le pub. Vous avez écrit ce matin à vos patrons pour demander des renseignements. Ils ont l'air de faire un lot de vous car ils viennent d'envoyer un messager spécial par avion avec la réponse. Je dois dire qu'ils ont été très corrects. Ils ont envoyé le messager chez nous, et il y avait une copie de la réponse pour Youyou. Ici est votre exemplaire. »

Langelot ouvrit l'enveloppe que lui tendait Billy, et lut.

Message.
N° SNIF/MF/AN/1.
Origine : MF.
Destinataire pour action : agent en mission 122.
Destinataire pour info : John Smith esq.
Urgence : extrême urgent.
Secret : très secret.
Objet : mission AN.
Référence : votre 122/1.
Texte.

Relativement votre message de référence, avons l'honneur porter à votre connaissance divers groupes français saboteurs explosifs signalés dans diverses parties du monde (liste jointe en annexe). Attirons particulièrement votre attention sur groupe opérant en Proche-Orient en 1945 et comprenant 1° Vaubin Charles, ex-spécialiste explosifs mines de fer ; 2° Bourrelier Jules, ex-sous-officier du génie ; 3° Privat Claude, sans autre indication. Ces trois

individus se sont rendus coupables divers sabotages très habiles dans régions composant Transjordanie actuelle. Ensuite ont été mêlés affaires trafics d'armes et d'explosifs. Leur trace se perd en 1946. Renseignements donnés sous toute réserve (valeur F/6). Stop et fin.

« Qu'en faites-vous ? demanda Billy.

— Vous voulez dire : ce que j'en pense ?

— Précisément.

— Oh ! plusieurs choses. Je pense d'abord que, en 1946, je n'étais pas encore né.

— Ces trois hommes doivent être au moins quarante-cinq ans et peut-être plus ! Cela restreint le champ des recherches, vieil homme ! Nous progressons. »

Langelot sourit.

« Mais non, mon vieux. Pas nécessairement.

— Comment cela ?

— Premièrement, rien ne nous prouve que les gens que nous recherchons sont précisément ceux-là. La liste fournie en annexe cite encore 143 noms…

— Juste.

— Deuxièmement, à supposer même que l'équipe que nous poursuivons est bien celle-ci, qui nous prouve que la constitution n'en ait pas changé depuis 1946 ? Peut-être l'un des trois compères est-il resté tout seul. Peut-être

a-t-il recruté de nouveaux adjoints, dont certains peuvent avoir votre âge ou le mien.

— Exact.

— Troisièmement, vous avez parlé tout à l'heure de trois *hommes.* Mais cela même, mon cher Billy, n'est pas certain : Claude est un prénom porté par les deux sexes.

— Langelot, vous êtes génial ! Génial, mais défaitiste.

— Défaitiste ? Pas le moins du monde. Je pense qu'en utilisant correctement les renseignements que je viens de recevoir, nous arriverons à capturer nos saboteurs. Mais, pour cela, il faut que le champ des recherches se réduise de lui-même.

— Je ne vous comprends pas.

— C'est pourtant simple. Dites-moi une chose. Le gouvernement britannique sait que, actuellement, tous les monuments historiques sont menacés. Est-ce qu'il les protège plus que d'habitude ? »

L'Anglais éclata de rire :

« Comment pourrait-il ? Avec la quantité de monuments historiques que nous possédons, l'armée tout entière ne suffirait pas pour fournir des sentinelles.

— Exactement. Le champ des recherches est trop vaste. Nous coincerons nos farceurs lorsqu'ils commenceront à s'en prendre aux monuments londoniens. »

Le visage de Billy se durcit.

« Prenez un soin à ce que vous dites ! Jamais ces vauriens n'oseraient s'attaquer à la capitale.

— Ils oseront, je vous le garantis.

— Combien pariez-vous ?

— Je ne parie jamais.

— Vous êtes trop certain de perdre !

— Ça ne m'amuserait pas de gagner à coup sûr.

— Sornettes ! dit Beauxchamps d'un ton rageur.

— Soyez logique, mon bon. Vous admettez que le but visé par les saboteurs est d'ordre psychologique : ils veulent vous infliger des ridicules cuisants. Ce n'est pas en mettant un pétard dans je ne sais quelle propriété de famille qu'ils y arriveront. Jusqu'ici, ils ont simplement fait quelques coups d'essai. Pour que le monde rie vraiment, il faut que Big Ben sonne treize

coups au lieu de douze, que la statue d'Éros saute en l'air, en plein midi, dans Piccadilly Circus, ou que le « Wellington » qui est amarré dans le port de Londres se noie dans la Tamise.

— Vous êtes damné impertinent de faire des suggestions pareilles ! s'écria William, l'œil mauvais.

— Peut-être, répondit Langelot. Mais on a dû vous apprendre que la seule façon de deviner les projets de l'ennemi, c'était de se mettre dans sa peau. »

Beauxchamps se leva.

« Bonsoir. Je n'ai pas de patience avec vous.

— Dormez bien, Billy. Et ne craignez rien : le S.N.I.F. veille sur Londres ! »

11

LE LENDEMAIN matin :

« Encore un musée de fait ! déclara Baby-Chou avec satisfaction, à la sortie de la Tate Gallery. Il n'en reste plus qu'un.

— Cinquante-sept minutes, commenta M. Kaul, toujours ravi.

— C'est encore trop ! protesta M. Tardif, l'homme à la barbiche. Nous n'avons passé qu'une heure devant les chefs-d'œuvre éternels de la National Gallery. Ces Rembrandt, ces Rubens, ces Vinci, ils méritaient – je ne crains pas de le proclamer – cent vingt minutes pour le moins. Oui, messieurs, le double ! Parfaitement. Quant à ces immondes gribouillages modernes, ils ne méritaient que notre mépris.

— Bah, répliqua M. Kaul, vous êtes bien strict. Ce qui est mal aujourd'hui sera bien demain. La qualité, vous savez, ce n'est pas une valeur sûre. Moi, je suis quantitatif. Nous avons vu trois mille tableaux en cinquante-sept minutes : je trouve que c'est une performance. Miss Barlowe, du fond du cœur, merci ! »

Ce matin, Langelot se taisait. Il écoutait de toutes ses oreilles et il entendait des choses fort intéressantes :

« Miss Barlowe, disait Mme Simonetti, je viens de lire un petit article dans un journal anglais. Je ne sais pas si j'ai bien compris, car j'ai appris l'anglais par correspondance, mais il m'a semblé que le journaliste disait que tous les monuments anglais étaient menacés par une bande de saboteurs opérant au plastic. Dans ces conditions, nous tous qui passons notre temps à visiter des monuments, nous courons de grands dangers.

— Comment ? C'est déjà dans les journaux ? s'écria Miss Barlowe d'un ton scandalisé.

— Ne vous inquiétez pas, ma bonne dame, nous sommes tous assurés et réassurés, dit M. Kaul à Mme Simonetti.

— Nous sommes assurés chez Spencer, Spencer & Spencer, une des compagnies les plus sérieuses de Grande-Bretagne, précisa Miss Barlowe reprenant son calme. D'ailleurs, les saboteurs, s'il y en a, ne toucheraient jamais aux monuments de Londres. Le plus probable, c'est que les journalistes n'ont rien à raconter et qu'ils ont inventé cette histoire de toutes pièces.

— Le monstre du Loch Ness de l'ère moderne ! » commenta M. Tardif.

Un peu plus tard, M. Kaul s'adressa à Baby-Chou :

« Dites-moi, jeune homme, que faites-vous dans la vie ?

— Moi ? Je fais des études, répondit le garçon.

— Et vous étudiez quoi ?

— Oh ! je ne sais plus. Des tas de choses.

— Vous faites, si j'ose dire, des études profitables ! gloussa M. Tardif.

— Voilà le grincheux qui recommence ! répliqua M. Kaul. Mon garçon, les études, ça n'est pas réellement sérieux. Vous avez bien raison de ne pas vous en préoccuper. Regardez-moi, par exemple. J'étais parti pour être ingénieur des mines, et maintenant me voilà kinésithérapeute et ravi de l'être. À votre service si jamais vous avez du cholestérol. Ha ! ha ! »

À tout hasard, Langelot profita de la pause de midi pour envoyer au S.N.I.F. une demande de renseignement concernant un kinésithérapeute nommé Kaul, mais il ne comptait pas sur une réponse intéressante. Il commençait déjà à avoir sur toute l'affaire une idée très différente de celle du colonel Hugh.

L'après-midi fut orageux.

Il débuta par une visite de la cathédrale Saint-Paul, dont le dôme surplombe la Cité. Malgré ses efforts, Miss Barlowe ne put imposer à son

groupe l'ordre et la cohésion habituels. En effet, les plus jeunes des touristes voulaient monter jusqu'à la lanterne ; les plus âgés se refusaient à gravir même le premier escalier.

« Ça se dit un pays moderne, et ça ne peut même pas installer un ascenseur ! protestait M. Tardif.

— Personne ne vous force à monter : restez en bas, répliqua Miss Barlowe.

— J'ai payé comme tout le monde et je veux en voir autant que les autres. S'il y a des gens qui voient Londres du haut de Saint-Paul, je veux voir Londres du haut de Saint-Paul.

— Alors, prenez l'escalier.

— L'escalier ? Avec mes rhumatismes ? Mademoiselle, je considère cette proposition comme insultante de votre part. Je me plaindrai à la direction du W.T A.

— Miss Barlowe n'y est pour rien, intervint Langelot. M'sieur Tardif, vous devriez aller voir le bedeau et lui demander le registre des réclamations. »

Sans raison apparente, Miss Barlowe se montra vexée de cette intervention :

« Occupez-vous de vos affaires, monsieur Martin, et ne vous avisez pas de me défendre encore une fois !

— Oh ! très bien, miss. Comme vous voudrez. Je vous autorise même à installer un treuil en haut de la lanterne et à faire monter M. Tardif dans un petit panier. »

Il y eut des rires et des grincements de dents.

L'ascension commença. Ce fut une ascension partielle, car M. Tardif et Mme Simonetti restèrent en bas.

D'abord, tout alla à peu près bien : l'escalier était large et commode. Clarisse Barlowe grimpait d'un bon pas, tout en racontant l'histoire de Sir Christopher Wren, l'architecte de Saint-Paul. Ses ouailles la suivaient en s'égaillant à peine.

Mais, dès que l'escalier devint plus étroit et plus abrupt, les jeunes touristes en profitèrent pour disparaître derrière les tournants et faire résonner leurs rires à travers la cathédrale tout entière. Miss Barlowe, rougissant de colère, en rappela quelques-uns à l'ordre. Ils déclarèrent qu'ils étaient trop fatigués et voulurent redescendre en empruntant l'escalier réservé à la

montée. Ce fut un beau désordre.

« Nous ne sommes pas ici pour faire de l'alpinisme, mam'zelle ! » déclara Baby-Chou.

Et il disparut.

Une douzaine de touristes du W.T.A. parvint tout de même à la Whispering Gallery, la galerie des Murmures, à 30 mètres du sol, qui fait le tour de la coupole par l'intérieur et dont on connaît les particularités acoustiques. Si deux personnes se placent en deux points opposés de cette galerie, elles ont beau crier : elles ne s'entendent pas l'une l'autre. Mais il leur suffit de chuchoter en se tournant vers la muraille pour que l'une distingue parfaitement ce que l'autre dit.

Chacun voulut essayer. Clarisse se plaça à l'entrée ; ses clients défilèrent au point opposé.

« Bonjour », disaient-ils, ou « M'entendez-vous, Miss Barlowe ? »

L'interprète répondait d'un ton uniforme :

« La cathédrale Saint-Paul a été construite par Sir Christopher Wren de 1675 à 1710. Sir Christopher est né à East Knoyle. Il a vécu de 1632 à 1723. »

Langelot procéda autrement. Il se pencha vers la muraille et susurra :

« Miss Barlowe, je vous trouve charmante et je vous ai entendue dire que vous aimiez mon genre de garçon. Nous pourrions être bons amis. Vous ne croyez pas ? »

Ce qu'il entendit tenait plus du sifflement que du murmure :

« Sssertainement pas. Vous êtes insssupportable. Veuillez ssséder votre plassse au tourissste sssuivant. »

Langelot sourit, s'assit sur le banc qui longe le mur, et répondit calmement :

— Insupportable est vite dit. Moi, je me trouve très gentil. Et puis, comme guide-interprète, vous devriez avoir beaucoup de patience. »

La réplique ne se fit pas attendre :

« Si j'avais su qu'il y avait des touristes comme vous, je n'aurais jamais choisi un métier pareil. »

Langelot n'était nullement un fat. Mais il pensait ne pas déplaire à la jeune fille aussi fort qu'elle le prétendait et, de son côté, elle lui plaisait suffisamment pour qu'il essayât d'insister.

« Écoutez-moi, Clarisse. Finissons de nous quereller. Je vous assure que

je suis un brave garçon et, de votre côté, vous êtes bien jolie. Vous avez surtout un teint merveilleux. Vous ne voulez pas que nous dînions ensemble ce soir ? »

Cette fois-ci, la réponse tarda quelques secondes. Puis elle vint, sur un ton absolument inexpressif :

« La cathédrale Saint-Paul a été construite par Sir Christopher Wren de 1675 à 1710. Sir Christopher est né à… »

Langelot était beau joueur. Il savait s'avouer battu quand il le fallait. Il céda sa place à M. Kaul, très intrigué par la longue conversation chuchotée des deux jeunes gens.

Après la Whispering Gallery, l'escalier devient de plus en plus rudimentaire. Malgré les encouragements énergiques qu'elle prodiguait, l'interprète du W.T.A. n'amena pas plus de six touristes jusqu'à la dernière échelle, celle qui conduit à la lanterne. En voyant qu'il fallait faire la queue pour parvenir au sommet, certains y renoncèrent. Une jeune fille eut peur de gravir des échelons si espacés et situés à l'aplomb les uns des autres.

« Je ne comprends pas une chose, Miss Barlowe, dit Langelot comme si de rien n'était. Il n'y a personne sur l'échelle et nous faisons la queue. Pourquoi ? Par amour de l'art ?

— Parce que, répondit suavement Clarisse Barlowe, l'échelle, comme vous pouvez le voir par vous-même, est trop étroite pour qu'on puisse la monter et la descendre à la fois. Elle aboutit à la lanterne, à l'intérieur de laquelle il n'y a place que pour une seule personne. Lorsque cette personne aura satisfait sa curiosité, ce sera au tour de la suivante.

— Pourrais-je savoir quelle est la durée limite du séjour à l'intérieur de la lanterne ? »

« *Insupportable est vite dit. Moi, je me trouve très gentil.* »

L’interprète aspira beaucoup d’air et répondit avec un calme apparent :

« Il n’y a pas de durée limite. La curiosité de chacun est limitée par sa politesse à l’égard des autres. Je ne serai pas surprise si vous restez deux heures là-haut. »

Langelot ne répliqua pas. Il se mit simplement à fredonner :

Les touristes à la lanterne,
Ah ! ça ira, ça ira, ça ira !

Lorsque son tour vint, il grimpa comme un chat, et se trouva dans une sorte de cage ouverte aux quatre vents, suspendue à 115 mètres au-dessus du sol et par laquelle on ne voyait rien que le ciel de Londres, comme du fond d’un puits. La ville, qui s’étendait au pied de la cathédrale, n’aurait été visible que si l’on avait pu passer la tête par les ouvertures, ce qui était impossible.

« C’est un attrape-nigaud, prononça Langelot en redescendant. Je comprends que personne n’y reste plus de dix secondes. À propos, miss, qu’est-ce que c’est que ces câbles qui descendent du toit ?

— C’est le paratonnerre, répondit Miss Barlowe sans se troubler.

— Comment le savez-vous ? Vous n’êtes pas montée. »

Elle parut hésiter un instant. Puis, le menton pointé, elle répliqua :

« Je viens ici une fois tous les huit jours. Vous ne croyez pas que je suis au courant ? »

On redescendit, échelle après échelle, escalier après escalier.

Tous les clients du W.T.A. se retrouvèrent à l'intérieur de l'autocar. M. Pouillot arriva le dernier.

« Où étiez-vous, monsieur Pouillot ? lui demanda sévèrement Miss Barlowe.

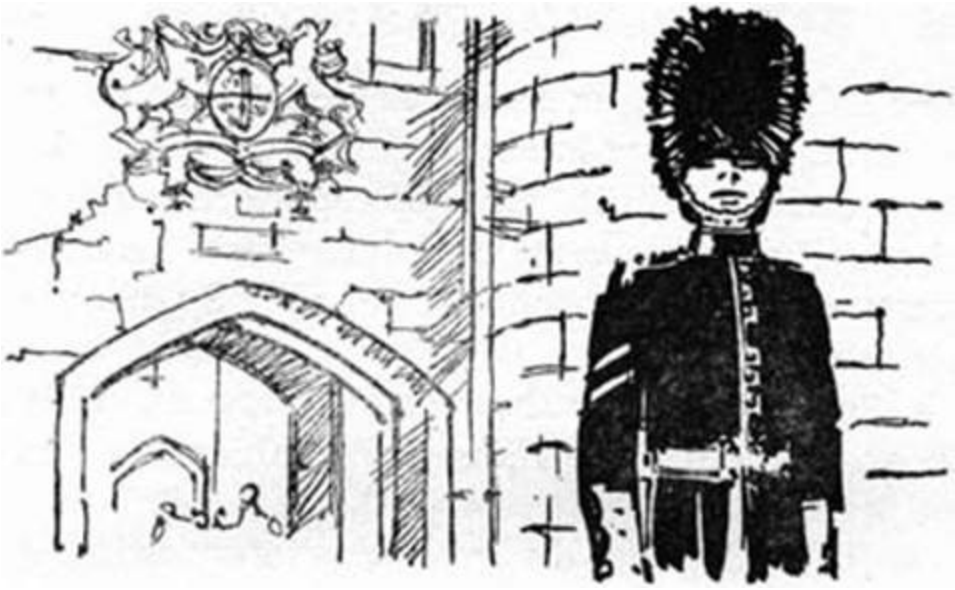
— Je suis allé m'acheter une glace, répondit Baby-Chou en s'essuyant les lèvres. Elle était mauvaise », ajouta-t-il d'un air piteux.

Clarisse soupira et reprit son micro :

« Maintenant, mesdames et messieurs, nous allons nous rendre à la Tour de Londres. La Tour, comme vous le savez, est un des édifices médiévaux qui… »

Langelot consulta sa montre. Il était déjà quatre heures. On était nettement en retard sur l'horaire. Rien d'étonnant si Miss Barlowe ne paraissait pas d'excellente humeur. En revanche, cela faisait parfaitement les affaires de l'agent français. Si le groupe du W.T.A. se trouvait encore à la Tour au moment de la fermeture, il serait facile d'échapper à la surveillance de Miss Barlowe. Même lorsqu'elle recompterait ses clients dans l'autocar, elle ne pourrait pas être certaine que lui, Langelot, n'avait pas choisi de regagner le centre de la ville par ses propres moyens. Sans doute n'y avait-il pas d'utilité directe à se faire enfermer dans un château que rien apparemment ne menaçait. Cela permettrait pourtant à l'agent français d'apprécier la surveillance dont ce genre d'endroit faisait l'objet, et la dose de ruse qu'il fallait déployer pour échapper à la vigilance des gardiens…

« Avec un peu de chance, j'apprendrai peut-être quelque chose ! »



12

LA VISITE de la Tour ressembla à toutes les visites de la Tour, à cela près que Langelot fit son possible pour que l'on perdît du temps à l'entrée de chaque partie du château.

« Les joyaux de la couronne, les joyaux de la couronne ! bougonnait-il de son air niais devant des vitrines ruisselantes de pierreries. Et qui me garantit que ce sont les vrais ? Qu'en pensez-vous, mâme Simonetti ? »

Mme Simonetti s'émut d'une supposition pareille. Elle voulait être certaine que cette couronne était celle du sacre, ce sceptre celui que la reine avait vraiment tenu entre ses mains. Miss Barlowe finit par lui répondre que ces détails étaient couverts, comme le reste, par l'assurance contractée chez Spencer, Spencer & Spencer.

« Ça doit valoir beaucoup d'argent, alors, dites ! Ça peut faire dans les combien, un vrai spectre ?

— Tout dépend du spectre, s'interposa Langelot. Il y a les spectres neufs et les spectres d'occasion. Au marché aux puces, il y en a pour une bouchée de pain.

— Ces jeunes d'aujourd'hui ! s'indigna Mme Simonetti. Ils ne respectent

rien.

— Et celui-ci en particulier, renchérit M. Tardif. C'est clair qu'il est étudiant. »

On visita le donjon avec sa belle chapelle normande, et l'on termina par Bloody Tower, la tour sanglante où furent massacrés pas mal de gens dont les enfants d'Édouard.

« Les pauvres chérubins ! fit Mme Simonetti. Assassiner des enfants ! Quelle idée ! Faut-il être un peuple cruel, tout de même !

— S'ils étaient aussi mal élevés que ceux de maintenant, on a eu raison ! » répondit M. Tardif en jetant un regard noir à « la petite classe » qui grimpait dans la loggia surplombant la salle principale.

M. Kaul, lui, s'intéressait au côté technique de l'exécution des malheureuses victimes.

« Qu'est-ce qu'on leur a fait ? On les a égorgés, étranglés, défenestrés ?

— Électrocutés, répondit Langelot.

— Certainement pas, dit Miss Barlowe. On leur a fait tout cela successivement. Sauf l'électrocution, bien sûr.

— Et on les avait empoisonnés d'abord », ajouta l'incorrigible agent secret.

Tout à coup, Miss Barlowe éclata.

« Vous, s'écria-t-elle, je me demande par qui vous êtes payé pour être une pareille nuisance ! C'est déjà bien assez difficile de raconter des âneries à une bande de retardés mentaux sans que vous veniez mettre votre pied dedans ! Je vais demander à Mr. Bulliot de me changer de groupe.

— Ha ! ha ! fit Baby-Chou. L'Anglaise se met en boule.

— Qu'entends-je ? demanda le monsieur à barbiche. De quels retardés mentaux est-il question ?

— Des enfants d'Édouard, répliqua aussitôt Langelot. C'étaient des retardés mentaux. C'est pour les empêcher de régner qu'on les a supprimés. C'est beau mais c'est triste. »

De toute évidence, Miss Barlowe aurait dû éprouver de la reconnaissance pour le jeune Français qui venait de la tirer d'un bien mauvais pas : une interprète n'injurie pas impunément un groupe de touristes ! De toute évidence également, elle n'en éprouvait aucune. Si les regards désintégraient, Langelot aurait cessé de vivre aussitôt après avoir présenté sa version fantaisiste de la mort des deux princes.

À ce moment, les gardiens annoncèrent la fermeture. Les jeunes touristes poussèrent des cris de joie et s'empressèrent de se diriger vers la sortie. Langelot gagna la loggia de bois et, derrière la loggia, un recoin qu'il avait remarqué plus tôt.

« Pourvu que Clarisse ne s'aperçoive pas de ma disparition avant d'être sortie de la Tour ! »

En quelques instants, la Bloody Tower se vida de ses visiteurs.

Dans la partie inférieure, parut un gardien armé d'une lampe électrique et d'un trousseau de clefs. Langelot vit qu'il explorait toutes les niches, cherchant sans doute des visiteurs distraits – ou amateurs d'émotions fortes.

« Bon. Il va falloir jouer des biceps. »

Le jeune agent secret quitta sa cachette, et se glissa jusqu'à un angle. Le mur aux pierres irrégulières offrait quelques prises. Elles auraient échappé à un garçon sportif ordinaire, mais justement les agents du S.N.I.F. n'étaient pas des garçons ordinaires.

En quelques secondes, Langelot se fut hissé à une hauteur d'environ deux mètres. Sa position était fort incommode, mais il comptait pouvoir la conserver pendant près d'une minute. Si, en passant sous lui, le gardien levait les yeux, Langelot serait immanquablement découvert ; seulement, lorsqu'on cherche un touriste, on ne s'attend pas à le trouver suspendu au-dessus de sa propre tête ! Les chances de passer inaperçu paraissaient donc raisonnables.

Les pas du gardien approchaient. Bientôt il déboucha sur la loggia. C'était un vieil homme, portant lunettes, mais aussi consciencieux qu'il était myope. Il ne manqua pas d'éclairer d'un coup de torche le recoin dans lequel Langelot se trouvait quelques instants plus tôt.

Cependant, l'idée ne lui vint pas de regarder en l'air. Il s'arrêta sur la loggia, soupira, murmura quelque chose…

« Vas-tu t'en aller, rabat-joie ? » s'écria intérieurement Langelot, car il était suspendu à une corniche par le bout des doigts, et il commençait à avoir une crampe dans le pied gauche, le seul à avoir trouvé un appui pour ses orteils.

« Autres temps, autres mœurs… », marmonna rêveusement le gardien.

Puis il se tourna de côté et d'autre, se ploya en deux, porta la main à son dos :

« Aïe, mes reins !… »

Enfin, il reprit sa marche, faisant tinter son trousseau de clefs et donnant

des coups de torche de temps à autre.

« Ce n'est pas trop tôt ! pensa Langelot. Une seconde de plus, et je tombais aux pieds de ce vieux gêneur. »

Prudemment, cherchant ses prises une à une, l'agent français redescendit jusqu'au niveau de la loggia.

Les rares meurtrières de la Bloody Tower recevaient déjà moins de lumière : il était six heures du soir et les rayons obliques du soleil pénétraient difficilement dans la vieille bâtisse. L'un d'entre eux, cependant, se jouait sur la muraille, et on voyait des grains de poussière y tourbillonner indéfiniment.

Un silence absolu régnait.

Les ombres commençaient à s'amasser dans les coins.

« C'est ici, pensa Langelot, que les enfants d'Édouard sont morts. »

Jusqu'à présent, il n'avait pas vraiment pris conscience du fait qu'il se trouvait à l'endroit même où, tant de siècles plus tôt, le crime avait été commis.

« Ces pierres ont vu couler le sang, ont entendu les cris des princes… »

Langelot n'était pas précisément impressionnable, mais un petit frisson – pas désagréable, d'ailleurs – lui parcourut la moelle épinière.

Puis sa formation d'agent secret – donc de combattant – reprit le dessus. Il y avait une chance sur un million pour que des saboteurs vinssent cette nuit déposer du plastic dans Bloody Tower, mais il fallait tout de même la prendre en considération.

À pas de loup, Langelot fit le tour de l'édifice, gravit de petits escaliers, poussa des portes. Il s'assura ainsi que toutes celles qui donnaient à l'extérieur étaient fermées à clef.

« Autrement dit, je pourrais dormir tranquille. Du moins, si les saboteurs entrent avec les touristes comme le croit le père Youyou. Mais cela m'étonnerait. J'ai constaté par moi-même que les gardiens font consciencieusement leur métier. Que diable ! Ce n'est pas à la portée de n'importe qui de passer une minute suspendu par le petit doigt ! Il serait encore plus raisonnable d'admettre que les saboteurs possèdent les clefs de tous les musées d'Angleterre… »

Ayant assuré ses arrières et s'étant trouvé un petit banc de pierre relativement confortable, Langelot étendit les jambes et se prépara à passer une nuit paisible.

Les heures coulèrent. L'ombre monta. Bientôt l'obscurité fut totale.

Langelot veillait. Il était sûr que rien ne se passerait, mais il n'aimait pas prendre de risques inutiles. De temps en temps, il jetait un coup d'œil à sa montre aux aiguilles phosphorescentes.

Il était minuit quarante lorsqu'une clef grinça dans une serrure.

13

D'UN BOND, et sans le moindre bruit, Langelot fut debout. Tous les sens aux aguets. Son pistolet au poing.

Il se glissa jusqu'à la loggia et jeta un regard en bas. Il ne vit rien, pour la bonne raison que l'obscurité était complète. Il n'entendit rien non plus, tout d'abord : le visiteur inconnu se déplaçait silencieusement.

Quelques secondes passèrent.

L'oreille tendue, Langelot perçut un froissement. Une semelle de crêpe posée maladroitement sur une marche d'escalier…

Puis, un instant, l'éclair blanc d'une torche électrique. Et, de nouveau, l'obscurité. Le visiteur cherchait peut-être quelqu'un ou quelque chose ? Était-ce un gardien de nuit qui faisait sa ronde ? Mais alors pourquoi essayait-il de passer inaperçu ?

Langelot glissa sa main gauche dans sa poche de pantalon et ramena le porte-clefs lumineux qui faisait partie de son équipement S.N.I.F. : une pile spéciale, de format minuscule mais de puissance considérable, permettait à ce porte-clefs d'éclairer aussi bien qu'une grosse torche.

Il n'y avait plus qu'à attendre. Quelques froissements provenant de

l'escalier indiquaient que l'inconnu continuait à monter vers la loggia.

« Jolie petite embuscade », pensa Langelot.

Entre les ombres, une ombre parut bouger. Les semelles de crêpe glissaient sur le plancher rugueux.

« Je vais l'aveugler… »

Langelot leva sa lampe et ouvrit la bouche pour crier : « Haut les mains. » Une hésitation stupide le retint un instant : en quelle langue fallait-il s'adresser à l'intrus ? Si le colonel Hugh avait raison, les saboteurs étaient nécessairement Français. Mais le colonel Hugh pouvait fort bien avoir tort. Langelot, pour sa part, pensait que seuls des Anglais pouvaient assez bien connaître leur propre pays pour se livrer à toutes les destructions qui avaient eu lieu. Or, comment disait-on « haut les mains » en anglais ?

« Un trou de mémoire à un moment pareil, ce n'est pas de chance ! »

À cet instant, une voix perçante fournit à Langelot l'expression qui lui manquait :

« Hands up ! » glapit l'inconnu.

En même temps, il allumait sa torche.

« Haut les mains ! » répliqua Langelot, en allumant la sienne et en se jetant au sol.

L'autre appuya sur la détente de son pistolet. Il y eut un petit bruit mat. La détonation ne vint pas.

À la lumière de son porte-clefs, Langelot reconnut la personne qui lui faisait face : c'était Clarisse Barlowe. Elle tenait à la main un gros Colt dont elle avait oublié de débloquer la sûreté.

« Quelle chance que vous soyez interprète ! On va pouvoir « causer » français, dit Langelot en se relevant prudemment. Commencez donc par jeter votre pistolet. Avec la sûreté mise, il ne vous sert à rien, et il est trop tard pour la débloquer. Dépêchez-vous ou je vous colle une balle dans le poignet ; ce serait dommage : vous les avez si fins. »

Clarisse, figée sur place, laissa tomber son arme.

« Comment saviez-vous que j'étais là ? demanda l'agent français en rengainant la sienne.

— Je vous ai entendu respirer. Vous soufflez comme un phoque.

— J'avais donc oublié de retenir mon souffle ? C'est bon à savoir. Mais vous avez l'oreille drôlement sensible ! »

Du pied, il ramena le Colt vers lui mais dédaigna de le ramasser.

« Et pourrait-on savoir ce que vous cherchiez de nuit dans la Bloody Tower ?

— Vous. »

Clarisse ouvrait à peine les lèvres pour parler. Elle crachait ses mots avec une antipathie qu'elle ne cherchait pas à déguiser.

« Moi ?

— Oui. J'ai remarqué votre absence dans l'autocar.

— Bien sûr. Ensuite, comme vous êtes une interprète modèle, vous êtes revenue de nuit dans la Tour de Londres pour me délivrer, après vous être munie d'une série de fausses clefs et d'un pistolet américain calibre 45. Et dès que vous me voyez, vous me tirez dessus. Comme c'est vraisemblable !

— Et vous ? Que faites-vous là ?

— Ma petite Clarisse, vous auriez pu me poser ce genre de questions si j'étais votre prisonnier.

— Prisonnier ou pas, vous êtes un ignoble saboteur, et ça ne m'étonne pas

du tout. Je savais bien qu'il n'y avait que les Français pour être si jaloux de nos monuments qu'ils les feraient tous sauter les uns après les autres.

— Doucement, doucement, Miss Barlowe. La saboteuse, c'est vous. D'ailleurs, j'aurais dû m'en douter. Depuis deux jours que je vous observe, vous vous conduisez bien étrangement pour une interprète professionnelle. D'abord vous inventez la moitié de ce que vous racontez à vos clients. Ensuite, vous avez eu une phrase curieuse sur les sabotages « dont les journaux parlent déjà », comme si vous aviez été au courant avant tout le monde. Enfin, il y a peu de temps que vous avez été embauchée par Mr. Bulliot et je le soupçonne de procéder justement ainsi : il embauche des saboteurs spécialisés pour si peu de temps qu'il n'a pas besoin de les déclarer. La semaine prochaine, même si je ne m'étais pas trouvé malencontreusement sur votre chemin, vous auriez quitté le W.T.A., quitte à être engagée une nouvelle fois quand il y aurait eu un autre mauvais coup à faire. De toute façon, mon idée se confirme : les saboteurs des monuments anglais sont Anglais, et si Mr. Bulliot est dans le coup, c'est comme Anglais et non comme Français ! »

Miss Barlowe avait écouté ce discours d'un air de souverain mépris.

« Pour qui vous prenez-vous, petit farceur ? demanda-t-elle. À qui espérez-vous en faire accroire ? À moi ? Je sais tout de même bien qui je suis.

— Le moment paraît venu de faire les présentations, dit Langelot, en se penchant brusquement pour ramasser le Colt dont, prudemment, il ôta la sûreté et releva le chien. Je ne suis pas Jean-Paul Martin, mais Langelot, agent des services secrets français. Voici ma carte. »

Il fourra sous le nez de la jeune fille sa carte du S.N.I.F.

À sa grande surprise, Clarisse éclata de rire.

« Enchantée de faire votre connaissance, fit-elle. Clarisse Barlowe est mon vrai nom, mais j'appartiens aux Services de renseignement britanniques. Voici ma plaque d'identification. »

14

LE PREMIER moment d'étonnement passé, Langelot dit :

« Très bien, je vous rends votre Colt et mon estime. Maintenant expliquez-moi ce que vous êtes venue faire ici.

— Je vous l'ai dit : vous rechercher. J'étais persuadée que vous étiez resté pour poser du plastic. Vous ressemblez tout de même plus à un saboteur professionnel que le pauvre Baby-Chou, vous savez.

— Désolé de l'apprendre. Cela signifie que mon air niais n'était pas tout à fait réussi. Mais, dites-moi, c'est le père Youyou qui vous a fait engager par le W.T.A. ?

— Oui, dit Clarisse. Et Mr. Bulliot est dans le coup. Il est désespéré que son agence serve à la destruction de nos monuments, et il a accepté de nous aider. Mr Bulliot est un bon Anglais.

— Ah ! J'étais bien certain qu'on me cachait des choses ! s'écria Langelot.

— C'est de bonne guerre.

— C'est de bonne guerre, peut-être. Mais c'est un petit jeu auquel on peut s'amuser à deux. William Beauxchamps aurait tout de même pu me prévenir,

s'il était au courant. Ah ! le roublard !

— C'est un garçon exquis, protesta Clarisse.

— Moins exquis que moi, je vous assure. Écoutez, je vous propose une alliance. Puisque vous ignoriez qui j'étais et que j'ignorais qui vous étiez, nous avons bien le droit de jouer un petit tour à votre patron. Nous allons travailler ensemble et partager les résultats. D'accord ? »

Clarisse hésita un instant :

« Ce ne serait pas honnête de ma part d'accepter, monsieur Langelot. Vous êtes un agent qui a déjà fait ses preuves, et cela, à nos dépens[1]. Tandis que moi, j'en suis à ma première mission !

— Aucune importance, dit Langelot, bon prince. À la deuxième, vous vous rappellerez qu'il faut débloquer la sûreté d'un pistolet avant de s'en servir. D'ailleurs, je vous soupçonne de l'avoir oublié exprès, ajouta-t-il en voyant que Clarisse rougissait jusqu'aux oreilles : vous n'aviez pas envie de me tuer comme ça, tout de go. Dites-moi, avez-vous dîné ?

— Non, avoua Clarisse. Dès que j'ai eu reconduit les clients au W.T.A., je suis revenue ici, j'ai montré ma plaque au gardien-chef, je lui ai emprunté ses clefs, et j'ai fouillé la Tour, pièce à pièce.

— Je n'ai pas dîné non plus. Allons manger un morceau quelque part, voulez-vous ?

— Mais… je ne suis pas habillée pour sortir ! »

Langelot jeta un coup d'œil à la toilette de Miss Barlowe, qui, pour son exploration de la Tour, avait passé un blue-jean et un chandail noir, lesquels seyaient fort bien à sa silhouette svelte et menue.

« Je vous aime mieux comme ça, voyez-vous, dit-il. Nous n'avons pas besoin d'aller au Ritz. Je connais une petite boîte à Park Lane où on est très bien sans avoir besoin de se pomponner. Je ne suis pas en smoking non plus, vous savez. »

Il montrait son polo et son pantalon de sport.

Clarisse sourit :

« Allons à Park Lane.

— Alors, dit Langelot, c'est l'amitié ?

— C'est… l'Entente cordiale », répondit Miss Barlowe.

Le premier effet de l'Entente cordiale fut que Langelot put sortir de la Tour sans avoir à se cacher. Au contraire, le gardien-chef esquissa un salut

militaire à l'adresse des deux jeunes gens en recevant les clefs que Clarisse lui rendit, et l'agent français eut une vague vision de Beefeaters présentant leurs hallebardes sur son passage…

« Prenons ma voiture », dit Miss Barlowe.

Elle possédait un cabriolet découvert qu'elle conduisait de main de maître. Il ne fallut pas longtemps aux nouveaux amis pour traverser la ville nocturne.

Dans Park Lane, au pied du Hilton, Langelot retrouva sans peine le petit restaurant qu'il avait fréquenté jadis, à une époque où il n'était pas encore agent du S.N.I.F. et où il visitait Londres en compagnie de son tuteur.

« Vous connaissez des endroits agréables, même à Londres ? s'étonna Miss Barlowe.

— Cela fait partie de l'éducation française », répondit Langelot.

Modestement.

Les deux heures que les jeunes gens passèrent ensemble furent délicieuses. On parla de tout sauf de sabotage. En particulier, Clarisse expliqua qu'elle adorait la peinture, et que c'était un supplice pour elle de visiter des musées dans les conditions où elle était obligée de le faire.

« Heureusement, dit-elle, que je les connais par cœur. D'ailleurs, j'espère bien qu'avec votre aide cette mission ne durera pas longtemps. Je déteste jouer les guides-interprètes. Je déteste tous ces gens stupides qui posent des

questions idiotes. Je finirai par détester tous vos compatriotes en bloc.

— Tant qu'il y aura une seule exception pour confirmer cette règle, cela ne me gênera pas beaucoup », répondit Langelot.

Ce ne fut qu'en se quittant dans Cadogan Gardens – Clarisse avait reconduit Langelot jusqu'à son hôtel – que les deux agents parlèrent « boutique ».

« Avez-vous repéré du personnel suspect, chez Bulliot ? demanda Langelot.

— Non. Ils ont tous l'air d'excellents Anglais.

— Et… parmi vos touristes ? »

Miss Barlowe hésita un instant.

« Il y a bien Baby-Chou, dit-elle enfin.

— Oui, reconnut Langelot. À ce propos, j'ai un plan à vous proposer. Demain, que visitons-nous ?

— Le matin, nous faisons une promenade sur la Tamise et un tour au Parlement ; l'après-midi, nous allons au British Museum.

— Bien. Baby-Chou essaiera de se faire oublier au Museum. Laissez-le faire. Remmenez vos touristes, et téléphonez au père Youyou pour qu'il le fasse cueillir et interroger. Mais n'y allez pas vous-même.

— Je ne suis pas sûre de vous bien comprendre, répondit Clarisse. Si mon service interroge M. Pouillot, quel avantage en retirez-vous ?

— Ça, dit Langelot, c'est mon affaire. Ce que je peux vous promettre, Clarisse, c'est de ne rien vous cacher des résultats que j'obtiendrai de mon côté.

— Vous voulez peut-être assister à l'interrogatoire ?

— En aucun cas.

— Pourquoi cela, je vous prie ?

— Parce que l'interrogatoire ne donnera rien.

— Mais alors… ?

— Faites ce que je vous dis, Clarisse. Vous vous en trouverez bien. »

15

LE LENDEMAIN matin, malgré le peu de sommeil qu'elle avait pris, Clarisse Barlowe paraissait plus détendue qu'à l'ordinaire.

« Mesdames et messieurs, commença-t-elle, nous allons passer notre matinée sur la Tamise, et d'abord nous verrons le pont de Londres, dont vous savez qu'il peut s'ouvrir pour laisser passer les bateaux qui remontent le fleuve… »

Langelot, l'air naïf, leva le doigt :

« Alors, comment font ceux qui le redescendent ? »

Miss Barlowe haussa les épaules. En même temps, le regard qu'elle posait sur l'agent français n'était nullement méchant et elle comprenait que Langelot allait continuer de jouer son rôle et ne lui en voulait pas.

L'autocar s'arrêta à quelques mètres de la jetée. Un bateau attendait les touristes du W.T.A. pour la promenade habituelle sur la Tamise. Miss Barlowe poursuivait ses commentaires :

« Édifié à la fin de ce que l'on appelle l'ère victorienne, le pont de Londres… »

Mme Simonetti l'interrompit :

« Je vous demande pardon, Miss Barlowe. Je vois que ce pont est constitué de deux parties, une supérieure et une inférieure.

— Oui, madame. C'est l'inférieure qui s'ouvre.

— Et la supérieure servait, j'imagine, de chemin de ronde ? Les archers montaient dessus pour déverser de l'huile bouillante sur les assaillants ?

— Exactement, madame, répondit poliment Clarisse. Ils déversaient aussi du plomb fondu. »

Puis, se tournant vers Langelot, elle lui fit un petit clin d'œil !

De la jetée de la Tour au débarcadère de Westminster, Miss Barlowe ne cessa de signaler les points intéressants : celui qui retint le plus l'attention des touristes, et en particulier de M. Kaul, fut New Scotland Yard.

On débarqua et l'on fit le tour des chambres du Parlement, sur lesquelles Clarisse prodigua des explications que Langelot se plut à embrouiller tant qu'il put.

« Il y a deux chambres, la haute et la basse. La haute s'appelle la Chambre des lords, expliquait Miss Barlowe. Elle ne sert plus à grand-chose. La plupart des lords ne viennent jamais aux séances. La basse s'appelle la Chambre des communes, ce qui veut dire celle des roturiers. Une bonne partie des députés font partie de la « gentry », c'est-à-dire la petite noblesse…

— Hep, hep ! interrompit Langelot. Je ne comprends pas. C'est la chambre la moins importante qui fait tout le travail et elle se compose de roturiers nobles ! Expliquez-moi ça, s'il vous plaît.

— Je le trouve parfaitement logique, monsieur Martin, répliqua Miss Barlowe, sans sourire.

— Oh ! cela ne m'étonne pas de vous. Il y a trois logiques : la vraie, la féminine et l'anglaise. Alors une logique anglaise et féminine à la fois !… Vous voyez ça d'ici. »

Pendant toute la matinée, M. Pouillot se tint tranquille et Miss Barlowe n'eut pas à le rappeler à l'ordre une seule fois.

Après un déjeuner rapidement expédié, Langelot alla téléphoner à William Beauxchamps. Les pennies que, le matin même, lui avait remis la femme de chambre de son hôtel trouvèrent ainsi une utilisation.

« Allô, Billy ?

— Parlant, répondit la voix de Beauxchamps.

— Une petite idée vient de me passer par la tête. Vérifiez donc si les câbles qui courent sous le toit de la lanterne de Saint-Paul sont bien des

câbles de paratonnerre.

— Vous me tirez la jambe ou quoi ?

— Comment voulez-vous que je vous tire la jambe par téléphone ?

— Vous vous moquez de moi, non ?

— Certainement pas, Billy.

— C'est quoi, la grande idée ? Quelqu'un voudrait faire sauter la cathédrale Saint-Paul ?

— Quelque chose dans ce genre.

— Je transmettrai votre suggestion à Youyou, si vous insistez. Le plus probable, c'est qu'il demandera votre rappel immédiat à Paris, pour manque de sérieux.

— Je veux bien courir ce risque.

— Bon, bon, vieux garçon. Le nécessaire sera fait. »

Langelot raccrocha.

À deux heures, le groupe de touristes de Miss Barlowe se retrouva une fois de plus dans Drury Lane et monta à bord de l'autocar devenu familier.

« Mesdames et messieurs, nous allons maintenant pousser une pointe vers le nord de Londres », annonça Clarisse au micro.

Langelot leva le doigt :

« Est-ce qu'il fera plus froid qu'ici ? » demanda-t-il.

Il y eut des rires. M. Tardif leva les yeux au ciel. Miss Barlowe se

renfrogna.

« Monsieur Martin, dit-elle, je dois vous conseiller de vous adresser à quelque bon physicien français. Je suis certaine que les troubles dont vous souffrez peuvent être soignés. Avec un peu de chance, vous pourriez même guérir. »

Cette fois-ci, on rit aux dépens de Langelot.

« Pourquoi un physicien ? demanda Baby-Chou.

— Parce qu'il n'y a rien de plus prétentieux qu'un Anglais ! répliqua Langelot, prenant un air vexé. Ils appellent leurs médecins des physiciens et leurs pharmaciens des chimistes ! »

L'autocar s'arrêta devant le British Museum.

« Qu'est-ce qu'on voit là-dedans ? demanda Mme Simonetti.

— Des momies, madame, dit Clarisse. Ainsi que des statues, des poteries, des mosaïques, et bien d'autres choses. En particulier, la frise du Parthénon se trouve là.

— Une frise de momies, ça doit être jojo ! » dit M. Pouillot.

Salle après salle, le W.T.A. investit le British Museum.

« Ce qui me plaît, disait M. Kaul, c'est le côté rationnel des visites que nous effectuons sous la férule de Miss Barlowe. Voyez-vous, la plupart des guides, lorsqu'ils vous font visiter un musée, vous obligent à vous arrêter toutes les dix minutes et quelquefois toutes les cinq. Résultat : vous avez des douleurs dans les jambes pendant trois jours. Rien en effet n'est plus pénible à l'homme – je le sais, moi, qui suis kinésithérapeute – que la station debout. Marcher est un excellent sport ; attendre, une invitation au cholestérol et à l'artériosclérose. Eh bien, avec Miss Barlowe, nous marchons ! Merci, Miss Barlowe, merci de tout cœur ! »

Langelot marchait allègrement. Il ne s'arrêtait que pour bougonner de temps en temps :

« Tous des pirates, ces Anglais ! Devraient bien rendre cette momie aux Égyptiens et cette statue aux Grecs. »

Intérieurement, il formait des vœux pour que réussît le stratagème dont M. Pouillot, dit Baby-Chou, devait être la victime.

Après trois heures de course à pied, tout le monde regagna l'autocar. Tout le monde, sauf ledit Baby-Chou. Langelot le vit jeter quelques coups d'œil soupçonneux à Miss Barlowe et aux autres touristes, puis disparaître dans un couloir latéral, entre deux sarcophages.

L’autocar déposa le groupe dans Drury Lane.

Langelot s’éloignait déjà lorsque Clarisse le rattrapa.

« Je viens de téléphoner à Mr. Beauxchamps. Il est très content de moi. Je ne lui ai pas parlé de vous. Croyez-vous que j’ai eu tort ? Si nous capturons Baby-Chou, la moitié du mérite sera pour vous.

— Je vous abandonne ma moitié avec grand plaisir, dit Langelot. Vous venez prendre une tasse de thé quelque part ? »

16

EN RENTRANT chez lui, Langelot trouva un message du S.N.I.F. Il le décoda soigneusement et apprit ce qu'il savait déjà, à savoir que M Kaul était un kinésithérapeute qui, vingt ans plus tôt, avait commencé des études d'ingénieur des mines. Rien de suspect, du reste, dans la vie de ce personnage.

« Le plus souvent, pensa Langelot, on a trop de suspects. Cette fois-ci, il n'y en a pas assez. »

Il aurait aimé passer la soirée avec Clarisse, mais la jeune fille, espérant que l'interrogatoire de Baby-Chou donnerait des résultats intéressants, n'avait pas voulu sortir.

« Je me demande si les Anglais sont vraiment aussi sots qu'ils font semblant de l'être, songeait Langelot en se couchant. Le plus drôle, c'est qu'ils doivent penser la même chose de nous. Ça doit être une question d'optique. On ne se voit pas soi-même. Clarisse est une chic fille, William un chouette garçon, Youyou ne doit pas être le dernier des imbéciles pour occuper le poste qu'on lui a donné. Et pourtant, ils ont tous une vision complètement fausse du problème. Moi, à vrai dire, je n'ai pas encore de

vision du tout, mais je suis persuadé que cela vaut mieux. »

Le lendemain, qui était un samedi, Clarisse arriva tôt dans Drury Lane. Elle avait attendu toute la nuit un coup de téléphone de ses chefs. N'en ayant pas reçu, elle était allée aux nouvelles avant même l'ouverture des bureaux, et elle était pressée d'apprendre à Langelot ce qu'elle savait.

Dès qu'elle le vit paraître, elle le prit à part.

« Vous aviez raison, dit-elle. L'interrogatoire n'a rien donné. Je me demande pourquoi vous m'avez conseillé de faire appréhender Baby-Chou. Si c'est pour me ridiculiser, ce n'est pas très gentil de votre part. Je n'ai rien dit de notre alliance, mais Mr. Beauxchamps s'est beaucoup plaint de vous, ce matin. Il assure que vous lui avez posé une question idiote sur le paratonnerre de Saint-Paul, qu'il a transmis votre question à Youyou et qu'il s'est fait taper sur les doigts.

— Vous avez vu Billy ?

— Oui. Je suis allée à la boutique ce matin et, comme il était officier de permanence, c'est lui qui m'a reçue.

— Racontez-moi un peu comment l'interrogatoire s'est passé.

— Je n'en sais rien. Baby-Chou a répondu qu'il s'intéressait à la culture antique et qu'il avait voulu admirer tranquillement je ne sais quelle momie à moitié pourrie. Il a prétendu que les autres touristes l'empêchaient de se concentrer.

— Qui l'a interrogé ?

— Mr. Beauxchamps.

— Est-ce qu'il s'est fâché un peu ?

— J'espère que non. Un gentleman ne se fâche jamais.

— Moi, j'espère que si.

— Quelle importance, puisqu'il n'a obtenu aucun résultat ? D'ailleurs, il ne pouvait pas en obtenir. Prendre Baby-Chou pour un saboteur professionnel, c'est bien la plus folle idée qui soit jamais passée par la tête d'un Français.

— Je ne sais pas si elle est jamais passée par la tête d'un Français. En tout cas, pas par la mienne, Miss Barlowe, si c'est cela que vous voulez dire. J'espère avoir du nouveau à vous apprendre demain matin. »

Clarisse regarda Langelot avec l'air de dire : « Il est fou et c'est bien dommage. » Elle ne put expliciter cette impression, car neuf heures sonnaient : il fallait reprendre le collier et le micro.

« Mesdames et messieurs, nous abordons la dernière journée de notre visite de Londres. Cette journée sera particulièrement agréable pour vous, puisque vous la passerez presque entièrement en autocar. Ce matin, nous ferons un tour dans les quartiers ouest de Londres. Vous pourrez descendre pour vous promener sept minutes dans Hyde Park. Nous n'oublierons pas St. James's Palace, que nous n'avons pas encore visité. Cet après-midi, comme vous le savez, nous ferons une excursion en dehors de la capitale. »

Toute la matinée, Langelot eut une conduite exemplaire. Il protesta à peine parce que Constitution Hill et Buckingham Gate n'étaient pas, comme leurs noms semblaient l'indiquer, respectivement une colline et une grille, mais tout simplement deux rues : c'était pour le principe. Il passa le reste du temps à lier amitié avec M. Pouillot qui avait été relâché et avait repris sa place parmi les touristes.

M. Pouillot, ce matin, paraissait mal à son aise. Était-il vexé ? Avait-il mal dormi ? On ne savait pas.

« Tu n'as pas l'air dans ton assiette, lui dit Langelot. Tu as trop bien dîné hier soir ?

— Dîné ? Je n'ai pas dîné du tout. Et pour ce qui est de bien dîner, à Londres, c'est impossible.

— Tu veux rire. Moi, je dîne bien tous les soirs.

— Comment fais-tu ?

— Je connais des endroits.

— Moi, je n'en connais pas. »

Langelot ne répondit rien. Un peu plus tard, il revint à l'attaque.

« Où étais-tu passé, hier soir ? Je voulais t'inviter à prendre un verre à la *Tête de la Reine,* et tu avais disparu.

— La tête de la reine ? Tu te paies la mienne, non ?

— Pas du tout. C'est un bar très connu dans Piccadilly. »

Vers onze heures et demie, Baby-Chou laissa entendre que, si on l'invitait à déjeuner, il ne refuserait pas. Mais l'agent français fit la sourde oreille.

« Nous n'avons que deux heures pour déjeuner. Avec un peu de mauvaise volonté, il réussira à ne rien dire. Je vais l'entreprendre à dîner, quand j'aurai toute la nuit devant moi. »

À douze heures trente, Langelot passa chez lui pour voir si aucun message de Beauxchamps ne l'attendait. Il y en avait un, comme prévu.

« Vieil homme, avait griffonné Beauxchamps, vous avez surestimé le sens de l'humour de Youyou. Il s'est travaillé lui-même dans une rage à cause de votre suggestion que Saint-Paul volerait en éclats. Tout de même, je me suis renseigné et je peux vous assurer que la lanterne de la cathédrale est bien équipée d'un paratonnerre relié au sol par les câbles que vous avez sans doute aperçus.

« Je vous signale, par ailleurs, qu'un suspect de volume se propulse dans votre groupe de touristes. Et vous ne l'avez même pas remarqué ! Bye-bye. »

Langelot sourit en lisant ces dernières lignes. Si, un jour, il reprochait à William sa duplicité, l'agent anglais répondrait sûrement : « C'était de bonne guerre. »

À deux heures *post meridiem* (c'est-à-dire à quatorze heures), l'autocar du W.T.A. reprit la route.

L'excursion comprenait une demi-heure de méditation dans « le fameux cimetière où Grey écrivit l'élégie qui, en plein XVIIIe siècle, ouvrait l'ère du romantisme », et auprès duquel l'autocar s'arrêta, après avoir roulé par des routes étroites et pittoresques.

« Visiter un cimetière ! On n'a pas idée ! protesta Baby-Chou.

— C'est ce que les Anglais appellent l'humour noir », expliqua Langelot.

On défila dans l'église, qui est une des plus anciennes d'Angleterre, et ensuite on marcha entre les tombeaux, petits tertres de gazon couronnés de

pierres moussues portant des inscriptions à moitié effacées.

Mme Simonetti exigea de savoir à quel endroit précis Grey s'était tenu pour composer son élégie.

« À l'endroit même où vous êtes, madame », répondit immédiatement Clarisse, toujours serviable.

Mme Simonetti (qui n'avait jamais entendu parler de Grey jusqu'à ce jour) déclara qu'elle ne manquerait pas de lire son élégie et se montra fort émue de ce qu'elle appela « une merveilleuse coïncidence ».

M. Tardif commença avec M. Kaul une grande discussion sur les différents types de sépulture en usage dans le monde.

« Demi-heure de méditation terminée, annonça Clarisse. Mesdames, messieurs, veuillez regagner l'autocar. »

Langelot et Baby-Chou ne se quittaient plus.

Ils montèrent les derniers et présentèrent à Miss Barlowe une motion demandant l'autorisation de méditer une demi-heure de plus.

Miss Barlowe fit semblant de n'avoir pas entendu.

« Tu sais, dit Baby-Chou à son compère, lorsque l'autocar eut démarré à nouveau, je ne suis pas très sûr d'avoir intérêt à faire le malin. Je suis déjà repéré.

— Repéré ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu te crois encore au lycée ! »

M. Pouillot secoua la tête d'un air sagace.

« Non, mon vieux. Toi, les Anglais, tu ne les connais pas. Ils sont perfides. Tu n'as peut-être jamais entendu parler de la perfide Albion ? Et puis ils attachent beaucoup plus d'importance à mes faits et gestes que tu ne pourrais le penser. Oui, mon vieux. »

De nouveau, la campagne anglaise, et puis Hampton Court.

« Mesdames et messieurs, Hampton Court est le Versailles des rois d'Angleterre. Vous verrez, la ressemblance est frappante. L'idée de construire un nouveau Versailles appartient à Henry VIII… », susurrait Clarisse dans son micro, mélangeant les époques avec brio.

Bien que Hampton Court ne ressemble nullement à Versailles, c'est un très beau château, et Langelot, qui ne le connaissait pas, admira sincèrement la belle architecture de brique.

« De brique et de broc ! bougonnait M. Pouillot. À mon avis, un palais, ça se construit en pierre. Ou alors en béton. Pas en brique.

— Tu as tout à fait raison. La prochaine fois qu'Henry VIII construira un

palais, je suis sûr qu'il te consultera. »

Les cours intérieures se succédaient. Dans les vastes jardins croissaient des fleurs superbes que Clarisse fit admirer à ses clients.

« Est-ce que la reine vient les voir de temps en temps ? demanda Mme Simonetti.

— Elle est passée hier, madame, en allant à Windsor.

— Mais nous aussi, nous allons à Windsor ?

— Certainement, madame.

— Alors nous rencontrerons peut-être la reine ?

— Madame, c'est tout à fait possible. »

Dans l'autocar, Baby-Chou demanda à Langelot :

« Dis donc, moi, je commence à m'inquiéter ? Si on la rencontre, la reine…

— Eh bien ?

— Qu'est-ce qu'on lui dit ? « Bonjour, madame », ou « Mes hommages de l'après-midi » ou quoi ?

— On lui fait la révérence.

— Tu sais la faire ?

— Bien sûr. Pas toi ? Qu'est-ce qu'on t'a appris à l'école ? »

Baby-Chou porta son pouce à sa bouche, puis y renonça.

« Tu vois, Martin, je t'aime bien, mais je ne sais jamais si tu te moques de

moi ou non. »

Langelot lui sourit, et répondit indirectement.

« Hier, je me demandais si les Anglais étaient vraiment idiots ou s'ils faisaient semblant. Eh bien, je pense qu'ils le sont vraiment, mais certainement pas plus que la moyenne des Français, des Allemands, des Américains et des Russes. Dans le fond, on doit bien se valoir. On n'est guère fortiche, ni les uns ni les autres. »

Windsor.

Un pavillon flottant sur une tour permit à Miss Barlowe d'affirmer que la reine passait son week-end à quelques dizaines de mètres des touristes du W.T.A., ce qui créa une émotion bien légitime. Baby-Chou et Langelot, qui étaient devenus inséparables, parcoururent ensemble les cours, les salles et les escaliers.

« C'est grand, disait Baby-Chou. Il faut reconnaître que c'est grand.

— Moi aussi, ça me semble grand. Remarque, j'habite dans un petit deux-pièces avec papa Martin, maman Martin et quatre frères et sœurs. Alors ça fait une petite différence.

— À sept dans deux pièces ? s'étonna M. Pouillot.

— Eh oui. À Aubervilliers.

— Mon vieux, j'ai plus de chance que toi. On a deux pièces aussi, mais on n'est que quatre. Papa, môman, ma grande sœur, et moi.

— Dans quel quartier habites-tu ?

— À Saint-Ouen.

— Dis donc, c'est drôlement chic de la part de ton père de t'avoir payé un voyage comme ça. Il ne doit pas être bien riche… »

Baby-Chou se rembrunit et ne répondit pas.

À six heures et demie, l'autocar du W.T.A. regagnait Londres. Après quelques difficultés, dues à la circulation, il déposait une dernière fois ses touristes devant l'agence de Drury Lane.

« Ce soir, dit Langelot, je t'invite à dîner. D'accord ? »

M. Pouillot rougit de plaisir.

« C'est vrai ?

— Bien sûr que c'est vrai.

— Tu ne vas pas me plaquer tout seul, avec l'addition à payer ?

— Sois tranquille. Deux mots à dire à Miss Barlowe et je te rejoins. »

Langelot se fraya un chemin jusqu'à Clarisse, très entourée par les touristes qui tenaient à la remercier.

« Miss Barlowe !…

— Encore vous, monsieur Martin ? »

L'interprète considérait sans sympathie apparente le plus turbulent de ses touristes. Langelot allait répondre lorsque l'attention générale fut attirée par un vendeur de journaux.

Il passait en criant à tue-tête l'édition du soir :

« Violente explosion dans un cimetière proche de Londres ! Le cimetière de Grey saute ! Plastic contre élégie ! Les saboteurs ne respectent plus rien ! Violente explosion !… »

DEUXIÈME PARTIE

1

CLARISSE et Langelot s'étaient donné rendez-vous à minuit, au pied de la colonne Nelson. Ils arrivèrent en même temps. La nuit était tiède. Les affiches lumineuses clignotaient sur le Strand.

Clarisse paraissait abattue. Elle eut un petit sourire triste en apercevant Langelot.

« Eh bien ? demanda le Français.

— Eh bien, répondit l'Anglaise, c'est ce qu'on appelle une catastrophe, du moins lorsqu'on modère ses expressions. Le prestige de l'Angleterre et moi, nous sommes perdus. »

Le désespoir lui donnait un certain humour, que Langelot ne lui connaissait pas encore. Comme chacun sait, l'humour, c'est le courage des Anglais.

« Perdu est un grand mot, répliqua l'agent français. Vous m'avez l'air vivante, et la mélancolie va bien à vos jolis yeux. Quant au prestige de l'Angleterre, il est bien endommagé depuis que les Normands l'ont conquise, il y a mille ans. Expliquez ce qui ne va pas à tonton Langelot.

— Vous êtes bien gai, vous !

— J’ai mes raisons. Allons, racontez-moi vos ennuis.

— Ce n’est pas compliqué : j’ai l’impression que les services de renseignement de mon pays viennent de s’apercevoir qu’ils pourraient fort bien se passer de mes services à moi.

— Comment ? Vous êtes mise à pied ?

— Pas tout à fait encore, mais ça risque de m’arriver. Youyou était dans une rage !

— Contre vous ?

— Oui. Contre vous aussi. Il prétend que le plastic a été déposé sous nos yeux et que nous n’avons rien vu. Il m’a dit textuellement : « Vous ne valez pas plus cher que ce petit Français prétentieux que j’aimerais voir mettre dans un collège anglais et fouetter d’importance. »

— Allons, allons, Clarisse, Youyou n’est pas si sot que cela. Il sait bien que l’explosif a été déposé plus tôt, avec un système de détonation à retardement ou à télécommande.

— Il le suppose, mais avouez tout de même que c’est vexant d’avoir eu deux agents sur place et de n’avoir rien pu empêcher. Il était tout rouge ! Je vous l’ai dit, Langelot, les gentlemen anglais ne se mettent jamais en colère. Mais lorsqu’ils s’y mettent, ils oublient à la fois qu’ils sont des Anglais et des gentlemen.

— Vous devez être bien émue pour me dire ça à moi, un misérable petit continental. Ne vous inquiétez pas : vous ne m’avez rien appris. Mais je vous avoue que je ne comprends rien à la colère du père Youyou. Au contraire, il devrait être content.

— Content ?

— Évidemment. Si peu que ce soit, cet incident restreint le champ des recherches. Nous savons maintenant que les explosions sont déclenchées à retardement et que, selon toute probabilité, aucun des touristes qui nous accompagnaient n’est coupable. L’explosion a eu lieu dix minutes après notre départ : il aurait fallu être fou pour prendre un tel risque !

— Oui, Langelot. Mais ce qui inquiète le colonel est beaucoup plus grave. Voyez-vous, jusqu’ici le gouvernement avait réussi à empêcher les journaux de trop parler de ces sabotages. C’est devenu impossible car, cette fois-ci, l’explosion était beaucoup trop voyante. Alors, maintenant que la presse a commencé, elle ne s’arrêtera plus. Les journaux anglais ont été les premiers à en parler, mais tous les autres vont s’emparer d’un sujet aussi sensationnel.

En quelques jours, le but des saboteurs sera atteint : le prestige de la Grande-Bretagne ne s'en remettra pas ! »

Les jeunes gens s'étaient mis à marcher. Ils remontaient le Mall en direction du Queen Victoria Memorial. Langelot s'arrêta et saisit Clarisse par les coudes.

« Clarisse, vous imaginez-vous sérieusement qu'une équipe de farfelus a fait sauter un if dans un vieux petit cimetière de campagne, pour ruiner le prestige anglais au Proche-Orient ?

— Je reconnais que cela a l'air absurde lorsqu'on le présente de cette façon, mais c'est bien là l'idée du colonel Hugh.

— Eh bien, ma chère, c'est une idée qui ne pouvait venir qu'à un Anglais, et même à un Anglais vivant dans un certain milieu et ayant reçu une certaine éducation. Si vous admettez qu'un mobile aussi saugrenu puisse être à l'origine de ces sabotages, alors cessez de chercher des responsables français. Les gens qui ont fait sauter le fauteuil de Sir Alexander Huddlestone-Fuddlestone et l'if du cimetière où Grey a écrit son élégie sont des Anglais sortis d'un collège traditionaliste, dont ils portent les couleurs. Ils ont passé leur enfance à chanter *Rule, Britannia* et ils ont fait leurs études à Cambridge ou, plus probablement, à Oxford. Ce sont évidemment des traîtres, mais des traîtres complètement dépassés par les événements, vivant en plein XIXe siècle et à qui on a oublié de faire savoir que la reine Victoria était morte et enterrée.

— Jamais des Anglais ne détruiraient leurs propres monuments ! répondit Clarisse.

— Jamais des étrangers ne s'imagineraient que la destruction des monuments anglais puisse avoir la moindre importance ! Soyez un peu lucide, Clarisse.

— Alors c'est là votre version des événements ? Un passe-temps mondain ?

— Absolument pas. Je suis persuadé que le vrai mobile n'est pas du tout la destruction du prestige anglais.

— Alors quel est-il ? »

Langelot hésita un instant.

« Je ne le connais pas encore, dit-il enfin. Mais il est évident pour moi que ce ne peut être qu'un motif d'intérêt, au sens le plus matériel du terme.

— C’est bien vague, monsieur Langelot.

— C’est vague, comme est vague l’image que vous voyez au bout d’une longue-vue avant de l’avoir focalisée convenablement. Je vous annonce qu’à partir de maintenant je vais me mettre à focaliser. Où en êtes-vous avec Youyou ?

— Au plus mal.

— Précisez.

— Il m’a dit qu’il ne voulait pas me revoir avant lundi et que d’ici là il aurait pris une décision à mon sujet. Ce n’est pas ce qu’on appelle une communication encourageante.

— Non, mais ça tombe très bien, car, d’ici lundi, il faut que nous ayons tiré cette affaire au net.

— D’ici lundi ? Vous me tirez la jambe.

— Cessez donc, tous, de m’accuser de vous tirer les jambes ! Jamais je ne me permettrais une familiarité pareille. D’ici lundi, ma chère Miss Barlowe, il faut que nous ayons liquidé cette histoire de sabotage, car il est bien clair que, la campagne de presse ayant commencé, les saboteurs vont être amenés à travailler de plus en plus vite, avant que toute la population ne se mêle de les rechercher, ou du moins de protéger bénévolement les monuments. Plus les saboteurs feront de mauvais coups, plus ce que Billy appelle « le champ des recherches » deviendra restreint. Il faudra donc qu’ils fassent très rapidement

ce qu'ils ont à faire et puis qu'ils disparaissent. Rappelez-vous la communication téléphonique surprise au Proche-Orient : il s'agissait de culbuter « *tous* les monuments anglais pour respirer plus à l'aise ». Je vous l'ai dit, je ne connais pas le mobile qui pousse les saboteurs à agir. Mais je suis persuadé que l'intérêt qu'ils en retirent est sujet à surenchère. Ils ont certainement plus d'avantages à s'attaquer aux monuments londoniens qu'aux autres, ne serait-ce que parce que cela présente plus de risques. Vous voyez donc que j'ai des raisons d'inquiétude bien plus sérieuses que celles du colonel Hugh. Si nous ne harponnons pas nos farceurs dans les heures qui viennent, Londres changera de visage et je ne sais quels fauteurs de troubles au Proche-Orient en retireront un bénéfice mystérieux mais certain.

— Langelot, je vous trouve bien présomptueux, tout à coup.

— Je vous répète que je commence à focaliser. Le moment venu, il me suffira de dire « snif, snif ! » et tout s'éclairera. Voulez-vous travailler avec moi ?

— D'ici lundi huit heures, je suis à votre disposition. Je ne pense pas que nous trouvions grand-chose, mais ce sera toujours mieux que d'attendre dans l'inaction mon entrevue avec Youyou.

— Parfait. De mon côté, je n'ai pas perdu mon temps.

— Vous voulez dire que Baby-Chou vous a donné des renseignements ?

— Précisément.

— Non !…

— Si. Il ne pouvait en être autrement, ma chère Miss Barlowe.

— Expliquez-moi, voulez-vous ?

— Très volontiers, d'autant plus que je suis assez fier de mon raisonnement. *Article premier* : Depuis que des sabotages sont signalés dans le sillage du W.T.A., on remarque aussi que certains touristes ont une attitude suspecte, mais rien ne peut être retenu contre eux. *Article deuxième :* M. Pouillot, dit Baby-Chou, a précisément le même genre d'attitude suspecte. Rien ne prouve que cette attitude soit en relation directe avec les sabotages, mais elle doit bien, tout de même, avoir un motif. *Article troisième :* les Anglais, appréhendant un touriste français coupable tout au plus d'indiscrétion, ne peuvent pas le forcer à dire ce qu'il a envie de taire. Ils ne peuvent que l'indisposer, et par là lui donner envie de se confier à un compatriote sympathique. *Article quatrième :* Si les touristes suspects en général et Baby-Chou en particulier n'ont rien de bien grave à se reprocher,

ils peuvent tout de même dissimuler leurs motifs à la police anglaise pour beaucoup d'excellentes raisons, mais il n'en va pas de même lorsqu'ils se trouvent en confiance avec un camarade français qui leur offre un bon dîner…

— Bien. Cessez de parler par articles et dites-moi ce que vous avez appris.

— Ce n'est pas grand-chose, Clarisse, et c'est pourtant énorme. Écoutez plutôt. »

2

APRÈS une pause destinée à taquiner son amie, Langelot reprit la parole :

« Il paraît qu'il existe en France une organisation dite « d'Encouragement aux jeunes gens de condition modeste étudiant les langues étrangères ». Je ne sais encore rien de cette organisation mais, à l'heure qu'il est, mes camarades du S.N.I.F. ont probablement débarqué à son siège social et sont en train d'interroger le personnel dirigeant. Or, figurez-vous que cette boutique s'est adressée au lycée où Baby-Chou fait ses études en demandant que lui soit indiqué le nom d'un élève « de condition modeste et étudiant l'anglais », pour l'octroi d'une sorte de bourse, consistant en un voyage Paris-Londres aller-retour, un séjour d'une semaine dans un hôtel londonien et une visite de la capitale britannique au sein d'un groupe touristique à la charge de l'agence W.T.A. ». Le nom de M. Pouillot a été donné à l'organisation par le proviseur du lycée, et nous avons bénéficié de la présence de Baby-Chou au sein de notre groupe. Si vous avez parcouru le dossier « Sabotages » du colonel Hugh, vous aurez remarqué que tous les touristes suspects étaient de très jeunes gens ou de très jeunes filles, ce qui laisse penser qu'ils pouvaient être, eux aussi, des boursiers de cette sorte.

« Mais tout cela n'est encore rien. Lorsque M. Pouillot est allé se présenter au siège de l'organisation, à Paris, on lui a proposé de faire un concours. Ce concours, ma petite Clarisse, consistait à se laisser enfermer dans les musées londoniens et à y passer le plus d'heures possible, seul à seul avec les collections exposées, de façon à pouvoir rédiger une dissertation personnelle sur plusieurs objets qui auraient particulièrement retenu l'attention du candidat. Le système de notation était très compliqué, portant à la fois sur la qualité de la dissertation et sur le nombre d'heures passées dans une contemplation solitaire. L'ensemble était présenté comme une aventure tenant à la fois du scoutisme, du yoga, de l'école du Louvre et de je ne sais quoi encore. Le secret le plus strict était exigé des candidats. S'ils se faisaient prendre et révélaient leurs motifs à la police anglaise, ils étaient définitivement disqualifiés. Or, le prix proposé était de dix mille nouveaux francs…

— Et c'est M. Pouillot qui vous a raconté ça ?

— Oui, ma chère. Résultat, en ce moment précis, tous les gendarmes de France et de Navarre viennent d'enfourcher leur bicyclette pour aller porter un message secret et urgent à tous les proviseurs et censeurs de lycées et de collèges, leur demandant de faire savoir au ministère de la Défense (dont dépend le S.N.I.F.) : 1° si, au moment des autres attentats, des bourses du même genre avaient déjà été accordées par leur intermédiaire ; 2° si, la semaine prochaine, nous sommes menacés de l'arrivée d'un nouveau boursier.

— Langelot, je crois que j'ai deviné quelque chose.

— Le maître vous écoute.

— Les saboteurs voulaient faire dévier les soupçons de la police. C'est pour cela qu'ils ont inventé cette histoire de bourses ! Ils nous offraient des suspects à qui ils savaient d'avance que nous ne pourrions rien reprocher.

— Je pense, Clarisse, que vous êtes à mi-chemin de la vérité. Maintenant, si vous le voulez bien, prenons votre voiture et filons à la boutique. Je veux relire le fameux dossier.

— Il faut vraiment que je retourne là-bas avec vous ?

— Auriez-vous peur ?

— Certainement pas ! s'écria Clarisse en se redressant.

— Alors, venez. »

Tout avait l'air de dormir dans la grande maison de Mayfair. Mais, en

réalité, officiers et secrétaires de permanence étaient à leurs postes. Dans la salle des télécommunications, les télétypes crépitaient. William Beauxchamps lui-même somnolait sur une banquette dans un bureau vide. À l'entrée des jeunes gens, il se réveilla.

« Comment, maintenant ! Vieux garçon ! Et vous, petite fille ? Que faites-vous ensemble ? Vous êtes bien audacieuse de vous présenter ici après avoir mis le grand patron dans une colère historique. Seriez-vous par hasard dedans avec ce mangeur de grenouilles ?

— Billy, dit Langelot, cessez de baragouiner votre français de fantaisie. Dites-moi plutôt si je n'ai pas de message de Paris.

— Certainement. »

Beauxchamps courut à la salle des télécommunications et revint avec une feuille de papier.

« Tenez. Juste décodé. »

Langelot, après un coup d'œil jeté aux instructions de transmission, lut le texte suivant :

« Honneur vous faire connaître : 1° Siège social Organisation encouragement indiqué par vous trouvé désert. Appartement vide. Aucune archive. 2° N'avons pas encore réponse concernant boursiers année passée. 3° Huchet Patrick, élève philo lycée Claude-Bernard, boursier pour semaine suivante, a quitté domicile parents cet après-midi pour Londres. Stop et fin. »

« *Comment maintenant ! Que faites-vous ensemble ?* »

« Quand je disais que c'était décodé, je faisais de la pensée désirable, remarqua Billy. Ce texte semble à moi complètement inintelligible.

— Pas à moi, dit Langelot. Tout cela signifie : attendez-vous à de nouvelles explosions. À propos, que faites-vous ici ce soir ? Je croyais que vous étiez de permanence hier ?

— Lorsque Youyou est furieux, c'est un baume à son cœur si tous les agents qui sont à la main passent tout leur temps au bureau.

— Tiens, tiens. Maintenant laissez-moi consulter le dossier, s'il vous plaît. »

Langelot se rendit à la salle de documentation et fut reçu par l'archiviste rébarbative qu'il connaissait déjà.

« Vous voulez revoir le dossier ! s'écria-t-elle. Ce dossier où vous prétendiez qu'il n'y avait rien d'intéressant ! Comme c'est curieux ! »

Langelot lui sourit agréablement.

« Chère madame, je n'ai pas changé d'avis. Ce qu'il y a dans ce dossier ne m'intéresse nullement. C'est ce qui y manque qui m'intrigue. »

L'archiviste le déchiqueta du regard et lui apporta le dossier. Clarisse, qui essayait de se faire aussi petite que possible, s'assit à côté de Langelot.

L'agent français relut attentivement l'article consacré à Mr. Bulliot.

« Absolument concluant, commenta-t-il. Mr. Bulliot ne dépose pas de

plastic. Mr. Bulliot a des alibis pour les trois quarts des explosions. En période particulièrement explosive, il est souvent à l'étranger. Mr. Bulliot est blanc comme neige. Ce point est très important.

« Autre point. Vous me dites que Bulliot a accepté de vous prendre au W.T.A. en sachant qui vous étiez ?

— Oui. Il était très désireux de nous aider.

— Qui était allé le voir ?

— Mr. Beauxchamps.

— Bulliot a eu beaucoup d'à-propos quand je lui ai parlé de vous ; Bulliot est un excellent Anglais. Ce point est réglé.

« Maintenant, je remarque qu'il est « lié » d'amitié avec Sir Marmaduke Thkwxz-Llzxwth… »

— Vous exagérez, Langelot. Sir Marmaduke Thorwax-Llewellyn.

— C'est bien ce que je disais. Il est donc lié d'amitié avec ledit gentleman et il lui a téléphoné une fois en un an ! Les services anglais, dont la minutie est admirable, ont néanmoins fait des recherches exhaustives sur Sir Marmaduke. Lui aussi, il est blanc comme neige, il a des alibis, il était absent d'Angleterre aux périodes de vacances scolaires françaises pendant lesquelles les explosions étaient les plus nombreuses.

— Qu'en concluez-vous ?

— Rien. Un point encore. Il faut admettre que la mystérieuse organisation d'encouragement offrait à ses pensionnaires des excursions W.T.A. sans en avertir Mr. Bulliot. Sans quoi il vous en aurait parlé.

— Probablement. Mais quelle importance attachez-vous à cela ?

— Ça dépend. Maintenant n'auriez-vous pas à portée de la main un prospectus du W.T.A. ?

— J'en ai plusieurs sur moi, mais ils ne vous apprendront rien de plus que ce que nous vous avons dit, Ann et moi.

— Donnez toujours ».

Langelot parcourut le prospectus.

« Très bien. Je commence à y voir clair.

— Vous savez qui sabote les monuments de Londres ?

— J'ai ma petite idée.

— Et vous savez aussi pourquoi ?

— Non. Le mobile m'échappe encore totalement. Allons voir Billy. »

Billy bâillait sur sa banquette.

« Alors, vieil homme, le cas est résolu ?

— Dites-moi, avez-vous entendu parler de Spencer, Spencer & Spencer ?

— Ce sont des assureurs. Une des maisons les plus sérieuses de Londres.

— Ravi de l'entendre. Qui sont les trois messieurs Spencer en question ?

— Pas la plus petite inclinaison. Donovan saura ça.

— Qui est Donovan ?

— Un documentaliste de la maison. Il est chez nous depuis que je me rappelle moi-même. Un vieux dur à cuire.

— Il parle français ?

— Il parlerait plutôt turc.

— Alors, Clarisse, téléphonez-lui.

— Il est trois heures du matin !

— Il y va du salut de vos fichus monuments londoniens. Ce n'est pas moi qui regretterai votre architecture victorienne : c'est vous. »

Clarisse soupira et alla téléphoner. Langelot l'accompagna. Beauxchamps ouvrit des yeux grands comme des soucoupes et déclara dans son langage difficilement compréhensible :

« Jeune fille, je vous avise solennellement. Il est encore juste possible que Youyou ne vous donne pas le sac, mais si vous mettez une fois de plus le pied dedans, vous serez feu. »

3

IL FALLUT cinq bonnes minutes pour que Mr. Donovan se décidât à se réveiller et à venir décrocher son téléphone.

« Vous n'avez plus rien à perdre, dites-lui que c'est de la part de Youyou », souffla Langelot à l'oreille de Clarisse.

La jeune fille soupira et obéit. À l'autre bout du fil, on n'entendait que bâillements et grognements.

« Et qu'est-ce qu'il veut, le colonel ? demanda Donovan lorsqu'il eut repris ses sens.

— Quelques précisions sur la famille Spencer, des assurances Spencer. »

Donovan était parfaitement au courant de toutes les affaires de la famille Spencer, assureurs de père en fils depuis 1892. Actuellement, il y avait Herbert Spencer grand-père, Edward Spencer père, et Roger Spencer fils.

Langelot voulut savoir lequel des Spencer s'occupait des affaires du W.T.A. Ce n'était pas un Spencer, répondit Donovan. C'était un Harold Watson, employé par la maison Spencer.

Donovan connaissait-il Harold Watson ? Oui, de réputation. C'était un petit monsieur très consciencieux, très paisible, qui avait une maison dans la

banlieue de Londres, à Leyton, et une autre à la campagne, du côté d'Aldershot. On lui prêtait des idées intéressantes sur la promotion des assurances.

Donovan avait-il les numéros de téléphone et les adresses de Watson en ville et à la campagne ? Certainement, il les avait. Il les donna quelques instants plus tard.

« Remerciez Mr. Donovan de la part de Youyou, chuchota Langelot.

— Le colonel me demande de vous remercier, dit Clarisse.

— Il aurait mieux fait de me laisser dormir ! » répliqua Donovan, et il raccrocha.

Clarisse raccrocha à son tour.

« J'ai l'impression de faire de la haute trahison pour vos beaux yeux, dit-elle à Langelot.

— Avouez qu'ils en valent la peine, répondit l'agent français négligemment.

— Au moins, savez-vous ce que vous vouliez savoir ?

— Bien sûr. Appelez Watson, voulez-vous ? »

Le numéro de Watson ne répondait pas.

« Pas de chance, fit Clarisse.

— Toutes les chances, au contraire. Pouvez-vous me procurer une mallette d'outils ?

— Quels outils ?

— De cambrioleur, bien sûr. Pas de pédicure.

— Je peux en percevoir une au magasin.

— Percevez. »

Clarisse y courut. L'attitude de Langelot lui imposait confiance. Elle espérait vaguement découvrir, d'ici lundi, un petit indice qu'elle pourrait offrir en pâture au colonel Hugh pour se disculper partiellement à ses yeux. Et puis l'énergie du Français était communicative, et le Français lui-même bien séduisant.

« Où allez-vous avec cette valise ? demanda Beauxchamps.

— Nous partons en week-end », répondit gaiement Langelot.

Dans la rue, le cabriolet de Clarisse attendait les jeunes gens.

« Quelle direction, monsieur ? demanda Miss Barlowe.

— À Leyton, chauffeur ! » répondit Langelot.

Les jeunes gens échangèrent un sourire. Leurs yeux brillaient dans

l'obscurité. Ils se sentaient en pleine aventure.

Leyton est une des banlieues est de Londres, non pas misérable, mais dénuée de grâce. D'interminables files de maisons identiques s'étirent et se croisent. Tout n'est que briques, tuiles, fenêtres à guillotine et, dans les rues avantagées, pelouses circulaires d'un mètre de diamètre.

« Langelot, dit Clarisse, il n'y a aucune chance pour que vous soyez un peu fou, non ?

— Aucune, je le crains. Pourquoi cela ?

— On dirait que vous soupçonnez Mr. Watson d'avoir saboté nos monuments.

— Je n'ai jamais dit cela.

— Avez-vous pensé à une chose ? Si jamais l'explosion d'aujourd'hui avait eu lieu un peu plus tôt, et que des touristes eussent été blessés, c'est la firme Spencer qui aurait payé.

— Justement.

— Ce n'est pas très gentil à vous de me faire travailler sans me rien expliquer.

— Clarisse, écoutez-moi. Vous êtes en très mauvais rapports avec Youyou, je sais. Mais cela ne vous empêche pas d'avoir un bon petit cœur anglais qui bat pour saint Georges et la Grande-Bretagne. Si je vous livre mes idées, vous courrez au téléphone le plus proche, vous y glisserez quelques pennies, et vous ferez des aveux complets au père Youyou ou à Billy. Vous me direz ensuite…

— Que c'était de bonne guerre, reconnut Clarisse en riant.

— Précisément. Vous m'avez compris. Je n'ai pas besoin de vous faire de dessin.

— Mais vous aussi, vous travaillez pour l'Angleterre, Langelot.

— Nuance : je travaille pour améliorer les relations entre nos deux pays. Si c'est votre Service de renseignement qui résout le problème tout seul, les relations risquent au contraire de s'envenimer. En revanche, si nous le résolvons ensemble, nos deux pays se prouvent mutuellement leur bonne volonté par notre intermédiaire, vous recevez la croix de la valeur militaire, moi, une décoration anglaise quelconque, et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Chauffeur, arrêtez ici. Nous ferons le reste du chemin à pied. »

Le cabriolet s'arrêta à quelques mètres d'un croisement où aboutissait une rue qui s'appelait Edinburgh Place et où demeurait Mr. Watson.

Avant de descendre, Langelot choisit quelques outils dans la mallette du parfait cambrioleur qu'avait perçue Clarisse.

« En route ! »

La nuit était noire, mais des réverbères peu espacés éclairaient généreusement le trottoir.

Comme toutes ses voisines, la maison de Mr. Watson comprenait un rez-de-chaussée et un étage, comportant chacun deux fenêtres. Il n'y avait pas de jardin, seulement une cour anglaise, c'est-à-dire une fosse de béton, sur laquelle donnait un sous-sol ayant la hauteur d'un étage normal. La cour anglaise était séparée de la rue par une grille et enjambée par une passerelle qui permettait d'accéder au rez-de-chaussée.

« Tout au long du chemin, j'ai formé des vœux pour que la maison du

père Watson soit de ce type », commenta Langelot.

Sans faire apparemment le moindre effort, l'agent français empoigna deux barreaux de la grille, se hissa, posa un pied sur le bord supérieur, plaça l'autre près du premier, inversa la position des mains, bascula le poids de son corps de l'autre côté, laissa pendre ses jambes, puis son corps tout entier, fit glisser les mains le long des barreaux, assura sa position et sauta. Le tout en deux secondes et demie.

Il atterrit sans dommage et sans bruit au fond de la courette et leva les yeux pour voir si Clarisse le suivait. Mais elle l'avait précédé, sautant avec encore plus de légèreté que lui.

« Heureusement que j'ai mis mon blue-jean, chuchota-t-elle. Je ne prévoyais pourtant pas que nous allions faire ce genre de sport. »

L'exercice avait rosi ses joues et Langelot la trouva encore plus jolie que d'habitude.

Dans la fosse où ils se trouvaient, les jeunes gens demeuraient visibles pour des passants à qui la fantaisie aurait pris d'y jeter un coup d'œil. Il fallait donc en sortir au plus vite.

Deux fenêtres et une petite porte donnaient sur la courette. Langelot chuchota :

« Faites le guet. Je n'ai pas la moindre envie d'être obligé d'assommer un de vos sympathiques policemen. »

Puis, scientifiquement, il entreprit de crocheter la serrure de la porte du sous-sol. Clarisse, se plaçant le dos au mur, observait la rue.

« Ça va ? demanda Langelot. Vous n'êtes pas nerveuse ?

— Quand vous me verrez nerveuse, je vous paierai des prunes.

— Excellente expression française. Vous avez eu un bon professeur.

— J'ai vécu trois ans dans votre pays.

— J'espère que vous y reviendrez souvent. »

L'une après l'autre, les tiges d'acier s'introduisaient dans la serrure, tournaient, frottaient, ressortaient.

Au bout de trois minutes, Langelot poussa un soupir de satisfaction :

« Comme vous pouvez le constater, je n'ai pas perdu mon temps à l'école. » La serrure venait de céder. « Et remarquez qu'il n'y a pas eu effraction. Le bon Mr. Watson ne s'apercevra de rien. »

Avant de se glisser dans la maison, Langelot et Clarisse échangèrent un dernier coup d'œil. Chacun put lire dans les yeux de l'autre courage,

amusement, surexcitation contenue.

Puis Langelot tourna sans bruit la poignée, poussa le battant et entra le premier.

4

CLARISSE le suivit et referma soigneusement la porte.

Pendant quelques instants, les jeunes gens restèrent immobiles, l'oreille tendue.

« Vous savez, il doit être parti en week-end, chuchota Clarisse.

— Je l'espère », répondit Langelot sur le même ton.

Il alluma sa lampe de poche. Les deux agents secrets se trouvaient dans un couloir. Sur la droite, il y avait une cuisine. Sur la gauche, une buanderie. Au milieu, un escalier.

« Suivez-moi à dix mètres », commanda Langelot.

Il commença à gravir l'escalier. Il était facile de ne pas faire de bruit, car les marches étaient en béton.

La disposition du rez-de-chaussée correspondait à celle du sous-sol : entrée et escalier au milieu, salle à manger sur la droite ; sur la gauche, salon servant de bureau.

Un coup de lampe ici, un coup de lampe là, pour s'assurer que les deux pièces étaient vides. Et Langelot entreprit l'ascension du deuxième escalier, en bois celui-là.

Marche à marche, l'agent français monta. Il n'en fit pas grincer une seule. Clarisse qui suivait ne réussit pas aussi bien. Encore que plus légère, elle provoqua deux grincements.

À l'étage, il y avait trois portes. Celles-ci étaient fermées. Langelot jugea que celle du milieu donnait sur une salle de bain. Les deux autres, sur des chambres.

Il colla son oreille aux deux trous de serrure correspondant aux chambres, successivement. Il n'entendit pas de respiration. Alors, millimètre à millimètre, il tourna la poignée de la porte de droite. Un coup de torche lui apprit que cette chambre n'était pas utilisée : elle servait de débarras.

Il traversa le palier et, toujours avec les mêmes précautions, ouvrit la porte de gauche.

La chambre qui lui apparut alors était normalement meublée. Il y avait un seul lit, pour une personne.

« Watson est célibataire », conclut Langelot.

Clarisse arrivait sur le palier. L'agent français se tourna vers elle.

« La maison est à nous, annonça-t-il. Maintenant, mam'zelle, au travail. On vous a appris à fouiller un local à fond ?

— Certainement.

— Allons-y. Prenez la chambre. Je m'occupe du débarras et de la salle de bain.

— Ce serait tout de même un peu plus pratique si vous me disiez ce que nous cherchons.

— Très juste. Nous cherchons… eh bien, je ne sais pas trop. Tout objet qui pourrait vous paraître suspect. Des armes. Des papiers du W.T.A. Des timbres du Proche-Orient. Et peut-être une petite chose de la taille d'un gros briquet et munie d'un clavier de deux boutons vraisemblablement de différentes couleurs.

— Langelot, vous vous moquez de moi !

— Certainement pas, ma chère. Dès que vous voyez quelque chose d'insolite, vous me le signalez. »

Une fouille en règle est un travail d'art. S'assurer qu'un local contient ou ne contient pas tel objet sans que le propriétaire puisse s'apercevoir qu'il a été fouillé, cela suppose des connaissances très précises et beaucoup d'entraînement. Lorsque, en plus, il faut travailler vite, la difficulté de l'opération augmente en proportion.

Au bout de deux heures, Clarisse, minutieuse, rapide et compétente, en avait terminé avec la chambre de Mr. Watson. Elle avait trié tout le linge du brave assureur, et l'avait remis en place. Elle avait défait et refait son lit. Elle avait cherché dans ses chapeaux, dans la doublure de ses pardessus, dans les baguettes creuses, en cuivre, qui formaient le dossier de son lit. Elle avait tapoté les murs, espérant trouver des niches dérobées. Elle avait vérifié que la table de nuit n'avait pas de double paroi. Elle était épuisée et déçue.

« Rien à signaler, annonça-t-elle.

— Rien non plus de mon côté, répondit Langelot. Prenons le rez-de-chaussée.

— Même travail ?

— Tout au peigne fin. »

Le soleil se levait lorsque les deux agents secrets, tenant à peine debout – rien n'est plus fatigant que de fouiller méticuleusement –, s'attaquèrent au sous-sol.

Clarisse, qui avait fouillé la salle à manger, s'occupa maintenant de la cuisine. Langelot, qui s'était escrimé à ouvrir les bibliothèques de Mr. Watson sans les fracturer, entreprit la buanderie.

La matinée du dimanche était bien entamée quand les jeunes gens se retrouvèrent dans l'entrée, les yeux vagues, les mains tremblantes, les genoux flageolants.

« Je sais tout sur les chemises de Mr. Watson, annonça Clarisse. Et sur ses casseroles.

— Et moi, je sais tout sur ses lectures. Il a une passion pour Rudyard Kipling.

— Quelle sensationnelle découverte, monsieur Langelot ! »

Langelot sourit piteusement :

« Évidemment, nous n'avons pas découvert grand-chose. Pourtant… Qu'est-ce donc que j'aperçois derrière vous, sur la table de la cuisine ? »

Clarisse se retourna.

« Ça ? C'est un morceau de fromage.

— Oui. Du fromage de chèvre. Tout sec. Pas enveloppé. Sans la moindre marque d'origine. Est-ce que les fromages de chèvre ont exactement cette forme, en Angleterre ?

— Ils sont souvent un peu plus petits. Mais il n'y a pas de loi sur des fromages de chèvre, Langelot. Vous ne pouvez pas faire pendre Mr. Watson

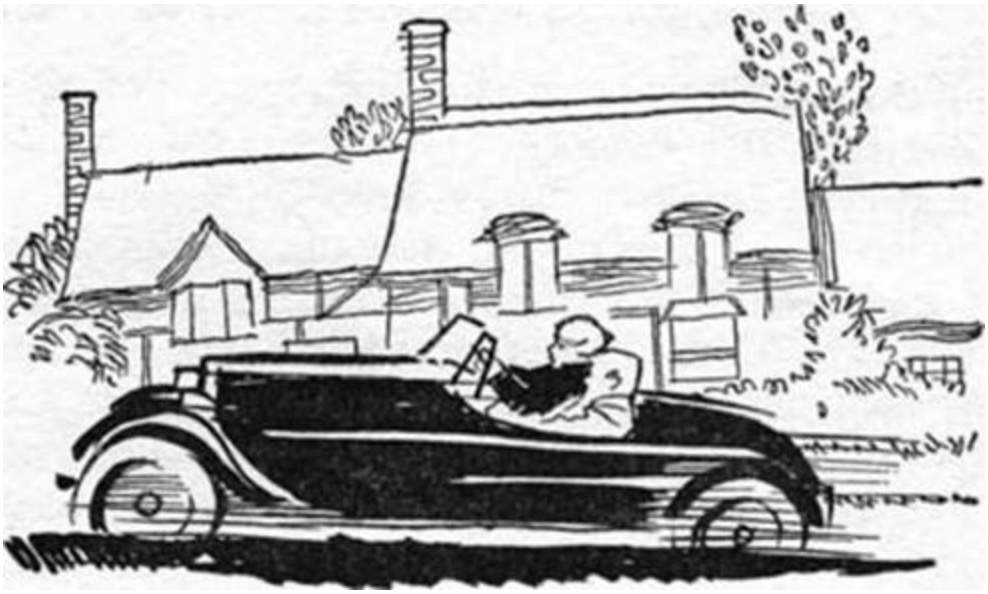
parce qu'il lit Rudyard Kipling et mange du fromage de forme inhabituelle.

— Assurément pas. Mais je trouve ce fromage suggestif. Allons déjeuner. Et ensuite en route pour Aldershot. »

Clarisse soupira.

« On dit que les Anglais sont têtus. Mais alors, vous !…

— Nuance : je suis obstiné », dit Langelot.



5

APRÈS être sortis par où ils étaient entrés, ce qui, de jour, tenait de la gageure, les jeunes gens allèrent prendre un copieux petit déjeuner. Clarisse, morte de fatigue, aurait sombré dans la mélancolie, si Langelot, toujours aussi gai, n'avait consacré tous ses efforts à lui remonter le moral.

À onze heures du matin, le cabriolet de Miss Barlowe prenait la route d'Aldershot. À midi et demi, les jeunes gens déjeunaient à Kingston. À trois heures, le cabriolet s'engageait dans Sandy Road, du côté d'Aldershot, et bientôt Langelot s'écriait :

« Voilà *The Laurels,* la maison de campagne de Watson. »

Une haie coupée d'une barrière de bois. Au-dessus de la barrière, sur une arche rustique, l'inscription : *The Laurels.*

« Je parie qu'il n'a pas un seul buisson de laurier dans son jardin ! remarqua Langelot.

— Il a peut-être une couronne de laurier sur la tête, répondit Clarisse.

— Ça m'étonnerait. Watson doit être un petit Anglais bien tranquille, bien sage, bien raisonnable, sans la moindre dose de fantaisie. »

On débarqua. Langelot poussa la barrière. Derrière la haie s'étendait un

jardin aux allées sablées. Au fond, s'élevait une maison du style « cottage ». Entre le jardin et la maison, il y avait une pelouse qu'un homme de petite taille, en pantalon de tweed et manches de chemise, était en train de tondre en s'épongeant de temps en temps le front avec un mouchoir à carreaux.

« Snif, snif ! murmura Langelot. Ce doit être Mr. Watson.

— Que lui voulez-vous, au juste ?

— Vous avez raison. Il serait temps d'inventer un prétexte pour notre visite. Bah ! c'est facile. Allons-y. Prenez l'accent français. »

Mr. Watson venait de lever la tête et d'apercevoir ses visiteurs. Il rangea sa tondeuse, sans se presser. Puis, le visage inexpressif, il vint à leur rencontre.

« Monsieur Watson, je présume ? demanda Langelot avec son effrayant accent français et son air ingénu.

— Vous pourrez vous vanter d'avoir eu raison, une fois dans votre vie, jeune homme, répondit Watson.

— Enchanté de faire votre connaissance. Permettez-moi de vous présenter à ma cousine, Claire Gobain. Claire, voilà le merveilleux Mr. Watson dont on nous a tant parlé !

— Je suis vraiment ravie de vous rencontrer, monsieur, dit Claire en tendant la main. Après tout ce que j'ai entendu sur votre compte… »

« Bravo, Clarisse ! pensa Langelot. Elle ne sait rien et elle joue le jeu ! »

Mr. Watson ne paraissait pas impressionné.

« Pourrais-je savoir ce qu'on vous a dit de moi, Miss Gobain ? On vous a peut-être affirmé que j'avais l'intention de me présenter au prochain concours de beauté masculine ? Eh bien, c'est faux. »

Avec sa tête carrée et rougeaude, ses cinquante ans bien sonnés, son ventre proéminent et ses mains jaunes de fumeur, Mr. Watson n'avait rien, en effet, d'un Apollon.

Clarisse rougit et ne sut que répondre. Langelot enchaîna :

« Moi, je suis Jean-Claude Gobain. Ça vous dit quelque chose, ça, hein ?

— Je regrette, Mr. Gobain. Rien du tout.

— Voyons, le fils de Charles-Édouard Gobain ! Toujours rien ?

— Toujours rien. Si vous remontiez jusqu'à Adam, ça commencerait à me rappeler des souvenirs.

— Ah ! monsieur Watson, je vois bien que vous êtes un plaisantin. Vous savez aussi bien que moi que la moitié des assurances françaises sont entre

les mains de la famille Gobain : mon papa Charles-Édouard, mon oncle Pierre-Louis, mon cousin Hervé et ma tante Adèle. Alors, voilà. Il faut que je vous dise : ma cousine et moi, dans la famille, nous ne sommes pas considérés du tout. « Vous n'êtes bons qu'à dépenser l'argent que nous gagnons », nous disent nos croulants. Et ils nous envoient moisir en Angleterre pour nos vacances, quand nous avions demandé à aller aux îles Bahamas ! Résultat, nous avons décidé d'en boucher un coin à nos paternels. Nous allons revenir d'Angleterre pleins d'idées brillantes sur les assurances. Et pour avoir des idées brillantes, nous nous serons adressés à Mr. Watson en personne, Mr. Watson qui symbolise l'avant-garde du progrès dans la plus sérieuse de toutes les maisons britanniques : Spencer, Spencer & Spencer.

— Qui vous a parlé de moi ? demanda Mr. Watson sans se dérider.

— Ah ! ça, c'est notre secret ! »

Et Langelot fit à Clarisse un clin d'œil qu'elle lui rendit sans vergogne.

« J'ai certainement fait des affaires avec des maisons françaises, reconnut Mr. Watson, mais j'avoue que le nom de Gobain…

— Oh ! les patrons ont des tas de prête-noms, bien sûr, pour frauder le fisc, répondit Langelot négligemment. Si brillant que vous soyez, je ne pense pas que vous ayez été admis à traiter directement avec quelqu'un d'aussi important que mon papa, mon oncle, ma tante ou mon cousin. Mais la question n'est pas là. Ce qu'on voulait vous demander, ma cousine Claire et

moi, c'est de nous parler un peu de vos idées sur les assurances de groupe.

— Dans le cadre des syndicats ?

— Les syndicats, les voyages organisés et tout le tremblement. C'est là-dessus que vous êtes très fort, il paraît. »

Mr. Watson hésita entre sa pelouse et sa vanité professionnelle.

« Cela vous ferait-il plaisir, demanda-t-il finalement, de venir goûter au pudding d'un vieux célibataire ? Sans vouloir vous vexer, Miss Gobain, depuis que j'ai accédé à l'art des puddings, je doute de plus en plus de la nécessité de la présence féminine dans cette vallée de larmes.

— Vous êtes un mufle, mais ça ne fait rien si votre pudding est bon, répliqua Clarisse du tac au tac. Moi, je suis une créature mercenaire. »

On entra dans le cottage qui était meublé en faux Chippendale.

« Veuillez m'excuser, pendant que je prépare le thé, dit Mr. Watson. Je ne lui ai malheureusement pas encore appris à se préparer lui-même. »

L'hôte sortit.

« On fouille ? demanda Clarisse à mi-voix.

— Attendez. Il va revenir. Il se méfie de nous.

— Comment le savez-vous ?

— Parce qu'il nous a reçus. S'il ne se méfiait pas, il nous aurait envoyé promener. »

Langelot ne se trompait pas. Mr. Watson passa la tête dans l'embrasure de la porte.

« Vous ne vous ennuyez pas, les enfants ?

— Non, grand-père », répondit Langelot.

L'assureur, suffoqué, disparut comme par enchantement.

« Je vais chercher des cigarettes ! annonça l'agent français.

— Je vais vous aider », dit Clarisse.

Ils firent une perquisition superficielle – et vaine – dans le salon. Ils venaient de se rasseoir lorsque Mr. Watson passa de nouveau la tête dans la porte :

« Rendez-vous utiles, jeunes Gobain. J'ai besoin de deux bons manœuvres pour porter la vaisselle et le pudding.

— Si on vous casse quelque chose, vous enverrez la note à mon papa », répondit Langelot.

Pendant le thé – qui fut excellent, pour du thé de célibataire –, Mr. Watson ne se fit pas prier pour parler de son sujet de prédilection : les

assurances de groupe. De temps en temps, il marquait une pause pour demander :

« Vous comprenez ?

— Non, répondait invariablement Langelot, mais je retiens : c'est le principal. »

En plein milieu d'une grande explication sur les polices collectives, « Jean-Claude Gobain » interrompit l'orateur :

« Je viens d'entendre quelqu'un faire « Mêêê, mêêê ». Vous avez des chèvres ?

— Certainement. Les assurances sont mon métier, et la fabrication du fromage de chèvre mon délassement. Voulez-vous goûter celui que me font mes petites pensionnaires ?

— Avec plaisir. Et, après le thé, je vous prierai de me présenter à ces demoiselles. »

L'assureur, tout trottinant, alla chercher son fromage. Le morceau qu'il apporta était semblable à celui que Langelot avait remarqué dans la cuisine, à Leyton.

« Délicieux, dit Clarisse.

— Cela ressemble un peu à du savon, mais ce n'est pas mauvais pour du fromage d'amateur ! déclara Langelot.

— Ce n'est pas du fromage d'amateur ! s'indigna Mr. Watson. Moi-même, je suis un spécialiste et, pendant toute la semaine, un fermier vient travailler ici. Du savon, en vérité !

— En France, le mot « savon » n'est pas une injure », fit remarquer Langelot.

Le thé fini, « Jean-Claude Gobain » exprima le désir de voir les chèvres et la fromagerie.

« Est-ce que vos chèvres sont assurées ? demanda Langelot.

— Certainement. Et c'est une assurance de groupe ! »

Les bêtes étaient luxueusement logées dans une étable en béton, avec toutes sortes d'appareils modernes pour leur rendre l'existence plus douce et plus confortable. Une lumière tamisée, des désodorisants, de la musique en sourdine s'ajoutaient aux trayeuses mécaniques pour faire du petit élevage de Mr. Watson une entreprise modèle.

« À quoi sert la musique ? demanda Clarisse.

— Les statistiques prouvent, répondit Mr. Watson, que les chèvres

produisent 5 pour 100 de lait en plus lorsqu'elles écoutent de la musique une partie de la journée, du Mozart en particulier. Il en va de même des vaches. Mais les vaches sont des animaux grossiers et stupides. Les chèvres, au contraire, atteignent au sommet de la délicatesse et du raffinement. »

Il était très tendre avec ses chèvres, Mr. Watson. Il leur grattait le cou du bout des ongles et leur embrassait les narines. Pendant que Clarisse l'imitait, Langelot demanda des précisions sur la maturation des fromages.

« Je vais vous montrer ma fromagerie », proposa Watson.

Une pièce attenant à l'étable contenait la centrifugeuse et les autres appareils, tous étincelants de netteté, qui servaient à Mr. Watson à faire ses fromages.

« Et où les entreposez-vous ?

— Ici. »

L'assureur tira une clef de sa poche et ouvrit une porte donnant sur une sorte de cave, en contrebas. Un hygromètre mesurait l'humidité de l'air. Sur des étagères en bois étaient disposés des centaines de fromages. Des étiquettes manuscrites indiquaient la date de fabrication.

« Curiosité satisfaite ? demanda Mr. Watson.

— Je demanderai à mon papa de me payer ça pour mon petit Noël », répondit Langelot.

Ils ressortirent et l'assureur referma la porte à clef.

« Il serait peut-être temps qu'on s'en aille, dit alors l'agent français. Monsieur Watson, on vous remercie bien sincèrement. Soyez tranquille, je n'ai rien oublié de ce que vous nous avez débité là. »

Doué par la nature d'une mémoire peu commune qui avait encore été développée par les méthodes du S.N.I.F., Langelot récita presque par cœur ce que Mr. Watson avait exposé une demi-heure plus tôt.

« Vous êtes d'une famille d'assureurs, cela se voit bien, dit l'Anglais. Ce que c'est que les atavismes, tout de même ! »

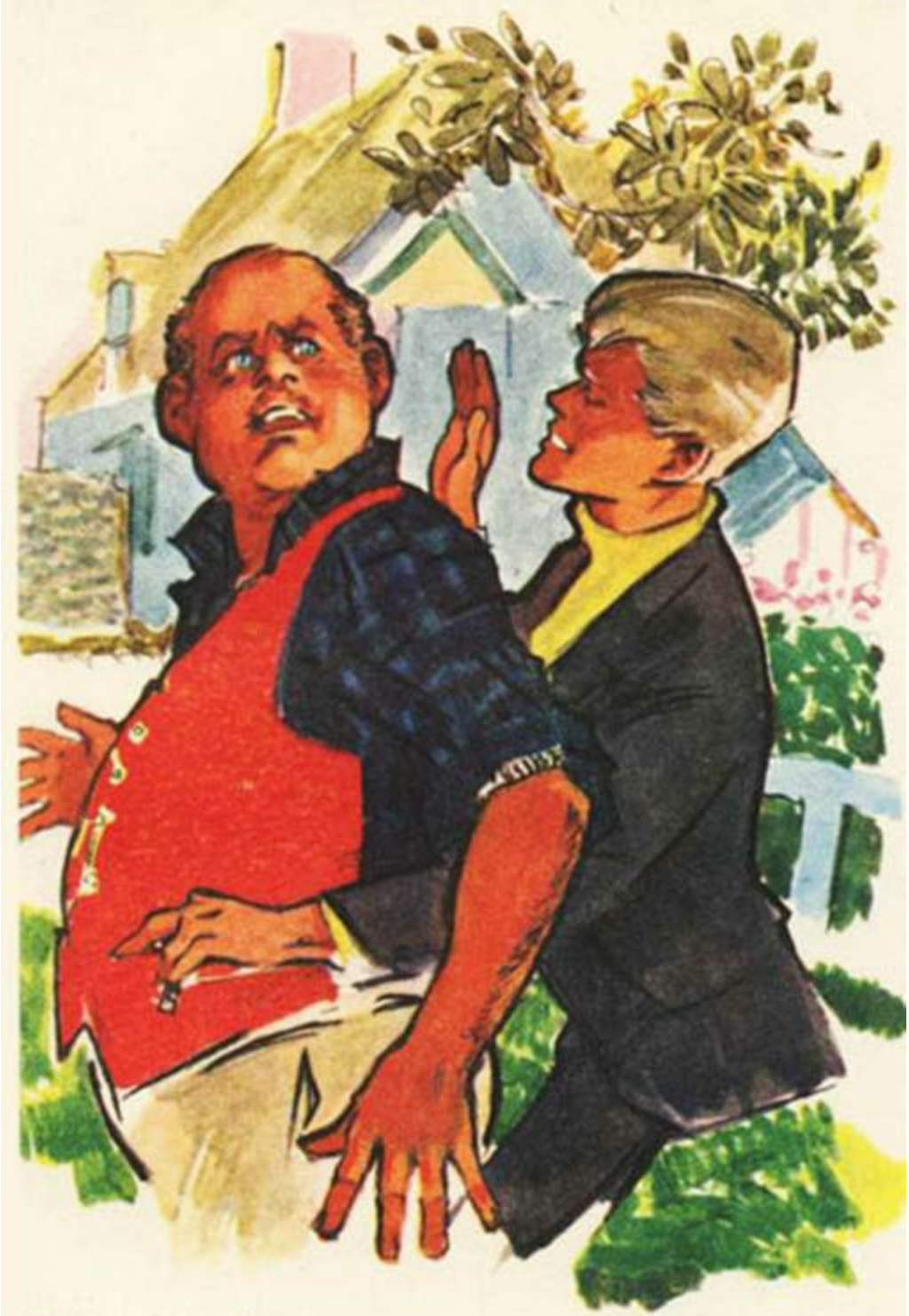
Langelot sourit :

« Vous êtes vraiment un gars bien, monsieur Watson. Je parlerai de vous à mon… Oh ! attention. Vous avez une mante religieuse dans le dos…

— Il n'y a pas de mantes religieuses dans ce pays ! protesta l'assureur, essayant de se débarrasser de Langelot qui lui administrait force claques pour chasser l'insecte.

— Oh ! Quand je dis une mante religieuse, c'était peut-être une fourmi

volante. Je n’ai pas de préjugés sur ce genre de questions. Ah ! voilà, elle est partie. »



Oh! attention. Vous avez une mante religieuse dans le dos...

On en était aux adieux sur la pelouse lorsque « Jean-Claude Gobain » s'écria :

« Je n'ai plus mon mouchoir. Je l'ai laissé tomber chez les chèvres. Je me suis essuyé les mains après les avoir caressées. Je vais le chercher.

— Je vous accompagne.

— Inutile. Claire, tiens donc compagnie à Mr. Watson. »

L'agent français partit comme une flèche. Mr. Watson voulut le suivre. Clarisse le retint :

« Mon cousin se débrouillera tout seul et il ne donnera pas la varicelle à vos précieuses bêtes, ne craignez rien. »

Mr. Watson hésita un instant. Lorsque, suivi de Clarisse, il arriva à l'étable, Langelot en sortait déjà. Il exhibait joyeusement son mouchoir.

« Exactement à l'endroit où je pensais ! déclara-t-il. Faites attention, monsieur Watson. Voilà encore cette maudite fourmi. Décidément, elle vous en veut.

— Laissez-moi tranquille ! J'ai horreur qu'on me donne des claques !

— C'est pour vous enlever la fourmi.

— Figurez-vous que je la préfère.

— Très bien, très bien. Un élevage de fourmis volantes, c'est une idée aussi, non ? »

Riant aux éclats, « Jean-Claude Gobain » secoua la main de Mr. Watson à la lui arracher et s'éloigna, accompagné de « sa cousine Claire ».

L'assureur les regarda disparaître. L'air sceptique, il murmura :

« Jeunesse dorée ou… autre chose ? »

Il tâta sa poche de gilet et parut satisfait.

Cependant Clarisse et Langelot remontaient en voiture. Soulevant son polo, l'agent français en retira trois fromages qu'il déposa sur le siège.

« Comment avez-vous chipé ça, mon cousin ? demanda Clarisse en embrayant. La cave était fermée à clef !

— Le plus simplement du monde, ma cousine. Je suis un excellent pickpocket. Toujours pour la bonne cause, évidemment. Une mante religieuse pour prélever la clef ; une fourmi volante pour la remettre. Élémentaire.

— Et à quoi vous serviront ces délicieux fromages que vous avez irrévérencieusement comparés à du savon ?

— Vous allez voir. Arrêtez-vous au premier chat.

— Au premier chat ?

— J'ai bien dit chat. »

Dès qu'elle aperçut un chat qui traversait la route, Clarisse freina. Langelot sauta à terre, emportant ses trois fromages.

« Minet, minet ! » appela-t-il en s'accroupissant.

Le chat fit la sourde oreille. Clarisse descendit à son tour.

« Pussy ! Pussy Cat… », fit-elle d'une voix douce.

L'animal réfléchit quelques secondes, puis revint sur ses pas.

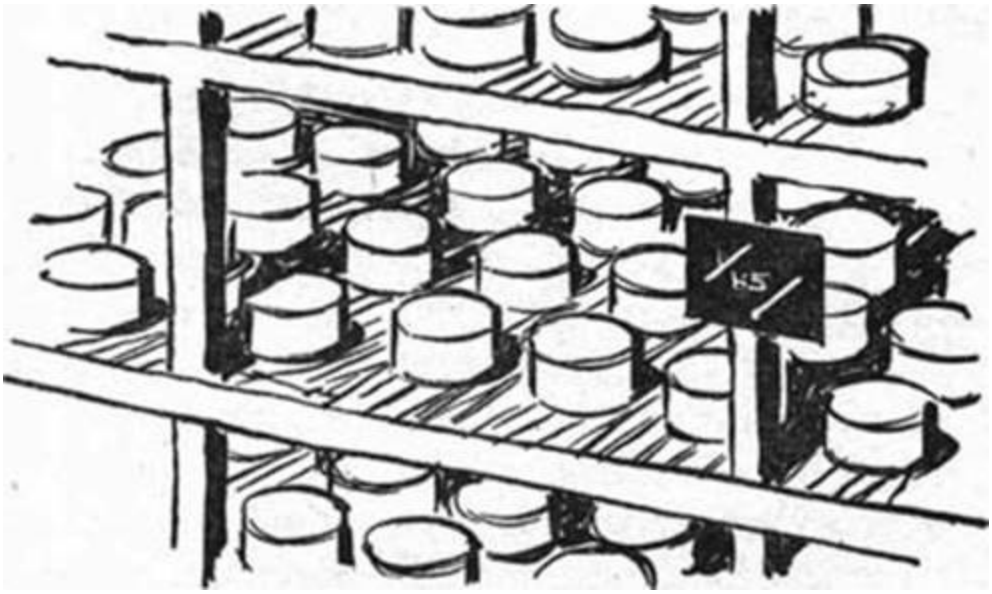
Langelot lui tendit un fromage. Le chat le flaira, le lécha, puis tourna la tête pour essayer de l'attraper avec ses dents. Langelot retira le premier fromage et en offrit un second, puis un troisième. Le chat prit l'air dégoûté et éternua avec mépris.

Langelot lui abandonna le premier, celui qu'il avait choisi et qu'il attaqua immédiatement.

« Que signifie ce brusque amour pour les chats ? » demanda Clarisse.

Le jeune agent français se releva, tout souriant.

« Il signifie que le père Watson a une réserve de plastic dans sa cave », annonça-t-il.



6

COMMENT aviez-vous deviné ? demanda Clarisse.

— J'ai surtout eu de la chance, vous savez. J'ai raisonné comme ceci : *Premier point :* il semble bien que le W.T.A. soit mêlé à cette affaire d'explosions. *Deuxième point :* il semble bien aussi que Bulliot et son personnel ne s'amusent pas à déposer du plastic et à le faire sauter. Donc, une question se pose : quelle est la personne qui est en rapport avec le W.T.A. et qui, sous le couvert de cette organisation, peut visiter les monuments et les larder d'explosifs ? La réponse, ma chère Clarisse, se trouve dans tous les prospectus du W.T.A., et Ann me l'a donnée en me disant qu'une enquête de sécurité était prévue pour tous les parcours décrits, tous les sites visités, tous les véhicules empruntés.

— Je me souviens, dit Clarisse.

— En quoi consistait cette enquête ? En une vérification de l'état desdits parcours, sites et véhicules. Qui la supervisait ? L'assureur, de toute évidence. Vous voyez qu'une perquisition chez Mr. Harold Watson était tout indiquée.

— Ce n'est donc pas ce morceau de fromage dans sa cuisine…

— Je vous l'ai dit : j'ai trouvé ce fromage suggestif. Je cherchais déjà des explosifs et je me demandais sous quelle forme ils pouvaient être camouflés. Rien ne ressemble plus à un morceau de fromage qu'un pain de plastic.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit ce que nous cherchions ?

— Petite Clarisse, je craignais votre loyauté à l'égard de vos chefs.

— Et cette espèce de briquet dont vous m'avez parlé ?…

— Est un bloc de télécommande. Je ne pense pas que les explosions soient déterminées par un système de retardement. C'est trop risqué. Rappelez-vous : la campagne de sabotage n'a pas fait une seule victime. Les pains de plastic sont pourvus d'un détonateur, lequel est équipé d'un récepteur miniaturisé. Le moment venu, Mr. Harold Watson se rend à proximité du monument où, quelques jours ou quelques semaines plus tôt, à la faveur d'une « enquête de sécurité », il a dissimulé son lot explosif, et il appuie sur le bouton « Marche » de son bloc de télécommande. Le monument saute. M. Watson rentre chez lui. Personne ne songe à contrôler les alibis d'un assureur, c'est-à-dire de celui-là même qui devra payer si un accident se produit. Vous me suivez ?

— Et l'élevage de chèvres ne sert qu'à camoufler le plastic ?

— Oui, ma chère. Des exploseurs miniaturisés, ça se cache un peu partout, mais une tonne de plastic !…

— Une tonne ?

— Ce n'est qu'une évaluation, en admettant que les fromages placés au premier rang soient des vrais et les autres des faux. Voyez-vous, douze chèvres, ça ne peut pas produire tant de fromages que ça.

— Langelot !

— Clarisse ?

— S'il y a une tonne de plastic, songez à toutes les destructions prévues !

— J'y songe tellement que je vais vous demander de rester ici et de ne pas quitter Mr. Watson d'une semelle. Je suppose qu'on vous a appris à faire une filature discrète ?

— Mais, Langelot, il faut prévenir immédiatement le colonel Hugh.

— Je me charge de prévenir qui de droit. Votre mission : suivre Watson. Je suis persuadé qu'il va y avoir quelques explosions d'ici peu. Une fois sa pelouse tondue, le cher homme va mettre un pantalon rayé, une chemise à col dur, un veston noir, un chapeau melon, et aller semer la destruction à travers Londres ou ses environs.

— Mais le mobile, Langelot, le mobile ?

— Nous parlerons du mobile demain. Vous avez bien compris votre mission ?

— J'ai la réputation de comprendre assez vite, monsieur Langelot.

— Alors, exécution. Vous êtes armée ?

— J'ai le Colt que vous avez eu la courtoisie de me rendre.

— Passez un bon après-midi, Clarisse. Et n'oubliez pas de débloquer la sûreté en cas de coup dur. »

Sur ces bonnes paroles, une poignée de main, et une petite tape gentille sur une joue qui devint soudain toute rose, l'agent français s'éloigna à grands pas. Il prit un raccourci jusqu'à Aldershot, parvint à trouver un taxi et se fit conduire à Londres. Il était six heures du soir lorsqu'il monta quatre à quatre le perron de la maison de Mayfair.

« Qu'y a-t-il pour votre service ? demanda une archiviste inconnue à qui sa collègue avait sans doute laissé des consignes de hargne et de dédain. Voulez-vous revoir le dossier inutile ?

— Non, merci. Donnez-moi le *Who's Who.* S'il vous plaît. »

Le *Who's Who* est une publication typique d'un pays où l'on ne pratique pas la farce : on y apprend tout sur tous les gens tant soit peu connus.

Avant d'ouvrir le gros volume, Langelot réfléchit un instant. La sagesse exigeait que, au lieu de suivre ses folles idées, il rendît compte de sa

découverte au colonel Hugh ou à l'un de ses adjoints. Mais que se passerait-il alors ? L'enquête serait prise en main par les services anglais et personne ne se chargerait de mettre en lumière le rôle que le S.N.I.F. y aurait joué. Ne valait-il pas mieux tenter de terminer l'enquête soi-même ? De toute façon, même si Langelot échouait ce soir, il y avait bien peu de chances pour que, le lendemain, les services anglais ne pussent plus agir comme ils l'entendraient…

Une pièce maîtresse manquait encore à l'argumentation de Langelot : le mobile. Or, l'agent français était convaincu que c'était le mobile qui constituait le nœud de toute l'affaire…

Il ouvrit le *Who's Who* et y chercha Sir Marmaduke Thorwax-Llewellyn.

Sir Marmaduke était né en 1910. Il appartenait à une famille originaire d'Afrique du Sud. Il n'y avait aucune précision sur l'origine de son titre. Il ne semblait pas avoir de métier. Il n'était pas marié. Il n'avait pas d'occupation de prédilection. Il était membre du Panathénéum Club.

« Un article bien négatif…, murmura Langelot. Cela confirmerait plutôt… »

Il alla trouver l'archiviste.

« Il me faudrait une liste de tous les membres du Panathénéum. »

Il craignait qu'elle n'ouvrit de grands yeux et ne lui répondît en reniflant que la maison ne disposait pas d'une semblable liste. Mais elle dit :

« Certainement. »

Et, au bout de cinq minutes, il avait la liste devant lui. Sir Marmaduke Thorwax-Llewellyn y figurait à sa place alphabétique.

Langelot prit les noms un à un, et les chercha systématiquement dans le *Who's Who.* Le douzième lui parut convenir. C'était celui d'Augustus Fitz-Henry, qui avait épousé en secondes noces Chantal Boucher, Française. Mr. Augustus Fitz-Henry était né en 1903. Il habitait Kensington. Il avait une maison de campagne dans le Kent. Son occupation de prédilection était la culture des roses exotiques ; il avait reçu plusieurs prix pour ses réussites dans ce domaine, Langelot en était là de sa lecture lorsque Beauxchamps entra dans la salle de documentation.

« Oh ! c'est vous, vieux garçon. Bien, bien. L'enquête est florissante ?

— Salut, vieille branche ! répondit Langelot. Vous êtes juste l'homme que je voulais voir. Votre accent distingué va enfin être utile à quelque chose. Voici ce que je vous demande de faire. »

Billy écouta le plan que lui exposait Langelot, n'y comprit rien, mais accepta d'y jouer son rôle.

Cinq minutes plus tard, Mr. Augustus Fitz-Henry, en son hôtel de Kensington, recevait d'affolantes nouvelles, de la part d'un représentant de l'administration du comté de Kent. Des insectes de type *musca exotica Borrhiniensi* venaient de s'attaquer aux merveilleuses roses de l'horticulteur amateur et en dévoraient quatorze et demie à l'heure. La présence du propriétaire de la roseraie était requise.

« Quoi ? Quoi ? rugit Mr. Augustus Fitz-Henry dans le téléphone. Pourquoi mes jardiniers ne m'ont-ils pas prévenu ?

— Ils sont en train de lutter contre le fléau, monsieur. Les pompiers, la police du comté, tout le monde est sur les lieux.

— Musca Borrhiniensi ? Je ne connais pas.

— C'est bien là le plus grave, monsieur. C'est un insecte de type inconnu.

— C'est entendu. J'arrive. Tenez bon encore une heure. »

Et, après quelques gargouillements inarticulés, le malheureux horticulteur raccrocha.

« Merci, mon brave, fit Langelot. Maintenant, Billy, dites-moi à quoi

pourrait ressembler le neveu français de Mr. Augustus Fitz-Henry ?

— Mais, mon cher homme, je n'en ai pas la moindre idée.

— Essayez de faire travailler le peu d'imagination que vous avez.

— Eh bien… je suppose que ce jeune homme a des cheveux très longs et très sales, jusqu'au nez devant et jusqu'au col derrière. Il doit marcher les genoux tournés vers l'intérieur, les bras à l'envers, comme ceux d'un grand singe. Il a un rictus sur la bouche, et il se conduit mal à table. Voilà ce qu'on fait de plus distingué en ce moment, en Angleterre. Et en France, ça doit être juste un bout plus atroce encore.

— Comme ceci ? »

Soudain, Langelot se transforma, d'un sympathique garçon sain et sportif, en un personnage à la mode, mi-beatle mi-beatnik, mais sans l'expression de chien battu qu'affectent souvent ces messieurs ; au contraire, il avait quelque chose d'insolent dans le regard.

« Fantastique ! s'écria Billy. Il ne vous manque que la perruque.

— Vous devez bien avoir ça en magasin ?

— Je crois qu'on vient d'en recevoir quelques-unes. Toutes neuves. Vôtre sera l'honneur ! »

Coiffé d'une perruque qui lui cachait les yeux, les oreilles et la nuque, Langelot exécuta dans le vestibule de la grande maison de Mayfair une danse ultra-moderne. Billy ne le regarda pas sans une certaine envie.

« Et où proposez-vous d'aller ainsi accoutré ?

— Au Panathénéum.

— Vous devez être complètement hors d'embrayage. Le Panathénéum est un club pour vieux oiseaux solennels sentant la naphtaline. Le portier vous jetterait dehors même si vous étiez en dîner-jaquette. Un club anglais, c'est plus imprenable qu'Héligoland, Fort Knox et l'Élysée réunis !

— Je vous téléphonerai quand j'y serai », répondit Langelot.

BOVRILLS

7

UN PORTIER bâti comme un catcheur et chamarré comme un colonel napoléonien barra de son imposante personne le perron du Panathénéum, dans Pall Mall.

« Membres seulement », prononça-t-il d'une voix de basse.

Langelot, moustique à perruque, le toisa.

« Dis donc, pépère, lui demanda-t-il en français, le Panathéné et des poussières, c'est bien là ? »

Le portier lui opposa cent kilos d'incompréhension.

« Ma parole, il n'y a que des Anglais dans ce pays ! fit Langelot. Et ils ne comprennent pas un mot à ce qu'on leur dit. Écoutez : je suis le neveu de Mister Augustus Fitz-Henry. Vous connaissez ? Ah ! bien. Heureusement que les noms propres, ça ne se traduit pas. Autrement, j'étais bon. Alors voilà. Il m'a invité à dîner. Et à discuter le bout de gras. Ici. À manger, quoi, miam miam. Lui invité moi. Ça commence à rentrer ? »

Le portier gonfla sa vaste poitrine et laissa tomber :

« Attendez-le ici. »

Il fit un geste royal de son index pour expliciter cette déclaration.

« Ça, pépère, tu repasseras, dit Langelot. Tonton est déjà dedans. Alors si tu crois que je vais poireauter ici…

— Mr. Fitz-Henry n'est pas encore arrivé », fit le portier.

C'était déjà presque un discours, et les portiers sont perdus s'ils commencent à parler, parce qu'alors on peut leur répondre. Après cinq minutes de verbiage français incompréhensible pour lui, le digne personnage accepta d'aller au bureau se renseigner si Mr. Fitz-Henry était arrivé ou non. Dès qu'il eut disparu, Langelot plongea dans la cour anglaise qui, à Pall Mall comme à Leyton, bordait la façade de l'immeuble assiégé. Une porte réservée à l'évacuation des ordures donnait sur cette cour ; on posait ensuite les boîtes à ordures sur un monte-charge qui les élevait au niveau de la rue. Langelot apprécia en passant l'inscription qui ornait le monte-charge – « Utilisation interdite aux personnes » – et poussa la porte. Elle résista, mais peu de temps. Le portier reparaissait seulement sur le perron, que Langelot entrait déjà dans les régions inférieures du Panathénéum.

Son sens de l'orientation ne l'abandonna pas. Il trouva aisément un escalier qui le conduisit au premier étage. De là il passa dans le secteur des toilettes et aboutit enfin dans un vaste vestibule au sol dallé noir et blanc, au plafond à moulures soutenu par des colonnes du plus beau corinthien 1890.

Des maîtres d'hôtel en gilet blanc, gants blancs et queue de pie noire, des barmen en veste blanche, des membres du club – complet noir ou smoking – circulaient dans le vestibule, rivalisant de solennité.

« Ils n'ont pas l'air très rigolo, tous. Billy avait raison », pensa Langelot.

Il traversa le vestibule de bout en bout, de l'allure simiesque qu'il s'était donnée, et arrêta un huissier à chaîne qui faisait les cent pas devant une porte.

« Dites donc, pépère, j'attends Mister Augustus Fitz-Henry. Il m'a invité à dîner. Miam miam. Je vais au bar. Prévenez-moi quand il arrivera. D'accord ?

— Bien, monsieur, répondit l'huissier en français. Le bar est sur votre droite. »

Il n'avait pas manifesté la moindre surprise. Seule la phrase concernant le bar pouvait être interprétée comme ceci :

« Nous savons, vous et moi, que vous n'êtes qu'un intrus. »

Langelot se rendit au bar. Des messieurs âgés, juchés sur des tabourets, se taisaient devant des boissons glacées. Un silence religieux régnait dans la salle.

Un grand miroir s'allongeait derrière le bar. Langelot s'y regarda. Il avait une drôle d'allure avec sa perruque, son polo défraîchi et son pantalon de sport. Il fallait vraiment que les Anglais eussent du flegme pour n'avoir pas trahi d'étonnement devant sa silhouette.

Il alla s'accouder au bar, commanda un jus de fruit, et demanda au barman, à haute voix :

« Dis donc, pépère, mon oncle, Mister Augustus Fitz-Henry, il n'est pas dans la boutique, par hasard ? »

Le barman secoua la tête d'un air de regret.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Un gros homme rouge se tourna tout à coup vers Langelot. C'était un membre du club. Il avait des sourcils touffus et de tout petits yeux sanguinolents dessous.

« Vous êtes le neveu de Fitz-Henry, quoi ?

— Oui, monsieur », répondit Langelot en pensant : « Le poisson mord. »

Le silence se rétablit. Des cubes de glace tintaient. Dans la bibliothèque, trois salles plus loin, quelqu'un feuilletait un journal : cela s'entendait.

« Le neveu de Fitz-Henry, ha ! ha ! » fit soudain le gros homme.

Et son voisin, qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau, répéta :

« Ha ! ha ! »

Puis ce fut le silence.

Un monsieur maigre, au visage glabre et taillé à la serpe, chuinta à l'autre bout du bar :

« Le neveu *français* de Fitz-Henry, je présume. »

Cette remarque fut accueillie comme si elle avait été particulièrement comique. Il y eut des gloussements et de fins sourires. Langelot commençait à se sentir mal à l'aise.

« Alors, comment trouvez-vous l'Angleterre ? » demanda soudain le gros homme numéro 1.

« Cette question est une épreuve, pensa Langelot. Si je réponds bien, ils continueront à me parler. Si je réponds mal, ils me boycotteront. »

Il dit :

« J'ai été très surpris de constater que les Anglais conduisent à gauche. Je croyais qu'ils s'en vantaient pour se donner une réputation d'excentricité, mais je m'aperçois qu'ils vont jusqu'à le faire vraiment. Du moins le jour. »

Quinze bonnes secondes d'attente…

Puis un concert de grognements approbatifs.

Le gros homme numéro 2 dit :

« Je suis l'amiral Herifax.

— Je suis le général Mac Trevor, annonça le gros homme numéro 1.

— Peter Manningham », se présenta l'homme maigre.

Langelot connaissait assez son histoire pour savoir le rôle que Peter Manningham avait joué aux côtés de Churchill pendant la dernière guerre.

D'autres noms aussi connus furent ensuite prononcés. Langelot sourit et dit qu'il était, comme ces messieurs l'avaient deviné, Jean-Marc Boucher, le neveu français de Mr. Fitz-Henry.

Un autre gros homme rouge entra dans le bar.

« Venez ici, Thorwax. Nous avons une curiosité, ce soir. Nous n'allons pas voir les Beatles, alors ils viennent à nous ! Ce très chevelu jeune homme est le propre neveu de Fitz-Henry. Et ce monsieur, pas chevelu du tout, est Sir Marmaduke Thorwax-Llewellyn. »

Ayant ainsi fait les présentations, l'amiral Herifax se renversa en arrière pour s'amuser de sa propre plaisanterie.

Le gros homme rouge numéro 3 était en effet complètement chauve. À cela près, il ressemblait en tout point à ses pairs.

« Celui-là me gêne », pensa Langelot.

Sir Marmaduke ne le gêna pas longtemps. Il ne parut pas partager

l'engouement de ses amis pour leur jeune compagnon et alla dîner.

« Thorwax est bien xénophobe, ce soir, remarqua quelqu'un.

— Il finira pas se détester lui-même, répondit Herifax.

— Ne soyez pas mauvaise langue, dit Manningham.

— Mais Thorwax est un charmant garçon, fit Herifax.

— S'il gagnait un peu moins souvent, je le trouverais d'autant plus charmant, dit Mac Trevor.

— Ses parrains au club étaient sans le sou, murmura Herifax.

— Voilà de l'argent que Thorwax en tout cas n'aura pas gagné, remarqua un autre homme maigre que tout le monde appelait Sir Alexander.

— Nous sommes tous ignobles, constata gaiement Herifax.

— Je ne suis pas ignoble, mais économe, répliqua Mac Trevor.

— Ne vous inquiétez pas. Même si vous perdez cette fois-ci, il vous restera de quoi payer votre cotisation au Panathénéum. Ha ! ha ! fit Herifax.

— Je ne suis pas très sûr de comprendre ce dont vous parlez », dit soudain Langelot d'un ton pincé.

Le silence le plus absolu s'instaura de nouveau. Langelot regretta d'avoir pris la parole.

« Ce jeune porc-épic nous donne une excellente leçon de courtoisie, messieurs, prononça enfin Herifax. Dites-moi, jeune monsieur, pourquoi développez-vous démesurément votre système pileux ?

— Par non-conformisme, monsieur.

— Oui, mais étant donné que tous les jeunes gens font comme vous, votre non-conformisme devient du conformisme.

— Justement, monsieur, je pensais à aller chez le coiffeur cette année. »

Silence, puis grognements d'approbation.

« … Ou l'année prochaine », acheva Langelot.

Il y eut des sourires. Deux ou trois gentlemen sortirent pour aller dîner.

« Vous ne pourriez plus avoir des cheveux pareils, Herifax. C'est pour cela que vous êtes jaloux, chuinta Manningham.

— Je ne pourrais pas ?… C'est à voir ! répliqua l'amiral Herifax en passant sa main dans ses rares cheveux blancs. Combien pariez-vous que d'ici deux ans j'ai une vraie toison ?

— Je parie à dix contre un que d'ici dix ans vous n'aurez pas dépassé un *inch* à un *inch* et demi de pilosité.

— Une caisse de champagne ?

— Accordé.

— Barman, notez. »

Le barman tira un registre d'un placard placé sous le bar et nota le pari méticuleusement, avec le nom des témoins. Langelot ne perdait pas un détail de la scène. L'idée qui lui paraissait si folle tout à l'heure trouvait à chaque instant une confirmation.

« Pourrais-je voir ce registre ? » demanda-t-il.

Il y eut un instant d'hésitation.

« Je crains que ce ne soit difficile, répondit enfin Manningham. Seuls les membres de ce club sont autorisés à le consulter. »

Langelot connaissait les euphémismes anglais : la réponse de Manningham équivalait à une interdiction formelle.

L'amiral Herifax, pour effacer l'impression désagréable causée par cet incident, revint à la charge.

« Dites donc, jeune homme, de mon temps nous plaisantions les femmes en disant qu'elles avaient les cheveux longs et les idées courtes. Leur avez-vous aussi emprunté leurs idées ?

— Bah ! Moins on a d'idées, plus elles sont saines ! » répondit Langelot.

Herifax et Mac Trevor échangèrent un frémissement de la paupière qui pouvait passer pour un clin d'œil.

« On dit beaucoup de mal de la jeunesse de maintenant : voilà la preuve

qu'on a tort ! » déclara l'amiral.

Manningham se pencha :

« Votre oncle tarde beaucoup ce soir. Désirez-vous lui téléphoner pour prendre de ses nouvelles ?

— Oh ! L'oncle Augustus est toujours comme ça. Je ne m'inquiète pas, fit Langelot.

— Le vieux futé ! J'étais persuadé que, sur le Continent, il n'était plus le même homme ! s'écria Mac Trevor. Eh bien, bonne soirée, Mr. Boucher. Et n'oubliez pas de vous faire faire une mise en plis ! »

Le général sortit, suivi de Peter Manningham. Herifax et Langelot restèrent seuls.

De nouveau, ce fut le silence. Des maîtres d'hôtel inaudibles glissaient dans le vestibule. Aucun bruit ne provenait de la rue. Derrière ses doubles rideaux de velours vert bouteille, ses murs épais, ses grilles et son portier, le Panathénéum vivait toujours de sa vie victorienne.

« Si vous faisiez des tresses ? » proposa tout à coup l'amiral en faisant signe au barman de remplir les deux verres.

Langelot ne répondit pas.

Quelques minutes passèrent. Puis Herifax reprit la parole :

« Et que pensez-vous de nos monuments londoniens ? »

Langelot n'était guère sujet aux palpitations mais, pour une fois, son cœur se mit à battre violemment dans sa poitrine.

« Je pense, dit-il lentement, qu'il n'en restera plus un seul debout d'ici la fin de la semaine. »

L'amiral encaissa sans broncher.

« Bêtises ! déclara-t-il après un temps. Ils seront encore là au jour du Jugement. »

Langelot haussa les épaules :

« Combien pariez-vous ? »

Herifax tourna vers lui une face qui rougissait à vue d'œil :

« C'est une manie, ou quoi ? J'ai déjà parié dix mille livres avec Thorwax-Llewellyn que la lanterne de Saint-Paul ne sauterait pas ce soir. »

Il s'arrêta, sentant qu'il en avait trop dit. Mais comment aurait-il pu se méfier de ce petit Français à cheveux longs ? Il se mordit la lèvre inférieure et attendit.

Langelot se comporta en véritable membre du Panathénéum. Il n'indiqua

en rien qu'il était ému, surpris ou triomphant. Il demanda seulement, sans se presser :

« Et à quelle heure devrait-elle sauter ? »

L'amiral Herifax consulta sa montre de gousset.

« À neuf heures et quart. Dans vingt-neuf minutes. »

Langelot consulta sa propre montre.

« Ah ? oui, fit-il paresseusement. Eh bien, qu'elle saute ! Je ne la trouve pas très jolie, cette lanterne. Ni confortable. J'y suis monté : on ne voit pas grand-chose. Je ne voudrais pas vous empêcher d'aller dîner, amiral. J'attendrai mon oncle tout seul.

— Bonsoir, dit Herifax un peu sèchement Faites-vous friser : ce sera plus drôle. »

Dès que l'amiral fut sorti du bar, Langelot se jeta dans le vestibule, se précipita sur le perron, sauta par-dessus le portier éberlué et héla le premier taxi qui passait :

« À Saint-Paul ! Et plus vite que ça ! »

8

EN CHEMIN, Langelot eut un scrupule :

« Et si je saute avec la lanterne ? Et que, de son côté, Clarisse est éliminée par les saboteurs ? »

Il fit arrêter devant une cabine téléphonique et consacra trois précieuses minutes à téléphoner à Mayfair.

« Mr. Beauxchamps vient de sortir, répondit la secrétaire. Il sera sûrement là dans quelques instants. Peut-il vous rappeler ? »

Langelot ricana :

« Certainement pas, à moins qu'il n'ait fait installer le téléphone sur la lanterne de Saint-Paul. Mais vous pouvez lui transmettre un message. 1° Lorsqu'on lui demande de vérifier un point précis, il ne suffit pas de téléphoner à un sacristain pour savoir si, oui ou non, un câble appartient à un paratonnerre. Il faut y aller voir soi-même. »

La secrétaire notait en sténo :

« Sacristain… câble… paratonnerre. »

« 2° Conseillez-lui instamment, un jour où il n'aura rien d'autre à faire, d'aller goûter les fromages de chèvre fabriqués par Mr. Watson dans son

cottage d'Aldershot.

— Fromages de chèvre… Aldershot. Bien, monsieur. »

La secrétaire, habituée à des messages codés, ne s'étonnait nullement de ces textes farfelus.

Langelot remonta en taxi, se fit déposer au pied de Saint-Paul. Il était neuf heures moins cinq.

Toutes les portes de la cathédrale étaient fermées à clef. Langelot, au pas de course, chercha une porte latérale qui ne fût pas munie d'une serrure de sécurité. Il croisait de nombreux passants et même quelques policemen. Les policemen londoniens sont toujours prêts à se mêler de ce qui ne les regarde pas. Comment réagiraient-ils si un jeune étranger hirsute se mettait à crocheter les serrures de la première église de Londres ?

« D'abord, ôter cette perruque qui me tombe dans les yeux. »

La perruque vola dans une bouche d'égout, à la grande surprise des passants.

« Maintenant, essayons cette porte. Elle doit donner sur une sacristie. »

Si les serrures pouvaient résister à des artisans de talent, on ne construirait pas de coffres forts. En pleine rue, sous un réverbère qui dispensait généreusement sa lumière autour de lui, Langelot réussit à ouvrir une des portes de la cathédrale Saint-Paul en une minute et trente-quatre secondes. Les passants durent penser qu'il était muni d'une clef qui tournait un peu difficilement, alors qu'il utilisait les outils de la fameuse mallette dont il avait empli ses poches la nuit précédente.

Quelques instants plus tard, l'agent français se trouvait, seul, dans une des plus immenses nefs de la chrétienté.

L'obscurité était presque absolue. La lampe de poche de Langelot, dans ce volume d'ombre, ne paraissait pas plus lumineuse qu'un ver luisant.

Des échos sourds renvoyaient le bruit des pas du jeune Français de muraille à muraille.

Il passa sous la coupole, à l'aplomb de la lanterne qui, dans moins d'un quart d'heure, allait exploser dans le ciel de Londres.

Les portes qui permettaient d'accéder aux escaliers et aux galeries étaient fermées à clef, bien entendu. La lampe du S.N.I.F. éclaira les affichettes qui indiquaient le prix de l'ascension. « Whispering Gallery, tant. Golden Gallery, tant. Ball, tant. » Elles paraissaient dérisoires à Langelot qui crochetait tant qu'il pouvait.

Il monta le premier escalier au grand galop, bénissant l'entraînement du S.N.I.F. qui lui avait considérablement développé le souffle ainsi que les muscles des jarrets. Il était à peine hors d'haleine lorsqu'il atteignit la Whispering Gallery, la galerie des Murmures.

Il poursuivit sa course. Les escaliers, de plus en plus étroits et inconfortables, semblaient ne devoir jamais finir.

« Plus que neuf minutes, plus que huit… »

À l'intérieur de la coupole, ce n'était plus un escalier, mais une échelle de fer munie d'une rampe, lancée à travers des espaces d'ombre, qu'escaladait, comme une luciole, la petite torche française.

Cette nuit, ce silence, cette solitude auraient eu de quoi rendre anxieux bien des garçons de l'âge de Langelot. Mais le jeune agent secret n'avait qu'une idée en tête : arriver à temps à la lanterne.

À neuf heures onze, il débouchait dans la salle circulaire où, deux jours plus tôt, il avait fait la queue avec Clarisse et les touristes du W.T.A. L'échelle verticale jaillissait au milieu de la salle et, aujourd'hui, il n'aurait pas besoin de faire la queue.

Il grimpa avec son agilité habituelle. Un courant d'air nocturne le glaça jusqu'aux os. Il était neuf heures douze. Dans trois minutes, la lanterne de Saint-Paul allait sauter.

Trois minutes seulement pour désamorcer un système explosif inconnu ? C'était de la folie. Personne n'aurait rien pu reprocher à Langelot s'il était redescendu, pour aller se réfugier sous la coupole.

Mais l'idée de reculer ne lui vint même pas. Il remarqua tout haut :

« Maintenant, il s'agit de travailler vite et bien, hein, mon vieux Langelot ? Snif, snif ! »

Il braqua son porte-clefs lumineux sur les câbles qu'il avait remarqués l'autre jour.

À l'extrémité supérieure, ils aboutissaient à un petit caisson fixé sous le toit ; à l'extrémité inférieure, ils se ramifiaient et rejoignaient une demi-douzaine de blocs calés entre des saillants de la paroi.

« Les gars connaissent leur métier, commenta Langelot. Les blocs ont l'air de faire partie des saillants. En même temps, les saillants leur servent de résistance. Les ondes de choc seront utilisées au maximum, sans bourrage. Les câbles, c'est du cordeau détonant gainé de plastique. Le caisson, ça doit être le système récepteur et détonant. »

Il se hissa plus haut et se tint en équilibre sur deux blocs explosifs.

« D'ici, remarqua-t-il, on commence à voir le paysage. »

En effet, Londres s'étendait à ses pieds, brume rouge, masses noires trouées de milliers de points brillants. Des voitures roulaient, et de gros autobus à impériale, qui ressemblaient, vus de haut, à des hannetons, remontaient Cannon Street.

Langelot tendit la main. Il était neuf heures quatorze. Il saisit les deux câbles aboutissant au caisson et tira. Si le caisson était piégé, tant pis : il fallait bien prendre des risques. Rien ne vint. Langelot changea de position et constata que le caisson était muni d'un couvercle fermé par une poignée à levier, comme on en voit aux jerricans et aux caisses de munitions. Langelot ouvrit. Rien ne se passa.

Le caisson était placé trop haut pour qu'on pût examiner ce qu'il y avait à l'intérieur. Langelot y plongea les doigts. Le moindre faux mouvement pouvait tout faire sauter.

Deux objets distincts, réunis par deux fils gainés. Premier objet, mou, dans lequel s'insérait une fiche en métal, à laquelle les fils aboutissaient. Un pain de plastic, interpréta Langelot, équipé d'un détonateur. Deuxième objet, solide, en métal, muni d'une antenne tremblotante. Le système récepteur.

Dans sa poche, Langelot prit son couteau qui, entre autres lames, comprenait des ciseaux.

Il lui restait vingt secondes.

Il plongea l'outil dans le caisson et, de la pointe des ciseaux, sectionna l'un des fils, qu'il prit soin ensuite de replier.

Cela fait, il respira tout de même plus librement.

Il était neuf heures et quart, juste. Quelque part au pied de Saint-Paul, Mr. Watson devait frénétiquement appuyer sur son bloc de télécommande…

Langelot sourit, sectionna l'autre fil et retira le récepteur du caisson. Tout danger, maintenant, était passé.

Le récepteur en main, l'agent secret redescendit la première échelle. En bas, il s'adossa au mur. Ses jambes flageolaient. Il venait d'accomplir un exploit physique et moral peu commun sans avoir fermé l'œil de la nuit précédente, ce qui est moins commun encore.

Puis, sans se presser, tout en jonglant avec le petit récepteur, il redescendit tous les escaliers de Saint-Paul, l'un après l'autre.

Il venait d'entrer dans l'immense nef obscure quand il entendit le bruit

d’une porte qui s’ouvrait. Il eut à peine le temps d’éteindre sa lampe : une ombre se glissait silencieusement vers lui.

9

CE NE FUT qu'à sept heures et demie que Mr. Watson, après s'être changé, comme l'avait prédit Langelot, monta dans sa petite voiture et prit la direction de Londres.

Clarisse Barlowe, qui avait passé l'après-midi à attendre ce moment, courut jusqu'à son cabriolet, qu'elle avait garé dans une impasse, et commença à filer l'assureur, selon toutes les règles de l'art.

Ce ne fut pas bien difficile. Mr. Watson se dirigeait vers Londres et ne prenait aucune précaution. Deux fois de suite, il s'arrêta sans raison à des feux verts ; Clarisse pensa qu'il devait simplement être un peu distrait. Sans doute roulait-il tantôt vite, tantôt lentement, mais il ne cherchait nullement à semer le cabriolet.

Vers neuf heures, il esquissa un détour imprévu par Clerkenwell, puis il descendit vers Saint-Paul.

À neuf heures et quart, il fit deux fois le tour de l'église.

« S'il ne m'a pas remarquée, j'ai de la chance », pensa Clarisse.

Mais que pouvait-elle faire ? Elle avait accepté la mission confiée par Langelot et elle serait morte plutôt que de ne pas l'accomplir.

Mr. Watson gara sa voiture dans Watling Street, Clarisse trouva un stationnement un peu plus loin. Mr. Watson descendit de voiture et alla téléphoner dans une cabine publique. Il donna deux coups de fil. Clarisse le regardait de loin.

Mr. Watson mit ses mains derrière son dos et entreprit de faire à pied une petite promenade vespérale à travers la City, le quartier cher à son cœur d'assureur. Clarisse poursuivit sa filature, à quarante mètres de distance.

À neuf heures trente-cinq, Mr. Watson regagna les parages de Saint-Paul et s'arrêta devant une porte latérale. Deux gentlemen gantés et chapeautés le rejoignirent. Ils étaient mis avec soin ; l'un d'eux pouvait même passer pour élégant. Ils étaient corpulents tous les deux, l'un grand, l'autre petit. Ils portaient chacun un parapluie.

Quelques paroles furent prononcées du bout des lèvres. Il n'y eut pas un geste esquissé. Les deux gentlemen s'éloignèrent en direction de Ludgate Hill. Mr. Watson tira une clef de sa poche, ouvrit la porte, et entra. Il négligea de verrouiller la porte derrière lui, si bien que Clarisse put se glisser à sa suite dans la cathédrale.

Le cœur de la jeune Anglaise battait à se rompre, mais elle était fière de remplir sa mission, au mépris de tous les risques qu'elle pouvait courir.

Elle prit une conscience encore plus nette de ces risques lorsque la porte qu'elle venait de franchir s'ouvrit à nouveau et que les deux gentlemen entrèrent à leur tour dans l'église.

Clarisse était-elle tombée dans un piège ? Il était trop tard pour reculer. Elle suivit Mr. Watson, en s'efforçant de ne pas faire le moindre bruit.

Mr. Watson était parfaitement équipé. Il possédait une torche puissante et – comme on pouvait s'y attendre de la part d'un assureur chargé de faire des enquêtes de sécurité – les clefs de toutes les portes qu'il avait à ouvrir. Ayant traversé la nef, il prit l'escalier qui menait aux galeries. Clarisse le suivit, toujours à quarante mètres. Les deux gentlemen fermaient la marche, à la même distance.

Parvenu à la galerie des Murmures, Mr. Watson s'y engagea sans une hésitation. Clarisse aussi. Les gentlemen l'imitèrent et pressèrent le pas, tandis que Watson, au contraire, ralentissait. La galerie était étroite. D'un côté, il y avait le mur ; de l'autre, une balustrade, et le précipice. Clarisse se sut perdue. Elle continua tout de même à avancer. Une idée lui vint : si elle ouvrait le feu sur Mr. Watson et ensuite échappait aux deux autres en faisant

le tour de la galerie ?

À ce moment, Watson pivota sur les talons, et les deux honorables gentlemen, ses complices, allumèrent leurs torches. Les trois lampes convergèrent sur Clarisse aveuglée. Et il n'y avait pas que trois lampes : il y avait aussi deux pistolets et une mitraillette.

« Ici, dit Watson en français, tu pourras crier tant que tu voudras, on est bien tranquille. Personne ne t'entendra. L'acoustique est prévue pour ça. Mets bien gentiment tes mains derrière ta nuque. Compris ? »

Clarisse, faisant des efforts désespérés pour rentrer les larmes de dépit qui venaient de lui jaillir des yeux, obéit.

Le petit gentleman, en qui elle reconnut, à sa grande surprise, Mr. Bulliot, s'avança alors vers elle et la fouilla. La vue du gros Colt fit rire les trois compères :

« Un gros joujou pour une petite menotte », observa le troisième larron, grand et rouge.

Clarisse ne le connaissait pas.

« Maintenant, dit Bulliot, tu ne vas pas faire la sotte. Tu vas nous raconter tout de suite tout ce que tu sais. D'accord ? »

Clarisse ne répondit pas.

« Éteignez les torches, dit Watson. On ne sait jamais ; elles pourraient se voir de l'extérieur. »

Les trois torches s'éteignirent.

Bulliot reprit :

« Qui es-tu ? Clarisse Barlowe ? Guide-interprète ?

— Ou Claire Gobain ? Fille d'assureur ? » demanda Watson.

Clarisse sentait sur son visage le souffle des deux hommes entre les mains de qui elle était tombée.

« Allez demander ça à ma tante ! » répondit-elle insolemment, en anglais.

D'une main puissante, le gentleman qu'elle ne connaissait pas la gifla par deux fois.

« Pour t'apprendre la politesse ! »

La seconde gifle la fit tomber sur le banc qui courait le long du mur.

Bulliot parla dans l'ombre :

« On n'a pas le temps de faire des manières, idiote. Parle vite, maudite Engliche. »

Clarisse se retourna et lui cracha au visage.

« C'est de la salive anglaise », précisa-t-elle.

Le gros homme la saisit par le poignet et la précipita à genoux.

« Tords-lui un peu le bras », conseilla Bulliot.

Clarisse serra les dents. Son bras, son pauvre bras si frêle, dans la poigne de la brute !

« Je vais leur montrer ce que sait faire une Anglaise, pensa la petite Clarisse. Je ne répondrai rien. »

Le gros homme ôta son chapeau qui le gênait et se mit à tirer.

« Moins vite, dit Watson. Alors, tu te décides à parler ? »

Elle sentait l'articulation ébranlée. La douleur devenait intolérable.

« Si seulement je pouvais m'évanouir… »

Les trois hommes se penchaient sur elle avec une sorte de sollicitude :

« Alors, tu parles ?

— Elle n'est pas ce qu'on appelle douillette », remarqua Bulliot.

Tout bas, pour que ses bourreaux n'entendissent pas sa plainte, elle murmura :

« Au secours, Langelot ! »

10

QUATRE SILHOUETTES, à grands intervalles, avaient défilé devant Langelot, caché entre deux bancs d'église. Dans l'obscurité, il n'en avait pas reconnu une seule. Néanmoins, lorsque plusieurs minutes se furent écoulées après le passage de la quatrième, il décida qu'il ne pouvait mieux faire que de la suivre.

Une nouvelle fois, il gravit donc l'escalier qui menait aux galeries et à la lanterne.

Parvenu à la hauteur de la Whispering Gallery, il s'arrêta. Selon toute vraisemblance, les quatre personnages étaient venus voir sur place pourquoi la lanterne n'avait pas sauté, et c'était donc vers elle qu'ils s'étaient dirigés. Tout de même, mieux valait vérifier.

Sans allumer sa torche, mais la main sous l'aisselle gauche, refermée sur la crosse du 22 long rifle, Langelot se hasarda sur la galerie.

L'obscurité et le silence régnaient de tous côtés. En bas, béait la nef. En haut, invisible, s'arrondissait la coupole.

« Direction la lanterne », décida Langelot, et il rebroussa chemin.

Toutefois, sur le seuil de la galerie, il s'arrêta. Était-il bien raisonnable à lui d'aller demander des comptes à quatre hommes vraisemblablement armés ? Ne valait-il pas mieux leur tendre une embuscade ? Ou courir chercher du renfort… ?

Il en était là de ses réflexions lorsque, soudain, le mur de la galerie, contre lequel il s'était accoudé, lui chuchota à l'oreille :

« Au secours, Langelot ! »

Il connaissait suffisamment les particularités acoustiques de la galerie pour savoir à quoi s'en tenir. Il fit volte-face une nouvelle fois et, le pistolet au poing, suivit la galerie jusqu'au moment où il entendit un concert de voix menaçantes. Alors il cria, comme Clarisse le lui avait appris en une autre occasion :

« Hands up ! »

Une rafale de mitraillette lui répondit, lui brisant le poignet. Le 22 long rifle tomba au sol. Tous les échos de Saint-Paul répétèrent le martèlement des détonations.

Trois lampes percèrent la nuit.

« C'est le compère de la fille, dit Watson.

— C'est le touriste qui m'a raconté sa vie, dit Bulliot.

— C'est le neveu de Fitz-Henry », dit le troisième personnage, le plus grand et le plus gros, que Langelot connaissait sous le nom de Sir Marmaduke Thorwax-Llewellyn.

L'agent français se pencha pour ramasser son pistolet de la main gauche, car la droite pendait, comme morte, et ruisselante de sang.

« Bouge pas, petit », fit Bulliot.

Il ramassa le pistolet lui-même et entreprit de fouiller Langelot qui, sous la menace de trois armes, se laissa faire sans résister.

« Voilà le récepteur, dit Bulliot, en ramenant le petit poste miniaturisé du fond de la poche de l'agent français.

— Pas étonnant que la lanterne n'ait pas sauté, remarqua Sir Marmaduke.

— Qu'est-ce qu'on fait de ces deux zouaves ? demanda Watson.

— On les jette dans la nef, proposa Marmaduke.

— On les ramène au P.C. et on les interroge sérieusement », conclut Bulliot.

Encadrés par les trois honorables gentlemen, Clarisse et Langelot, qui avaient à peine pu échanger un regard, durent descendre l'escalier, traverser

la nef et monter dans la voiture de Mr. Watson. La blessure de l'un, le bras luxé de l'autre rendaient toute résistance impossible.

« La petite s'imaginait que je n'avais pas remarqué son manège, dit Watson. Bien sûr, je l'avais repérée dès le départ. »

Ces messieurs ne prirent même pas la peine de mettre un bandeau sur les yeux de leurs prisonniers. Cela inquiéta Langelot : « Ils nous considèrent déjà comme morts », pensa-t-il. La perspective de l'interrogatoire qu'il allait subir ne le réjouissait pas non plus. Tout de même, sa curiosité professionnelle ne l'abandonna pas et, sous la menace des pistolets de Marmaduke et de Bulliot, il se mit à pérorer, espérant obtenir des informations, tandis que Watson conduisait imperturbablement, prenant soin de respecter le code de la route.

« Vous savez, les gars, commença Langelot, j'ai été bien près de vous coincer. J'ai deviné que c'était Watson qui déposait le plastic et que c'était Marmaduke qui prospectait la clientèle. Il proposait à ces honorables messieurs de la société de parier que tel monument britannique ne sauterait pas à telle date. Animés par leur patriotisme, leur esprit sportif et leur passion pour les paris saugrenus, les Anglais n'hésitaient pas ! Ils perdaient toujours, évidemment. Je suppose – vous me direz si je me trompe – que le vrai patron, c'est Bulliot. Officiellement, il n'a rien commis de répréhensible. Il a seulement fondé le W.T.A. pour deux raisons : 1° pour que Watson puisse travailler sous son couvert ; 2° pour fournir des suspects à la police. Bien sûr, c'est vous aussi, papa Bulliot, qui alliez de temps en temps en France jouer votre rôle de président de l'organisation d'encouragement aux étudiants de langues et recruter ainsi vos fameux suspects. C'est vrai ce que je dis, ou ce n'est pas vrai ? »

Mais les saboteurs étaient plus subtils que Langelot ne le pensait. Ils gardaient le silence, et souriaient dans l'ombre.

« Tout cela était parfaitement évident, reprit Langelot. Il suffisait de ne pas avoir l'esprit tordu, et de laisser parler les faits. »

Les lumières multicolores des enseignes lumineuses sous lesquelles passait la voiture tombaient tour à tour sur les figures crispées des trois saboteurs, sur le visage défait, blême, de Clarisse, sur la face ingénue de Langelot qui croyait encore gagner quelque chose par son babil.

Au reste, il ne cessait pas d'observer la route, et, lorsque la voiture prit enfin l'allée qui menait au cottage de Watson, l'agent français n'en fut guère surpris.

On contourna le jardin, on s'arrêta devant une barrière donnant sur le pré aux chèvres.

« Dehors ! » commanda Bulliot.

Les deux jeunes gens descendirent.

« Séparons-les ? proposa Watson.

— Pas la peine. Ils vont se mettre à parler, et en vitesse, répondit Bulliot. Le traitement que nous ferons subir à l'un impressionnera l'autre, et vice versa. En avant, marche ! »

Tout en marchant, Langelot réussit à effleurer d'un doigt le bras de Clarisse. La jeune fille le regarda et lui sourit bravement.

« Pourvu que j'aie autant de courage qu'elle ! » pensa le Français.

Les prisonniers furent introduits dans l'étable aux chèvres et, de là, dans la fromagerie, puis dans la cave où se trouvaient entreposés les fromages et les pains de plastic.

Watson tourna un commutateur. Une vive lumière éclaira la cave. Seuls quelques coins, derrière les étagères, restèrent plongés dans l'ombre.

Les deux prisonniers se tenaient debout, côte à côte, le dos tourné vers les étagères. Ils faisaient face aux trois saboteurs, debout également.

« Il faut faire vite, dit Watson.

— On a tout de même le temps de se mettre à l'aise », répliqua Bulliot.

Les armes, les parapluies, les chapeaux, les gants furent entassés dans un

coin. Avec leurs gestes larges, leur parler gras, les saboteurs ressemblaient déjà fort peu à des Anglais et encore moins à des gentlemen. Lorsqu'ils se furent débarrassés de leurs vestons et de leurs faux cols, ils n'eurent plus rien de britannique : trois représentants de la racaille internationale, c'était tout. Bulliot était un petit gros, comme on en trouve à Auteuil et à Pantin ; Marmaduke, un grand Bourguignon au teint enluminé ; Watson, un Breton à la face carrée.

« Ce sont des Français tout de même ! s'écria Clarisse. Ça me fait plaisir.

— Ça ne te fera pas plaisir longtemps, répliqua Bulliot.

— Moi, je m'en doutais, remarqua Langelot. Vous aviez tout du parfait Anglais, papa Bulliot, et pourtant vous étiez à moitié Français. Depuis ce jour-là, je me suis méfié des types trop achevés, genre Watson ou Thwxz-Lljxzthw.

— Vous allez bientôt chanter un autre air, mes petits oiseaux, répliqua Bulliot.

— On commence par la fille ou par le garçon ? demanda l'assureur.

— Par le garçon. La fille, on la connaît déjà, dit Bulliot.

— Ha, ha, mon gars ! À nous deux ! » s'écria Marmaduke.

De sa main gauche, Langelot maintenait son bras droit qui le faisait cruellement souffrir. Mais il avait encore les jambes libres. D'une vigoureuse détente, il envoya son pied droit dans le nez de Marmaduke qui chancela.

« Tu me paieras ça, gamin ! » grogna Marmaduke, se tenant le nez à deux mains.

À ce moment, une voix bien connue résonna à ses oreilles :

« Juste une seconde comme ça, mes poussins. Le petit oiseau va sortir. »

Les trois hommes se figèrent sur place.

« L'avantage de la situation, poursuivit la voix, c'est que vous êtes exactement en enfilade et que, « avec un peu de chance », comme on chante dans *My Fair Lady,* je pourrais vous trousser d'une seule boulette. Alors soyez de gentils petits garçons et faites un peu de gymnastique suédoise. Vous savez, les bras en l'air. Plus haut que ça. Voilà, très bien. Maintenant, un petit demi-tour sans trop se presser, et le nez au mur. Parfait, mes jolis. Vous appuyez la paume des mains contre le mur, et vous reculez les pieds jusqu'au moment où vous n'aurez que deux points d'appui : le bout des doigts et le bout des orteils. Très bien, mes mignons. Vous aurez 20 sur 20. »

Une mitraillette au poing, William Beauxchamps sortit de l'ombre des

étagères.

« Comment allez-vous, Miss Barlowe ? Comment allez-vous, Mr. Langelot ? fit-il le plus calmement du monde.

— Je vois que vous avez reçu mon message, répondit Langelot aussi calmement.

— Oui, c'était gentil d'avoir de vos nouvelles.

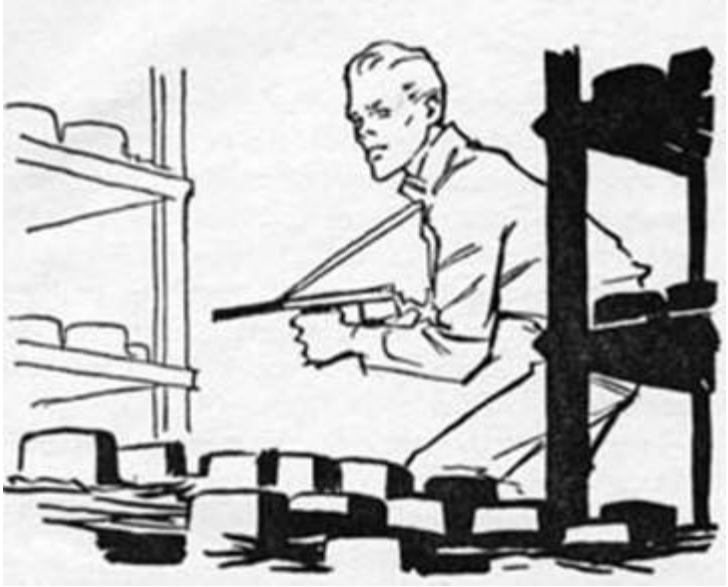
— Vous n'avez pas perdu de temps. Je ne vous attendais pas avant quatre ou cinq jours.

— J'étais ennuyeux au bureau ! répondit Billy en bâillant un peu. Ce bras va-t-il mieux, Miss Barlowe ?

— Il va plus mal que la dernière fois que nous nous sommes vus, répondit Clarisse, se mordant les lèvres pour ne pas pleurer de joie.

— Désolé de l'entendre. Mais le bon docteur Edwards, le médecin de la boutique, vous arrangera ça. Désirez-vous qu'il vous soigne aussi, Mr. Langelot ?

— Volontiers, mais le plus urgent serait peut-être de soigner le maître de maison et ses invités.



— Oh ! Vous avez raison. Comme c'est oublieux de ma part ! »

Un instant, les trois jeunes gens s'entre-regardèrent en toute franchise. D'un coup d'œil, Clarisse et Langelot dirent : « Merci, Billy » et Billy répondit : « Vous êtes une fille et un gars comme on n'en rencontre pas tous

les jours », mais aussitôt après, ils reprirent tous les trois leur apparente froideur.

« Désolé, Mr. Watson, de m'être introduit chez vous en votre absence et d'être venu goûter vos fromages à un moment aussi inconfortable pour vous, commença Billy, en s'adressant au dos carré de l'assureur. Je vous assure que je ne vous attendais pas et que votre retour a été une surprise. J'ai juste eu le temps de plonger derrière une obligeante étagère. Maintenant, je n'ai pas beaucoup de temps à vous concéder. Si vous sentez comme donnant quelques explications, maintenant est le moment. Après vous vous expliquerez avec Youyou et ce sera peut-être moins intime.

— Serons-nous pendus ? demanda le dos rond de Bulliot.

— C'est probable, répondit gaiement Beauxchamps. Cependant, vous n'avez tué personne, que je sache, et si vous vous montrez un peu plus bavards avec nous que mes amis ne l'ont été avec vous…

— Autant parler ; on est brûlés, dit le dos volumineux de Marmaduke.

— Ce n'est pas la première fois qu'on changera de camp, remarqua le dos de Watson.

— Eh bien, voici l'histoire, dit le dos de Bulliot. Moi, je m'appelle Jules Bourrelier. Ma mère était Anglaise, c'est vrai, et j'ai vécu beaucoup en France comme en Angleterre. Au moment de la guerre, je me suis engagé et j'ai été envoyé au Proche-Orient. Là, j'ai d'abord travaillé pour les Français et ensuite, après la guerre, pour les Anglais parce qu'ils payaient mieux. Je suis retourné en Angleterre, pour faire diverses missions de renseignement au profit des gouvernements d'Arabie. J'avais de l'argent, j'ai monté des affaires qui ont bien marché. En même temps, je travaillais pour les Arabes. C'était impeccable.

— Du temps que tu étais au Proche-Orient, dit alors Watson, toi et moi, on est devenu une paire de copains. Moi, j'avais commencé des études d'ingénieur des mines, et puis j'ai été renvoyé de l'école parce que j'avais pris le portefeuille de mon voisin pour le mien. Sur un coup de tête, je suis parti pour le Liban, la Syrie, la Transjordanie et tout ça.

— Vous vous appeliez comment, alors ? demanda Langelot.

— Charles Vaubin. Il faut vous dire que j'avais le don des langues et que je me suis lié avec des tas d'Anglais en Transjordanie. Souvent, je m'amusais à me faire passer pour un Canadien, ou un Américain du Nord, ou un Néo-Zélandais. Personne ne m'aurait pris pour un vrai Anglais, bien sûr. Mais,

lorsque j'ai suivi Bourrelier ici, je me suis donné tant de mal pour avoir l'air britannique, que j'en ai trompé bien d'autres que vous. Avec un bon accent et quelques tics, on y arrive très bien, vous savez. J'ai travaillé avec Bourrelier pour les Arabes.

— Moi, dit Marmaduke, j'étais le plus bel homme du trio. Ça m'a servi. J'avais déjà fait toute la guerre avec les Anglais, comme planton de général. Alors j'ai pris les manières de mon patron. Je me suis lié avec Bourrelier en Syrie, où on a fait des coups fumants. Lorsque les Arabes nous ont envoyés à Londres, je me suis inventé un pedigree sud-africain, et vogue la galère. En réalité, je m'appelle Claude Privat, de Nanterre.

— Actuellement, reprit Bourrelier, il y a une peuplade yéménite qui veut s'armer. Nous, on avait déjà pratiqué le trafic d'armes, mais on avait besoin de beaucoup d'argent pour acheter encore quelques dizaines de canons et quelques centaines de mitrailleuses, afin de les revendre aux Yéménites au prix fort. Alors on a inventé le système suivant…

— Laissez-moi achever, dit Langelot. Sir Marmaduke, qui était introduit parmi ces enragés parieurs que sont les Anglais de la société, pariait avec eux que tel monument sauterait à telle heure. Watson le faisait exploser ponctuellement. Et Bulliot fournissait les suspects. C'est ça ?

— Exactement, dit Privat-Marmaduke. Je dois vous dire que je me suis bien amusé. Je gagnais des sommes astronomiques. On avait inventé tout un tarif progressif. Un à dix pour la première explosion, un à vingt pour la deuxième, un à quarante pour la troisième, etc. Si on avait continué encore une semaine ou deux, la Bourse de Londres ne tenait pas le coup.

— Et vous aviez deviné tout cela ? demanda Clarisse à Langelot, ses yeux bleus pleins d'admiration.

— À peu près, répondit le jeune agent. Il m'avait suffi d'entendre Billy me dire « combien pariez-vous ? » toutes les trois minutes. J'ai aussitôt pensé qu'il serait facile d'exploiter ce travers… Et, naturellement, ces messieurs très victoriens du Panathénéum ne pouvaient pas imaginer que quelqu'un oserait toucher à un monument londonien.

— Eh bien, dit Billy en souriant, je suis fier, Mr. Langelot, de vous avoir aidé à résoudre cette énigme. Indirectement il est vrai.

— Directement aussi, répondit Langelot en donnant une tape amicale à la mitraillette de l'Anglais.

— La côte est claire, conclut Beauxchamps. Il ne nous reste plus qu'à

aller nous rapporter à Youyou. Il aurait une grâce maladive à reprocher encore quelque chose à Miss Barlowe. Et les relations entre nos deux pays seront cimentées par le sang de Mr. Langelot ici présent.

— Je suis sûre qu'elles deviendront excellentes, ajouta Clarisse en passant son bras indemne sous le bras blessé du Français.

— Aïe ! Mon bras ! » cria Langelot.

FIN

Le volume suivant des aventures de Langelot est intitulé :

LANGELOT ET LE GRATTE-CIEL

---

[1] Voir *Langelot et les Espions,* dans la même collection.